ESSAYEZ

Sir L. Dundas Bar.t
of
KERSE.

PRESS 4 SHELF 6 No 3

MEMOIRES
D'UNE
FILLE
DE
QUALITÉ

Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

Par le CHEVALIER DE MOUHY.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCXLVII.

LIBRARY
AUG 7 1968
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2013
M65M45
c.2

MEMOIRES

D'UNE

FILLE DE QUALITÉ

Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

CINQUIEME PARTIE.

MONSIEUR *de Breville* ne ſe fut pas plutôt retiré, que ma Mère & moi nous nous mîmes à raiſonner ſur le changement prodigieux que ſon arrivée imprévue alloit occaſionner. Je vantai avec tant d'éloges ſa conſtance, ſa probité, & les agrémens de ſa perſonne, que Ma-

dame *de Saint Preuil*, qui étoit encore en balance ſur le mariage projetté, ſe décida tout d'un coup : elle me dit que pour éviter tout ce qui pouvoit arriver pendant un délai, elle étoit réſolue de terminer cette affaire le plutôt qu'il ſeroit poſſible. Je fus ravie de lui voir prendre ce parti, & je fis de mon mieux pour l'encourager. Je connoiſſois ſon foible, elle aimoit fort ſes aiſances. Je lui parlai de celles que Mr. *de Breville* étoit en état de lui procurer, par l'immenſe fortune qu'il mettoit à ſes piés. Cette agréable perſpective la flata; elle entra à cette occaſion dans des détails qui la raviſſoient peu à peu; & je remarquai fort bien, que les grands biens que ſon Amant rapportoit des *Indes*, lui firent du moins autant d'impreſſion alors, que le mérite qui l'avoit tant charmé autrefois.

Ma Mère fut ſe coucher après un ſouper fort léger, où nous rêvâmes beaucoup l'une & l'autre, à cauſe de la préſence de nos gens, qui ne nous laiſſoient pas la liberté de

de nous entretenir familièrement. Pour moi, dès que je fus ſeule, mille réflexions vinrent m'occuper. Je compris, par le changement qui alloit arriver à ma fortune, que Madame *de Saint Preuil* ne montreroit plus autant d'ardeur pour mon mariage avec Mr. *de Scherling*, qu'elle en avoit témoignée. Ce n'étoit plus qu'un parti fort ordinaire, & il n'y avoit pas d'apparence, quand ma Mère perſiſteroit à vouloir tenir ſa parole, que Mr. *de Breville* fût de moitié de ſes empreſſemens.

Cette idée me tranquiliſa beaucoup ; car enfin, quelqu'eſtime que j'euſſe pour le Marquis, elle ne ſuffiſoit pas pour que je liaſſe mon ſort au ſien. Je ne me ſentois aucun panchant pour ſa perſonne. D'ailleurs je n'avois point ce deſir, qu'ont ordinairement les jeunes perſonnes de ſe marier: bien loin de-là, plus je rêvois à cet engagement éternel, & plus il me paroiſſoit contraire au bonheur de la vie, que je croyois devoir être le motif qui nous y devoit déterminer. J'avois

entendu raporter tant d'exemples de Filles malheureuſes, que je voulois en profiter pour ne pas le devenir. Je concevois fort bien qu'il faut un état dans la vie, & qu'on ne trouve pas bon qu'une jeune perſonne tienne maiſon, & qu'elle vive dans l'indépendance: mais comme mes idées n'alloient point juſqu'à prévoir que la mort pouvoit m'enlever ceux de qui je tenois le jour, je ne raiſonnois que ſur le préſent, & je concluois qu'il valoit mieux ſubir le joug d'une Mère tendre qu'on connoiſſoit, que d'être aſſujettie à un mari, qui dès le lendemain du mariage, quitant le rôle d'amant qu'il avoit joué pour arriver à ſes fins, ſe montroit tel qu'il étoit, & par des humeurs bizarres ou des tons violens, vous faiſoit regreter toute votre vie d'être tombée dans le piège, & de n'avoir pas profité de tant d'exemples, qui prouvent combien on riſque quand on n'eſt pas aſſez ſage pour en profiter.

Je me couchai remplie de toutes ces réflexions: je ne jouïſſois point encore

encore de la douceur d'avoir une confidente, à qui je puſſe ouvrir mon cœur: la femme de chambre que ma Mère m'avoit donnée en entrant chez elle, n'avoit point ſu me gagner: elle avoit un petit air avantageux, qui m'avoit déplû d'abord: elle s'acquitoit avec aſſez de ſoin de ſes devoirs, mais comme une perſonne qui y eſt obligée, & qui ſouffre d'être aſſujettie. Elle ſortoit de chez une Princeſſe étrangère, qui ayant la fureur du jeu, s'étoit entièrement ruïnée, & avoit été obligée de réformer ſon train. Comme ma femme de chambre n'étoit la ſienne qu'en troiſième, elle avoit été congédiée une des prémières. C'eſt un abus fort grand de prendre chez ſoi des domeſtiques qui ont ſervi de plus grands Seigneurs que nous: ils ſe perſuadent qu'ils nous font grace, de vouloir bien être à nous; & vains du chimérique honneur d'avoir été dans de meilleures Maiſons que les nôtres, ils ſupportent avec impatience le deſagrément d'avoir dégénéré, & d'obéir à des

Maîtres qu'ils trouvent ſi fort au-deſſous de ceux qu'ils ſervoient auparavant.

Dès que je fus éveillée le lendemain, on m'annonça qu'une jeune perſonne demandoit à me voir. Sans pouvoir deviner qui elle étoit, car on ne me l'avoit point nommée, j'ordonnai qu'on la fît entrer. J'eus d'abord un peu de peine à la reconnoître, mais elle n'eut pas plutôt prononcé le nom de Madame *Severin*, que je l'embraſſai avec beaucoup d'amitié : outre que ſa Mère en avoit fort bien uſé avec moi pendant que j'étois ſa voiſine, j'avois pris de l'inclination pour *Julie*, comme je crois l'avoir déjà dit. Je me rapellai même qu'elle m'avoit priée en la quitant, de lui permettre qu'elle me vît pour me confier à l'inſu de ſa Mère des ſecrets qui la concernoient. Depuis que je l'avois quitée, j'avois été diſſipée par tant de choſes plus ſérieuſes, que j'avois entièrement oublié cette circonſtance. Pour le réparer, je reçus cette Fille de mon mieux ; il me parut

parut qu'elle y fut très ſenſible, & elle ne fut pas longtems ſans me le témoigner.

Pour me débaraſſer de ma femme de chambre, qui ſous le prétexte de préparer ce qu'il faloit pour me coëffer, nous écoutoit, je lui ordonnai de nous faire faire du caffé. Dès qu'elle fut ſortie, *Julie* ſe jetta à mes genoux, & en me baiſant les mains, me ſuplia de la protéger, & d'avoir pitié de ſon ſort, en ajoutant qu'elle étoit, on ne peut pas plus, à plaindre. Après l'avoir fait relever, je lui dis de s'aſſeoir ſur mon lit, en l'aſſurant que s'il dépendoit de moi de faire ceſſer ſes peines, elle pouvoit ſurement y compter. Elle redoubla ſes careſſes & ſes remercimens, puis elle me parla ainſi.

A peine ai-je eu l'âge de raiſon, que je m'apperçus avec douleur, Mademoiſelle, que ma Mère ne pouvoit me ſouffrir. Je fus plus de deux ans ſans pouvoir deviner la raiſon d'une antipatie qui alloit toujours en augmentant. Un

jour qu'elle m'avoit plus maltraitée qu'à l'ordinaire, mon Père survint, qui me voyant tout en pleurs, demanda à ma Mère si elle ne se lasseroit point enfin de m'accabler de ses mauvais traitemens, tandis qu'elle prodiguoit sa tendresse à ses autres enfans, qui à beaucoup près, disoit-il, ne me valoient pas par bien des endroits. Ce discours n'étoit pas propre à calmer Madame *Severin*. Elle répondit nettement à son mari, qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui seul, si elle m'avoit prise en aversion; que la préférence qu'il m'avoit toujours donnée sur mes autres sœurs en étoit la cause, & qu'il étoit bien juste, puisqu'il me protégeoit si ouvertement, jusqu'à la maltraiter quelquefois à mon sujet, qu'elle s'en ressentît, & qu'elle dédommageât ses filles du peu d'amitié qu'il avoit toujours marqué pour elles.

Je jugeai par ce discours, que mon Père ne trouva point à propos de relever, ou pour avoir la paix, ou pour m'éviter de nouveaux

veaux coups, que je devois m'attendre à être malheureuse tant que je vivrois avec ma Mère. Quoique je n'eusse alors que onze ans, cette réflexion fit une telle impression sur moi, que je résolus de me perfectionner dans l'aprentissage où l'on m'avoit mis de racommoder des dentelles, afin d'être en état de pouvoir vivre auprès de quelques Dames, & de me délivrer par-là une bonne fois de tous les maux que je souffrois tous les jours.

Décidée sur ce point, je m'apliquai avec tant d'assiduïté à réussir, qu'au bout de deux ans j'en sus autant, à ce que tout le monde assuroit, que ma Maîtresse, qui passe cependant pour une des plus habiles de *Paris*. Ma Mère s'en aplaudit, mais elle ne m'en traita pas mieux; au contraire, jalouse de tout le bien qu'on lui disoit de moi, qui sembloit nuire à mes sœurs qui ne savent rien, & dont le mauvais caractère ne pouvoit pas se cacher, elle me traitoit plus durement que jamais. A ces mauvaises façons,

ſe joignoit le deſir de tirer avantageuſement parti du talent qu'on me trouvoit. Pour y parvenir, elle me faiſoit travailler depuis le matin juſqu'au ſoir ſans relâche, & lorſque ſa mauvaiſe humeur contre moi lui ſuggéroit que j'en aurois pu faire encore davantage ; elle me traitoit avec la plus grande rigueur.

Deſeſpérée de me voir ſi malheureuſe, ſur-tout depuis que mes ſœurs étoient devenues grandes ; leſquelles ne me pardonnoient point les préférences que les étrangers montroient pour moi quand il en arrivoit au logis, & portoient l'excès de leur haine juſqu'à me maltraiter à l'imitation de ma Mère, je penſai vingt fois à m'échaper de la maiſon, & à aller chercher un azile moins cruel ; mais les repréſentations de mon Père, qui continuoit en ſecret à me donner des marques de ſa tendreſſe, & qui me conſoloit du mieux qu'il pouvoit dans mes afflictions, me retinrent. Il me promit qu'il alloit prendre le ton avec ma Mère, &

que

que s'il ne lui réussissoit point, il me trouveroit une maison où je vivrois plus agréablement.

Ces espérances me firent encore recourir à la patience. Mon Père, qui voulut tenter de faire entendre raison à ma Mère, fut si mal reçu lorsqu'il voulut parler en maître, qu'il n'osa soutenir un rôle si contraire à la douceur de son caractère. Je fus la victime de cette tentative : non seulement je fus maltraitée par Madame *Severin*, mais même par ses filles : on m'accusa d'avoir suggéré à mon Père les mauvais conseils qu'il avoit suivis. Après avoir épuisé les reproches auxquels je ne répondois que par mes larmes, il se tint une conférence à mon sujet, dont le résultat fut que devenant de jour en jour plus avantageuse & plus coquette, ce qui occasionnoit, disoit-on, les préférences qu'on montroit pour moi, il faloit m'enfermer dans la chambre prochaine, & ne jamais permettre, quand il surviendroit quelqu'un, que je me montrasse : par ce moyen nous serons en re-

pos, ajouta mon ainée, & nous pourrons alors eſpérer d'être mariées : au-lieu que tant que cette fine mouche ſe trouvera dans notre chemin, ſes agaceries nous enlèveront ceux qui ſans elle ſeroient dans le deſſein de ſonger à nous.

Ce diſcours fut aplaudi par ma Mère, & la réſolution fut exécutée ſur le champ. Lorſque mon Père revint ſouper, il demanda où j'étois. Ma Mère lui aprit le parti auquel elle s'étoit déterminée, & les raiſons qui le lui avoient fait prendre. Mr. *Severin*, qui venoit de boire avec ſes amis, & dont la tête étoit échauffée, reprit le grand ton, vint m'ouvrir la porte lui-même, & lançant un regard furieux ſur mes ſœurs, leur jura, en faiſant un grand ferment, qu'elles lui répondroient des mauvais traitemens que j'eſſuyerois davantage, en ajoutant (ce qui les fit pleurer de rage), qu'il faloit qu'elles euſſent le diable au corps, (pardonnez l'expreſſion Mademoiſelle) pour ſe perſuader que laides comme elles étoient, elles trouvas-

vassent des gens assez extravagans pour oser les épouser, & pour leur donner la préférence sur moi, qui valois mille fois plus qu'elles.

Vous devez bien penser Mademoiselle, continua la pauvre *Julie*, que ma Mère ne laissa pas tomber un propos qu'elle trouva aussi monstrueux: elle jetta feu & flamme, m'accusa d'être une insigne coquette, & jetta une partie de sa mauvaise humeur sur moi. Tant qu'elle en resta aux paroles, mon Père la laissa dire, en relevant de tems en tems la chute de ses phrases par quelques juremens énergiques: mais malheureusement pour elle, son emportement l'ayant portée à me battre, Mr. *Severin*, qui ce jour-là n'entendoit pas raillerie, prit des pincettes, & tomba sur mes sœurs avec tant de furie, qu'elles se mirent à jetter des cris effroyables. Ma Mère ayant voulu aller à leur secours, se trouva mal-à-propos mêlée dans la bataille: elle ne se sentit pas plutôt frappée,

qu'elle ſeconda les cris de ſes filles, ou pour mieux dire renchérit ſur le ton; mais elle ne s'en tint pas-là: un chandelier s'étant trouvé ſous ſa main, elle repouſſa la force par la force. Mon Père, qui commençoit à être las de frapper, reprit vigueur à cet outrage: il ſe remit à battre ſur nouveaux frais à tort & à travers: enfin les cris ayant percé juſques dans la rue, on apella le Guet. Le Comiſſaire qui demeuroit à quatre pas du logis, ayant été averti qu'on ſe maſſacroit dans notre appartement, s'y tranſporta avec main forte, & il parut au milieu de nous dans le tems que nous nous y attendions le moins.

Il fut plus d'un quart-d'heure ſans pouvoir parvenir à ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Père, Mère, ſœurs, tout vouloit parler à la fois. Las de cette confuſion, & m'ayant remarquée dans un coin de la chambre pleurant ſans dire un ſeul mot, il vint à moi, impoſa ſilence à tout le reſte, & me

me pria avec beaucoup de douleur de lui rendre compte de tout ce qui venoit de se passer.

Ma Mère voulut interrompre le Comissaire, dans la cainte sans doute que mon raport ne lui fût pas favorable; mais cette espèce de Magistrat, qui m'avoit d'abord paru si radouci, lui dit durement de se taire, en s'écriant qu'il lui convenoit bien de vouloir parler, ayant encore en main un flambeau ensanglanté, qui lui prouvoit que sa méchanceté étoit la cause du scandale qu'elle donnoit à tous ses voisins.

Après ce discours, qui fut prononcé avec une fermeté qui démonta ma Mère, le Comissaire me renouvella sa prière; j'avois le cœur trop serré de tout ce que j'avois souffert pendant toute la journée pour être circonspecte dans mon récit. Je lui avouai naturellement mes souffrances, & les mauvais traitemens que j'essuyois tous les jours depuis plus de cinq ans, sans en omettre les circonstances & les causes. Après que j'eus fini, le

Co-

Comiſſaire ſe tourna du côté de Madame *Severin* : vous êtes une méchante femme, lui dit-il, qui avez fait juſqu'ici ce que vous avez pu pour perdre votre fille : il faut qu'elle ſoit auſſi raiſonnable & auſſi ſage qu'elle l'eſt, pour n'avoir pas pris ſon parti, elle auroit été fort excuſable. Je vous avertis que la prémière fois qu'il vous arrivera de la maltraiter, que j'en rendrai compte à Mr. le Lieutenant de Police, qui y mettra bon ordre : de plus ſi j'aprends que ces petites magottes (ce qu'il diſoit en montrant mes ſœurs) ſont aſſez hardies pour en uſer avec leur ſœur comme elles ont déjà fait, je les ferai mettre en lieu où elles ne feront plus de mal à perſonne : à votre égard Monſieur, ajouta-t-il en adreſſant la parole à mon Père, vous ferez fort bien de continuer à protéger Mademoiſelle votre fille ; mais comme il n'eſt pas permis & décent de ſe rendre juſtice ſoi-même, lorſque la voie de la repréſentation ne vous ſervira plus de rien, venez me trouver, & je vous

vous montrerai les voies qu'il faudra ſuivre pour mettre une auſſi méchante femme à la raiſon.

Après cette exhortation, que je trouvai fort raiſonnable, le Comiſſaire ſe retira. Ma Mère étoit ſi confondue de ſes menaces, & ſi furieuſe du protecteur que le Ciel venoit de me ſuſciter, qu'elle fit ſigne à ſes filles de la ſuivre: elle fut s'enfermer avec elles dans la chambre voiſine. Pour mon Père qui n'avoit pas encore ſoupé, il ſe mit à table en riant, & me força à lui tenir compagnie. Quoique je craigniſſe les retours, je me trouvai cependant plus tranquile, dans l'eſpérance que ce qui venoit d'arriver, me donneroit un peu plus de repos, du moins pour quelque tems.

La conduite que tinrent ma Mère & mes ſœurs avec moi les jours ſuivans, fut de ne me point regarder, & de me laiſſer vivre à ma fantaiſie. Je n'abuſai point de cette indifférence, & pour qu'on n'eût rien à me reprocher, je me mis à travailler plus que je n'avois en-

co-

core fait. Mais cette bonace ne ne fut pas de longue durée. Mon cher Père étant chargé d'ouvrages, se trouva dans l'obligation de prendre un élève. Ce fut ce Monsieur *de la Palisse*, que vous avez vu au logis Mademoiselle, continua *Julie*, lorsque vous nous fîtes l'honneur d'y souper. Je lui plûs malheureusement; & comme il se croit fort important, il s'imagina qu'il n'auroit pas plutôt parlé, qu'il seroit écouté; mais il se trompa: loin que ses bravades & son faux air de petit-maître fussent de mon goût, l'un & l'autre fit naître insensiblement mon aversion, & je ne fus pas longtems sans le lui témoigner.

Ma Mère & mes sœurs, qui avoient d'abord été outrées de la préférence que m'avoit donné l'élève, qu'elles regardoient comme un bon parti, sachant parfaitement travailler, ne s'apperçurent pas plutôt de ma répugnance pour lui, qu'elles prirent le parti pour se venger de moi, & pour me rendre sans doute malheureuse, d'avertir mon

mon Père des intentions de Mr. *de la Paliſſe* à mon égard, afin que trouvant ſon intérêt dans ce mariage, il fût le prémier à m'y contraindre. Voilà où les choſes en étoient lorſque j'ai eu l'honneur de vous voir pour la prémière fois. Mr. & Madame *Severin* avoient donné leur parole, & Mr. *de la Paliſſe* agréé, me voyoit alors de leur gré; le mariage devoit ſe faire ſur la fin de l'hiver.

Au deſeſpoir d'un arrangement ſi contraire à mon inclination, je fis les derniers efforts pour engager mon Père à ne point m'unir à un homme pour lequel je me ſentois une averſion invincible, & en qui je reconnoiſſois de jour en jour des défauts eſſentiels, qui ne pouvoient que me rendre extrêmement malheureuſe. Non ſeulement il ne voulut point ſe laiſſer fléchir par mes larmes, mais même oubliant les bontés qu'il avoit eu juſques-là pour moi, il me traita depuis avec la dernière dureté. Ne ſachant à qui recourir dans une ſituation auſſi déplorable, je me

me souvins des bontés que le Commissaire dont j'ai parlé plus haut, m'avoit témoignées. Je profitai de la prémière occasion qui se présenta. Je me rendis chez lui, & après l'avoir prié de m'accorder un moment d'entretien, je me jettai à ses piés pour implorer son secours. Il me releva, en me promettant qu'il me rendroit tous les services qui dépendroient de lui; mais après avoir entendu de quoi il étoit question, il m'avoua qu'il ne pouvoit rien faire pour moi; que son ministère n'alloit pas jusqu'à empêcher un Père & une Mère de disposer de leurs enfans; qu'il avoit cru d'abord qu'il ne s'agissoit que de mauvais traitemens de la part de ma Mère; que dans ce cas, on auroit interposé l'autorité du Magistrat; mais qu'ayant des bornes, on ne pouvoit la compromettre pour des affaires dont il ne devoit pas se mêler.

Me trouvant sans consolation d'aucun côté, je tombai insensiblement dans une langueur qui vous auroit fait pitié: elle ne cau-

causa que de la satisfaction à ma Mère & à mes sœurs : jugeant combien le jour de mon mariage m'affligeroit, elles en pressoient la conclusion d'un mois plutôt qu'elle ne devoit se faire naturellement.

Le hazard m'ayant apris hièr qu'ils ont obtenu dispense, & que je dois être mariée après demain, j ai pris mon parti. Je suis sortie ce matin de la maison, sous prétexte d'aller à la Messe, mais dans le dessein de venir me jetter à vos piés, & de vous prier de me retirer chez vous; décidée, si mes pleurs ne vous touchent point, de ne plus rentrer au logis, & de courir tous les hazards d'une situation aussi déplorable que la mienne.

Julie termina son récit en répandant beaucoup de larmes, & en se rejettant à mes piés : je la fis relever, en lui promettant que j'allois parler à ma Mère, à qui je ferois part de ce qu'elle venoit de m'aprendre de ses malheurs; que je l'engagerois à me permettre de la garder auprès de moi, & que pour

y

y réussir, je lui avouerois naturellement mon antipathie pour ma femme de chambre. A peine eusse-je fait envisager ce projet à cette pauvre fille, qu'elle me baisa la main avec transport, en m'assurant que si elle étoit assez heureuse pour qu'elle restât auprès de moi, elle me serviroit avec tant de zèle & d'attachement, que je ne regretterois pas la pitié qui me déterminoit si généreusement en sa faveur.

Lorsque je fus habillée, je passai dans l'appartement de Madame *de Saint Preuil*, & je laissai *Julie* dans le mien. J'allois t'envoyer avertir de descendre, me dit ma Mère avant que de me laisser le tems de lui parler. Je viens de recevoir une lettre de Mr. *de Breville*, avec un présent superbe d'étoffes de soies des *Indes* : l'entretien d'hièr lui a causé une révolution, il s'est trouvé incommodé : je suis dans l'intention d'aller passer la journée avec lui, puisqu'il ne peut sortir, tu m'y accompagneras je pense avec plaisir. Je ne dou-

doute pas que les résolutions que j'ai prises, & dont je lui ferai part, ne contribuent au retour de sa santé, & ne le remplissent de joie: je me veux un mal infini de lui avoir paru d'abord incertaine; je gagerois qu'il a pris la chose à cœur, & que c'est-là le vrai motif de son indisposition.

Après avoir répondu à ces choses sur le ton qui convenoit, je continuai à parler de l'affaire de *Julie*; mais ma Mère ne m'en laissa pas encore le tems, elle voulut voir le présent de Mr. *de Breville*: elle avoit eu raison de l'apeller magnifique: c'étoient des pièces de damas & de satin brochées d'or & d'argent, d'une beauté & d'un goût admirables; il y avoit de quoi en faire plusieurs robes, & nous nous fîmes une grande fête de nous en parer.

A cette galanterie étoit ajoutée un panier fort grand, contenant plus de deux ou trois cens livres de sucre, de caffé, avec beaucoup d'excellens chocolats.

Comme je vis que ma Mère

se

ſe diſpoſoit à répondre à Mr. *de Breville*, je ſaiſis ce moment pour lui parler enfin de *Julie*, dont je lui fis l'hiſtoire en racourci. J'eus lieu d'être parfaitement contente de la manière dont elle me répondit. Elle me donna non ſeulement la permiſſion de renvoyer ma femme de chambre, & de ſubſtituer à ſa place cette fille; mais même de décider ſouverainement de toutes les choſes qui me concerneroient à l'avenir, ne voulant pas, diſoit-elle, que je vécuſſe avec elle comme avec ſa Mère, mais comme ſi elle n'avoit d'autre qualité que celle de la meilleure de mes amies.

Je fus touchée, on ne le peut davantage, d'une bonté ſi peu ordinaire, j'en témoignai ma reconnoiſſance dans les termes les plus vifs. Madame *de Saint Preuil* me dit que j'étois une folle, qu'elle avoit autant de plaiſir à me donner de la ſatisfaction, que ſi elle en reſſentoit elle-même, & termina ce diſcours obligeant par me dire que je lui amenaſſe *Julie*, lorſque j'aurois congédié la fille qui me dé-

déplaîſoit ; ſon hiſtoire l'avoit prévenue en ſa faveur, & en cette conſidération elle m'aſſura qu'elle vouloit auſſi la protéger.

Quelque contente que je fuſſe des bonnes nouvelles que j'allois aprendre à Mademoiſelle *Severin*, je ne pus me réſoudre à congédier moi-même celle dont elle alloit occuper la place : je chargeai *Saugeon* de le faire, & je m'apperçus qu'elle ſe chargeoit de cette commiſſion avec plaiſir : il faloit ſans doute qu'elle eût quelque ſujet de s'en plaindre, car elle étoit aſſez bonne naturellement.

Julie fut tranſportée de joie, quand elle aprit que je la gardois avec moi : après m'avoir témoigné toute ſa reconnoiſſance, elle me pria de trouver bon qu'il écrivît à ſon Père, afin de n'avoir rien à ſe reprocher de ce côté. Je lui répondis, que j'y conſentirois, lorſqu'elle auroit vu Madame *de Saint Preuil* ; mais qu'avant cela je ne voulois pas le lui permettre, dans la crainte que ſes parens ne vinſſent l'arracher de la maiſon, leur

prémier reſſentiment étant à craindre, & étant de l'avis qu'il faloit laiſſer paſſer quelques jours avant que de faire cette démarche.

Julie ſentit la juſteſſe de cette crainte obligeante, & m'en remercia. Un moment après je la préſentai à ma Mère, qui la trouva fort à ſon gré. Elle lui fit répéter ſon hiſtoire, l'aſſura qu'elle pouvoit être tranquile, lui défendit de donner aucune de ſes nouvelles, lui promettant qu'elle enverroit chercher ſon Père & ſa Mère au prémier jour, ou qu'elle leur feroit parler.

Il étoit fête ce jour-là, & je fus à la Meſſe. En ſortant de l'Egliſe, étant prête à remonter en caroſſe, j'entendis crier au Guet, & je découvris une grande foule. Lorſque le cocher eut tourné, je vis de quoi il étoit queſtion: trois hommes ſe battoient avec beaucoup d'acharnement: je détournai d'abord les yeux, effrayée du danger que couroit un homme fort bien fait, que les deux autres

pref-

pressoient extraordinairement. Sans en deviner la cause, je m'étois émue en jettant les yeux sur lui. Mais que ne devins-je pas en reconnoissant un de mes frères! Au lieu de jetter des cris, & de m'évanouïr, comme il seroit peut-être arrivé à bien d'autres à ma place, je descendis de carosse, & je courus avec précipitation au lieu du combat. Les malheureux qui attaquoient mon frère, le faisoient avec tant d'acharnement, qu'ils ne me virent point arriver; je saisis par derrière le bras du plus dangereux, & ne voulus point le lâcher, quelques secousses qu'il se donnât pour se débarasser. Pendant cet intervalle, *Saint Clair* (car c'étoit lui) se trouvant encouragé par ce que je venois de faire, porta un coup si furieux à son ennemi, qu'il le perça de part en part, & l'étendit à ses piés.

Celui dont je retenois toujours le bras avec force, (soulagée il est vrai par deux ou trois personnes que mon exemple avoit encouragées,) ne vit pas plutôt son se-

cond à bas, qu'il fit un effort si violent, qu'il nous écharpa. Je fus d'abord dans la crainte qu'il ne se rejettât sur mon frère, que son combat avoit épuisé, comme je n'eus pas lieu d'en douter un moment après; mais il s'enfuit à toutes jambes. Etes-vous blessé, m'écriai-je en courant au Chevalier, qui sembloit chanceler sur ses jambes? Je n'en puis plus, me dit-il, faites-moi porter dans votre carosse, & envoyez chercher un Chirugien sur le champ. Il étoit tems; à peine fut-il dans l'équipage, qu'il perdit connoissance.

J'étois seule, ma Mère avoit été dès le matin à la Messe. Comme j'étois plus près du logis que de celui de mes frères, je le fis conduire à la maison. Il est aisé de penser quel fut le chagrin de ma Mère, en aprenant ce qui venoit d'arriver à un fils qu'elle avoit toujours aimé si tendrement : on le porta sur un lit dans l'appartement qui étoit vacant, & on fit tout ce qu'on put pour le faire revenir, mais

mais inutilement. Madame *de Saint Preuil* jettoit les hauts cris, & se desespéroit; pour moi, j'étois dans un accablement que je ne pouvois exprimer.

Julie qui étoit remplie de zèle, & qui fit voir un intérêt fort vif dans cette occasion, disparut comme un éclair, & revint un moment après avec une cueillère & un flacon à la main, desserra les dents à *Saint Clair*, & lui fit avaler d'une eau aromatique de la composition de son Père, dont la vertu fit son effet un moment après. Mon frère ouvrit les yeux, & nous fit comprendre qu'il se trouvoit mieux.

Pendant que Madame *de Saint Preuil* lui marquoit combien elle étoit touchée de son état, le Chirurgien arriva: il fit retirer tout le monde, excepté deux laquais, & se mit à le deshabiller: il trouva deux profondes blessures, l'une dans le ventre, & la seconde dans la cuisse: après les avoir sondées, il mit l'appareil, & nous assura en sortant qu'il n'y avoit rien à crain-

 dre,

dre, & qu'il en guériroit infailliblement.

Quelque desir que nous eussions ma Mère & moi d'aprendre la cause d'un évènement si fâcheux, il nous fut impossible pour le moment d'en être éclaircies : il ne se trouvoit aucun des gens de mon frère, & il n'y avoit pas d'apparence de rien savoir que de lui-même ; mais le Chirurgien nous avoit recommandé si positivement que personne n'entrât dans sa chambre, ni qu'on le fît parler jusqu'à son retour, que nous n'eûmes garde de contrevenir à cet ordre : d'ailleurs il avoit laissé un de ses garçons, dont il s'étoit fait accompagner, & auquel il avoit recommandé la même chose, tant il la trouvoit importante.

L'assurance que le Chirurgien venoit de donner que *Saint Clair* n'étoit point en danger, tranquilisa fort ma Mère. Comme notre présence ne lui étoit bonne à rien, nous fumes nous mettre à table ; & il fut décidé que ne pouvant le revoir jusqu'au lendemain, nous

nous rendrions chez Mr. *de Breville*, comme il avoit été résolu.

On commençoit à desservir, lorsque Mr. *de Saint Preuil*, qui venoit d'être instruit de ce qui étoit arrivé à son frère, survint pour en aprendre des nouvelles. Après lui en avoir rendu compte, il leva les yeux au Ciel, en le remerciant de lui avoir conservé la vie, qu'il devoit perdre moralement, disoit-il, après l'entreprise qu'il venoit de hazarder, dont, ajouta-t-il, il ne venoit d'être informé que dans le moment. La curiosité de ma Mère fut frappée à ce discours, elle demanda à mon frère de quoi il s'agissoit. Je ne suis pas assez bien au fait de l'avanture, reprit-il, pour vous en faire un grand détail. Ce que je puis vous dire, c'est que *Saint Clair* étoit amoureux d'une fort aimable fille nommée *Suzane Desroches* de l'Opéra Comique: il y a quatre jours qu'allant chez elle, il trouva tout démeublé, & sa Maîtresse partie. Après des recherches infinies, qui ont pensé le faire devenir fou, il l'a reconnue

aujourd'hui, qui paſſoit dans le caroſſe du Marquis *de Forcin.* Furieux contre cet homme, qu'il a jugé le raviſſeur de ſa Maîtreſſe, il a fait retourner ſon caroſſe, avec ordre à ſon cocher de ſe mettre en travers pour arrêter l'équipage de ſon rival. Pendant ce tems il eſt ſauté à bas du ſien, a ouvert la portière de celui *de Forcin*, & a ordonné impérieuſement à *Suzane* de deſcendre. Cette pauvre fille, qui ſelon les apparences l'avoit quité malgré elle, a voulu ſe jetter entre ſes bras. *Forcin* lui a donné un ſouflet en la rejettant en caroſſe, & voyant mon frère l'épée à la main, en eſt ſorti avec *Blondimart* ſon ami, en donnant ordre à ſes gens de remener *Suzane*, & de ne la laiſſer parler à perſonne. *Saint Clair*, pour ne point perdre ſa proie avant que d'attaquer ſon ennemi, a ordonné de ſon côté à ſon cocher & au laquais qui le ſuivoit, de ne pas perdre de vue ſa Maîtreſſe, en recommandaut à l'un de ſe tenir auprès de la maiſon où on la feroit deſcendre,

dre, & à l'autre de venir l'avertir ſur le champ. Après ces précautions réciproques, les fiers rivaux ſe ſont mis à ſe battre. Tant que les choſes ont été dans l'égalité, *Blondimart* eſt reſté ſpectateur; mais mon frère ayant bientôt fait ſauter l'épée de ſon adverſaire, *Blondimart* s'eſt mis ſur les range, & l a remplacé. Mon frère l'a reçu avec tant de vigueur, qu'il lui a bientôt fait lâcher le pié, & l'a pouſſé juſques dans la rue où vous l'avez trouvé; mais *Forcin*, qui avoit retrouvé une autre épée, (la ſienne s'étant trouvée caſſée en tombant à trente pas ſur le pavé) eſt revenu à la charge, & a eu la lâcheté de ſe laiſſer ſeconder par *Blondimart*, qui pour ſe venger d'avoir été coupé en pluſieurs endroits du viſage, a été dit-on le plus acharné à la perte de mon frère. Il n'eſt pas douteux que ſans l'heureuſe témérité de ma ſœur, mon pauvre *Saint Clair* n'eût ſuccombé ſous les coups de ces indignes malheureux.

Monſieur *de Saint Preuil* ajouta

qu'il tenoit ce détail du combat, d'un Officier de la Connétablie, qui s'étoit informé sur les lieux de l'affaire, sans pouvoir parvenir, disoit-il, à aprendre les noms des combattans, ne s'étant trouvé personne qui les connût. Comme j'ignorois moi-même, continua-t-il, l'intérêt que j'avois à ce qui venoit d'arriver, n'ayant garde de penser qu'il s'agît de mon frère, je ne pus satisfaire à ses questions; mais en rentrant au logis, le laquais *de Saint Clair*, qui étoit revenu pour lui rendre compte de sa commission, ne l'ayant point trouvé, m'a raporté l'occasion du combat, fort embarassé du lieu où il retrouveroit son Maître. Je suis monté sur cela en carosse, & peu de momens après j'ai soupçonné par la route qu'on m'a dit qu'avoit tenu l'équipage de mon frère, qu'il avoit été conduit ici, ce qui m'y a fait accourir sur le champ.

Ma Mère fut fort fâchée de ce qu'elle aprenoit. Jugeant bien par les motifs de cette querelle, qu'elle n'en resteroit pas-là, elle fit part

de

de ſes craintes à *Saint Preuil*, qui n'en fit que rire. Puiſque mon frère eſt ſans danger, s'écria-t-il, nous ne devons ſonger qu'à nous réjouïr : tout ceci n'eſt qu'une bagatelle : les jeunes-gens les plus ſages courant tous les jours de pareilles avantures dans une ville comme celle-ci, ſi toutes les Mères s'en allarmoient, on ne trouveroit en ſon chemin que des femmes qui ſe plaindroient des folies de la Jeuneſſe.

Saint Preuil nous quita après ce beau diſcours, dont Madame *de Saint Preuil* hauſſa les épaules. Nous ne pûmes nous empêcher elle & moi de revenir à nos craintes, malgré l'air de ſang froid que mon frère avoit affecté devant nous ; je ne m'y fiois nullement ; je fus dans une inquiétude extrême pendant le reſte de la journée.

Nous fumes nous habiller ma Mère & moi pour aller chez Mr. *de Breville* : *Julie* s'aquita fort bien de ſon nouvel emploi, & me dit des choſes ſi obligeantes ſur les charmes qu'elle me ſuppoſoit, que je ne pus m'empêcher d'en être

flatée, & de lui en ſavoir gré. Comme j'étois bien-aiſe que mon Père me vît à mon avantage, je ne négligeai rien de tous les ajuſtemens qui pouvoient relever ma prétendue beauté. *Julie* à chaque choſe que je mettois, ſe recrioit, en m'aſſurant que mes atours m'avoient bien de l'obligation, & que je les parois plus qu'ils ne me paroient.

Je ne m'ennuyai point à ma toilette. Pour celle de ma Mère, elle fut fort longue. Je fus dans un étonnement extrême, lorſque j'entrai dans ſa chambre. Si je n'avois pas été certaine que ce fût Madame *de Saint Preuil*, j'en aurois douté, tant elle me parut différente de ce que je la voyois tous les jours; depuis plus de dix ans elle ne s'étoit parée. La viſite qu'elle alloit rendre, lui en avoit ſans doute ſuggéré l'envie. Elle fût enchantée de toutes les ſurpriſes que je fis entrevoir, & ſe plut beaucoup aux éloges que je donnai à ſes charmes. A ton âge, reprit-elle en ſouriant, j'aurois pu le diſ-

puter

puter à d'auſſi jolies filles que toi; mais aujourd'hui il faut être modeſte, & ſavoir gré à ceux qui nous font de pareils complimens.

Ma Mère étoit alors dans ſa quarantième année. Elle étoit grande, faite à peindre; avoit de grands yeux noirs bien fendus, l'air tendre, & des graces infinies répandues dans ſa perſonne. Elle ſe préſentoit de la meilleure grace du monde; avoit le ſon de la voix ſi touchant, que pour peu qu'elle voulût vous dire des choſes gracieuſes, elle vous attendriſſoit & vous flatoit doublement. Comme elle avoit eu fort peu d'enfans, elle étoit encore d'une grande fraîcheur. Ajoutez à cela qu'elle avoit les dents & la jambe d'une beauté extrême, & qu'elle ſe mettoit parfaitement bien.

Ce jour-là elle étoit habillée d'un ſatin blanc à fleurs d'argent, dont l'éclat rehauſſoit le ſien: une mantille jonquille à raiſeau d'argent, avec la dentelle de-même, relevoit la blancheur de ſa gorge & de ſon teint: un collier de groſſes,

perles avec une poire de diamans rendoit ſa parure magnifique: elle étoit coifée d'un point d'*Angleterre* relevé d'une touffe de rubans jonquille ſur le côté gauche, c'étoit la mode alors: le rouge & les mouches qui brochoient ſur le tout, la faiſoient trouver à ravir.

Puiſque je ſuis en train de portraits, il me ſemble que je dois donner une idée du mien. J'étois dans ce tems-là fort blanche, les traits de mon viſage aſſez mignons, des yeux à fleur de tête, noirs comme du gay, & coupés en longueur: mes ſourcils étoient noirs, & l'on me trouvoit la bouche petite, fort vermeille & jolie: le tour de mon viſage preſque rond, la main bien taillée, pottelée, & des doigts qu'on diſoit parfaits. Quoique j'euſſe de l'embonpoint qui donnoit un air frais à ma perſonne, j'étois fort mince, & le corps m'alloit à merveille. Je tenois de ma Mère du côté de la jambe & des dents, & l'on me flatoit de marcher auſſi-bien qu'elle. Encore un coup de pinceau, l'amour-

propre

propre l'exige. J'avois un ſourire qui raviſſoit, diſoit-on, ceux pour qui il ſe faiſoit.

Mr. *de Breville*, qui ne s'attendoit point à notre viſite, parce que ma Mère avoit voulu le ſurprendre, parut comblé de plaiſir lorſqu'il nous vit entrer dans ſa chambre. La voilà elle-même, & comme je l'ai vue à quatorze ans, s'écria-t-il en volant au devant de Madame *de Saint Preuil:* des charmes comme les vôtres, continua-t-il en la ſerrant avec tranſport entre ſes bras, bravent les années & le tems : puis ſe retirant de quelques pas pour mieux conſidérer ma Mère, il fit ſon éloge, & lui dit les choſes le plus obligeantes & les plus paſſionnées. Madame *de Saint Preuil* y répondit avec eſprit; mais ce qui acheva de ravir Mr. *de Breville*, fut qu'elle ajouta qu'il faiſoit fort bien de la trouver à ſon gré, parce qu'avant qu'il fût un mois, elle comptoit être ſa femme, & qu'elle venoit exprès l'en avertir, afin qu'il prît ſes meſures là-deſſus.

Après les peines qu'elle avoit eu à se résoudre la veille, mon Père fut enchanté de lui entendre tenir ce langage. Il lui dit à cette occasion des choses si tendres & si bien tournées, que j'entrevis fort bien que ma Mère en fut touchée, & que son cœur pour cette fois fut de moitié de toutes ces douleurs.

J'eus mon tour. Mr. *de Breville*, après m'avoir considérée avec autant de plaisir que d'attention, dit à Madame *de Saint Preuil*, pensez-vous qu'un million de bien avec cette grande fille, fût un présent de peu d'importance? Madame *de Saint Preuil* saisit cette occasion pour lui parler des vues de Mr. *de Scherling*. C'est un fort honnête-homme, répondit Mr. *de Breville*, j'ai beaucoup vécu avec son Père & avec lui. Sa naissance est distinguée, & il sera à son aise un jour: mais avec tout cela, il faut qu'il plaîse à ma fille; car n'ayant pas besoin d'un mari pour augmenter sa fortune, il faut qu'elle n'en prenne un que pour

pour ſe rendre parfaitement heureuſe. Il a fait de tout tems la conquête de la Mère, interrompit en ſouriant Madame *de Saint Preuil*, je jugerois bien *Agnès* qu'il vient de faire la tienne. Je vous le jure, repris-je en ſautant au col de Mr. *de Breville*, quand on eſt aſſez heureuſe pour avoir un Père qui penſe comme le mien, comment ſe pourroit-il qu'une fille ne pût pas l'adorer?

Mr. *de Breville* interrompit cette vivacité, pour nous aprendre que n'ayant point prévu notre viſite, il avoit fait avertir pluſieurs de ſes amis, tous Gens de lettres, qu'il ne ſortiroit pas, afin de ne point reſter ſeul toute la journée. Je voudrois fort pouvoir me diſpenſer de les recevoir, continua-t-il; mais comment s'y prendre, après les avoir mandés? Madame *de Saint Preuil* fut du ſentiment qu'il ne faloit rien changer à ſes prémiers arrangemens, & remit au lendemain à traiter d'affaires plus ſérieuſes: en attendant elle lui fit part de l'avanture qui étoit arri-

arrivée à *Saint Clair*, & des inquiétudes où elle étoit à ce ſujet. Mon cher Père, après avoir rêvé un moment, lui dit de ſe tranquiliſer, & que ſi depuis le diner il ne s'étoit encore rien paſſé, il alloit uſer de précautions ſi ſures, ſans qu'il parût d'où la choſe viendroit; qu'il obligeroit Mr. *de Saint Preuil*, *Forcin* & *Blondimart* à demeurer en repos. Ma Mère ayant voulu ſavoir quelles étoient ces meſures, il répondit qu'il ne s'agiſſoit que de faire avertir un Officier des Maréchaux de *France*, que tels & tels avoient eu quelque démêlé enſemble, qu'on leur enverroit à chacun un Garde, & qu'on les feroit enſuite embraſſer.

Ma Mère fut fort aiſe de cette ouverture, qui la tiroit d'inquiétude ſur ce qui pouvoit arriver; mais elle ne voulut pas que Mr. *de Breville* fût compromis, & s'en mêlât en aucune façon. Elle entra dans le cabinet voiſin, où elle écrivit à Mr. *de Scherling*, dont elle connoiſſoit la prudence. Elle

lui fit part de ses allarmes, & du remède imaginé pour les faire cesser, en le priant instamment de faire sur cela ce qui conviendroit à son repos.

Elle achevoit à peine sa lettre, qu'un laquais annonça Mr. *de Valmaison.* Vous le connoissez sans doute de réputation, dit Mr. *de Breville* à Madame *de Saint Preuil*? c'est un de nos Poëtes du prémier ordre, & qui, quoi qu'en dise l'envie, s'est frayé la route de l'immortalité. Sa vie a été un tissu de traverses, mais son mérite a contraint sa mauvaise fortune à céder: il vient de l'emporter, & par un titre honorable pour un Homme de lettres il se trouve fixé pour jamais dans sa patrie.

Comme mon Père finissoit ces mots, Mr. *de Valmaison* entra: il fit agréablement la guerre à Mr. *de Breville* sur l'aimable solitude où il le trouvoit. Comme cela ne fut point dit sans qu'il ajoutât des choses polies à l'égard de ma Mère & de moi, nous l'en remerciâmes. L'entretien roula d'abord sur l'heureux

reux retour de mon Père ; enſuite ſur l'agrément de revoir ſes amis après une longue abſence, & ſur ce que les devoirs de l'amitié exigent dans de ſemblables occaſions. Pour moi, reprit Mr. *de Breville*, je ſuis un peu plus aguerri qu'un autre ſur le chapitre dont il eſt queſtion: je n'accorde pas aiſément ce beau nom d'*ami*, à tous ceux qui ſe piquent de vouloir le porter. J'ai remarqué que la vanité en fait ſouvent un mauvais uſage. L'air de faire tout pour ſes amis, gâte ſouvent l'amitié; j'en ai fait une fois l'épreuve en ma vie. J'avois été abſent pendant quelques mois pour une affai e deſagréable qui m'avoit dérangé. En arrivant à *Paris* je fus voir un homme qui s'étoit donné l'air dont nous venons de parler, & qui s'en faiſoit un mérite. A peine lui eus-je ouvert la bouche ſur les deſagrémens que j'avois eſſuyés, & ſur les embarras où je me trouvois alors, qu'il ſe leva, me dit qu'il s'eſtimoit trop heureux que l'occaſion s'offrît de me prouver ſon amitié, qu'il me prioit inſtamment

ment que je ne lui raviſſe point le charmant avantage de m'aider à me remettre de mes pertes. Que vous dirai-je ? il me parut ſi transporté du charme de m'obliger, & me fit de ſi grandes inſtances pour que d'autres amis ne lui enlevaſſent point ce bonheur, ni pour qu'ils ne le partageaſſent en aucune manière, que malgré l'éloignement que j'ai toujours eu d'être à charge à perſonne, je lui promis tout ce qu'il voulut, très pénétré de ſa ſenbilité, & de la vivacité de ſes ſentimens. Deux jours après étant revenu le voir, non dans l'intention de profiter de ſes offres, mais pour jouïr de la douceur de revoir un ami que je croyois ſi parfait, je le trouvai ſi froid & ſi embarraſſé, que je jugeai qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il avoit voulu me paroître, & que tous ces beaux dehors de généroſité qu'il avoit étalés à mes yeux, n'étoient qu'un voile ingénieux pour cacher l'avarice dont tout le monde le ſoupçonnoit, en affectant une qualité dont il ne connoiſſoit que le nom.

Cet

Cet article renfermoit une matière trop vaste pour qu'on en restât-là, mais l'arrivée de *Serville* intérrompit cet entretien. Mon Père, qui sut par ma Mère qu'elle ne le connoissoit que de réputation, lui aprit qu'il écrivoit comme un Ange, qu'il étoit un garçon fort aimable dans la société, & qu'il ne vivoit qu'avec bonne compagnie. Tout cela est vrai, reprit *Valmaison*, mais il prend un petit ton décisif lorsqu'il est question d'Ouvrages d'esprit, qui lui donne un ridicule dont tout le monde se moque: au bout du compte, ajouta le Poète, nous le connoissons tous: ses productions ne lui valent pas le droit de dire du mal de celles des autres: on y découvre à-là-vérité de la gentillesse & du stile, mais voilà tout; il n'a aucune imagination, & pour en acquérir, on remarque qu'il se jette du côté de la réflexion, pour tâcher d'amener un fait, c'est un pur persiflage. Je suis bien sûr que le génie lui manque à chaque page; qu'il n'en a pas assez

pour

pour faire le plan d'un ouvrage, & pour en embraſſer tous les membres; auſſi ſe trouve-t-il obligé, lorſqu'il eſt parvenu à faire pluſieurs parties, de mettre un long intervalle de la dernière à la ſuivante, afin d'avoir le tems d'y rêver. J'ajouterai que je ne lui pardonne point cet air d'affectation contre les femmes : la plus mince de toutes celles qu'il nous dépeint, a plus de ſentimens qu'il n'en a jamais eu. Après cette dure critique *Valmaiſon*, qui conçut que nous n'étions pas de ſon ſentiment, nous fit une profonde révérence, & ſe retira.

Je ne ſuis pas ſurpris, s'écria Mr. *de Breville* lorſqu'il fut éloigné, de tout ce que le Poète vient de dire contre *Serville*; ils ſont fort mal enſemble. & il n'eſt pas douteux que dans un moment vous ne vous en aperceviez. L'Auteur dont il étoit queſtion entra alors : mon arrivée a chaſſé *Valmaiſon*, nous dit-il en éclatant de rire, j'en ſuis fâché, car je vous aurois amuſé à ſes dépens. Vous êtes donc en querelle

querelle enſemble, reprit Mr. *de Breville*, feignant d'ignorer qu'ils ne s'aimoient pas? Pas autrement, repartit *Serville*: il ne fait point cas de mes productions, & je trouve déteſtables celles qu'il vient de donner au public; voilà le fait: je ne ſai s'il s'amuſe quelquefois ſur mon compte, mais je vous avouerai de bonne foi, que lorſque j'en trouve l'occaſion, je ne la manque pas: il écrit, & moi je parle: je ne voudrois pas me donner la peine d'en uſer autrement.

Du train que *Serville* s'y prenoit, il n'étoit pas douteux qu'il n'eût mal accommodé le pauvre *Valmaiſon*; mais pluſieurs perſonnes qui venoient d'être annoncées, firent prendre un autre ton à la converſation. Comme mon Père n'avoit pas eu le tems de nous prévenir ſur le nom & ſur les talens des nouveaux-venus, je pris moins de plaiſir à leur entretien; cependant je ne fus pas longtems ſans en connoître pluſieurs: ils me parurent tous dans leur genre avoir de l'eſprit; on parla ſentiment;

il n'y eut perſonne qui ne ſe diſtinguât ſur cette matière, & qui ne dît des choſes fort agréables, que je ne rapporterai cependant pas, parce que j'ai des choſes plus intéreſſantes à conter: il me ſemble que les faits dans le genre où j'écris, ſont préférables à de ſemblables détails.

Sept heures venoient de ſonner, & Madame *de Saint Preuil* commençoit à ſonger à ſe retirer, lorſqu'un des gens de ſon fils vint lui dire à l'oreille, que Mr. *de Scberling* l'attendoit au logis, où il avoit des choſes importantes à lui dire. Nous nous levâmes, & nous prîmes congé de Mr. *de Breville*, auquel ma Mère fit part des raiſons qui l'obligoient à ſe rendre chez elle. Il fut convenu que ſi les choſes qui la rapelloient étoient d'une certaine conſéquence, elle lui en feroit part ſur le champ, & qu'en cas qu'elle ne fût point embaraſſée, il la reverroit le lendemain, & qu'il prendroit ſes meſures, pour qu'ils puſſent être plus tranquiles dans

cette viſite, qu'ils ne l'avoient été ce jour-là. Quoique Mr. *de Scherling* eût des choſes fort preſſées à dire à ma Mère, il s'arrêta lorsque nous entrâmes, pour nous examiner avec une attention extraordinaire. Vous voilà belles comme deux aſtres, s'écria-t-il; vous avez eu ſans doute de grands deſſeins aujourd'hui pour avoir étalé tant de charmes. Madame *de Saint Preuil*, dont l'inquiétude ne lui permettoit pas de s'arrêter à de vains complimens, le fit paſſer dans ſon cabinet, ou dès que nous eûmes pris place il nous parla ainſi.

Vous aviez raiſon, Madame, de craindre que l'avanture de ce matin n'en reſtât pas-là: ſi vous aviez eu la bonté dans le même moment de me faire avertir comme vous venez de le faire, j'aurois ſans doute prévu, & peut-être empêché ce qui vient d'arriver.

A peine ai-je eu reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que j'ai envoyé chercher un homme ſur qui je compte, pour pren-

prendre le parti que vous m'indiquiez, comme le plus ſûr & le plus promt, afin d'éviter tout ce qui pouvoit arriver; mais après lui avoir expoſé de quoi il s'agiſſoit, & l'avoir inſtruit de la manière dont il devoit s'y prendre pour avertir les Officiers des Maréchaux de *France*, il m'a interrompu pour me dire qu'il croyoit qu'il n'étoit plus tems, parce qu'il avoit entendu raporter dans un Caffé où il avoit paſſé, une hiſtoire qui avoit bien du rapport à ce que je venois de lui dire. Comme ce qu'il m'en a apris ne m'a point ſatisfait, je lui ai ordonné de ſortir, & d'aller s'en inſtruire en lieux où il fut ſûr qu'on ne lui en impoſeroit pas. Au bout d'une heure il m'a raporté que Mr. *de Saint Preuil* avoit été arrêté & conduit au petit *Châtelet*; qu'il n'avoit pu découvrir aucunes circonſtances de ſon empriſonnement, ſinon qu'il avoit été occaſionné par un grand tapage, & qu'il y avoit eu quelques perſonnes de bleſſées.

Je ne trouvai point d'autre parti pour être mieux éclairci, que de me rendre ſur le champ à la priſon. J'y trouvai Mr. votre fils dans ſa chambre auſſi dépénaillé que s'il avoit été au ſabat. Il a paru d'abord honteux de ſe trouver devant moi dans un ſemblable état; mais après l'avoir embraſſé en riant, ce ne ſera rien que tout cela, lui ai-je dit afin de le raſſurer, pourvu que vous ne ſoyez point bleſſé. Non Dieu merci, a t-il repris du même ton, mais je crains bien que ma chère Mère ne ſoit bien en colère contre moi quand elle ſaura tout ceci. Je l'appaiſerai, ai-je continué; mais pour me mettre en état d'agir ſurement pour votre liberté, rendez-moi un compte ſincère de ce qui a donné lieu à votre affaire, & de quelle manière le tout s'eſt paſſé.

Mr. *de Scherling* nous rapporta à peu près les mêmes choſes que mon frère nous avoit contées le matin, la rencontre de *Suzane*, & le combat de *Saint Clair* avec *Forcin* & *Blondimart*. Malgré le ſang froid

froid apparent où nous avoit paru Mr. *de Saint Preuil* lorſqu'il nous avoit quité, il rouloit dès ce moment dans ſa tête les moyens de venger ſon frère, & de punir *Forcin* de la lâcheté de ſon procédé. Il n'en avoit pas conçu un plus convenable que celui de lui enlever *Suzane*, ne doutant point qu'il ne fìt ſes derniers efforts pour la défendre, & que par-là il trouveroit une occaſion naturelle de ſe battre contre lui. Cependant comme ce qui s'étoit paſſé entre *Saint Clair* & cet homme, lui faiſoit ſentir qu'on riſquoit tout en ne prenant pas ſes précautions avec lui, il ſe fit accompagner de deux jeunes gens de ſes amis, en les priant de ne point ſe mettre de la partie, à moins que *Forcin* ne le fìt attaquer par pluſieurs, ou que les valets ne vouluſſent s'en mêler.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, ils ſe firent conduire par le laquais de mon frère à la maiſon où *Suzane* avoit été miſe en garde aux gens de *Forcin*. Le ſecond laquais

de *Saint Clair*, qui y avoit toujours fait le guet, aprit à Mr. *de Saint Preuil*, que Mr. *de Forcin* l'en avoit retirée une heure après qu'elle y étoit descendue ; qu'il avoit suivi le carosse, avec le cocher qu'il avoit laissé en embuscade dans l'endroit où *Suzane* avoit été déposée pour la seconde fois; & que soupçonnant bien qu'il auroit avant peu des nouvelles de son Maître, il s'étoit tenu-là pour être en état de le conduire à l'endroit où cette fille venoit d'être enfermée, afin qu'il ne se trouvât pas dans la nécessité de faire de nouvelles recherches, & peut-être des pas inutiles.

Par malheur pour mon frère & pour nous, ce domestique s'étoit conduit avec trop d'intelligence. Mr. *de Saint Preuil* ravi de ce qu'il apelloit sage prévoyance dans ce laquais, se fit conduire à la maison où *Forcin* retenoit *Suzane*: il y frappa en maître, mais pendant plus d'un quart-d'heure inutilement. Cette maison étoit hors de la portée de la conférence, & il n'y

n'y en avoit qu'une autre à trente pas de-là. Un des gens *de Saint Preuil*, s'apperçut que quelqu'un avoit mis la tête à la fenêtre d'un grenier, & qu'il s'étoit retiré fort vite. Il avertit nos jeunes gens. Ceux-ci refrappérent de plus belle, en menaçant qu'ils alloient enfoncer la porte si on ne leur ouvroit. Pour réponse on leur jetta un sceau d'eau sur la tête. *Saint Preuil*, furieux de cet affront, se mit tout de bon en colère, & remarquant à dix pas une de ces grandes charettes avec lesquelles on amène du foin à *Paris*, il ordonna à ses gens d'avancer: elle fut arrangée de manière que sans effort il étoit facile d'atteindre aux fenêtres du prémier.

Saint Preuil jetta un cri de joie en voyant son projet réussir; il monta le prémier, en quatre coups de poings la croisée fut en morceaux; il sauta dans le vestibule, & de crainte que personne n'échappât, il fit garder la porte par un de ses amis avec quelqu'un de ses gens. Ayant trouvé l'appartement ou-

vert, il voulut y entrer. *Forcin*, *Blondimart* & deux autres jeunes gens parurent alors pour en défendre l'entrée, mais vainement; *Saint Preuil* & ſes amis les attaquérent avec tant de vigueur, que le paſſage fut forcé. Pendant que mon frère tenoit en reſpect *Forcin*, car ſes deux ſeconds avoient lâché le pié, & s'étoient renfermés dans le fond de l'appartement, les gens de *Saint Clair* ſuivi d'un ami de mon frère enfoncérent la chambre où s'étoient jettés les lâches qui avoient abandonné *Forcin*. Il étoit tems qu'ils arrivaſſent: ils vouloient obliger *Suzane des Roches* à deſcendre par la fenêtre, & pour cet effet ils avoient attaché des draps & des rideaux les uns aux autres pour la couler juſques ſur le pavé, qui n'étoit pas éloigné. L'ami de Mr. *de Saint Preuil* fit ſauter les fenêtres à ceux-ci, avec le ſecours de ſes gens qui les ſecondoient; & ſe voyant aſſurés de la fille, ils revinrent à mon frère: mais comme il étoit parvenu à deſarmer *Forcin*, à cauſe d'une bles-

bleſſure au bras qu'il avoit reçue dans la prémière attaque, ils jugérent n'avoir plus rien à faire que de ſe retirer, & de mettre *Suzane* en ſureté : ce qui ſuffiſoit pour venger *Saint Clair*, & pour que *Forcin* en eût entièrement le démenti. Tout alloit à merveille juſques-là : la belle fille avoit été remiſe à la garde des deux amis, qui s'étoient jettés avec elle dans un fiacre, amené pour cet effet : elle étoit déjà partie, & pour ne point faire de rencontre ſuſpecte, on avoit fait prendre au cocher le tour, pour rentrer à *Paris* par une autre porte. Mon frère alloit remonter dans ſon caroſſe & rentrer dans la ville, lorſqu'un de ſes gens l'avertit qu'il voyoit accourir le Guet avec un des domeſtiques de Mr. *de Forcin*. Mr. *de Saint Preuil* ſe trouva d'abord embaraſſé : ſes deux amis lui manquoient pour ſe délivrer de cette canaille; mais ſes domeſtiques & ceux de ſon frère l'ayant aſſuré que quoiqu'ils ne fuſſent point armés, ils l'aideroient à le

tirer d'affaires. Mr. *de Saint Preuil* voyant qu'ils faiſoient proviſion de pierres, jugea qu'il ſeroit bien ſecondé, & dans cet eſpoir il attendit l'eſcouade tranquilement.

Le Sergent qui la conduiſoit, ayant entrevu de loin qu'il n'auroit pas ſi bon marché de cette capture qu'il ſe l'étoit imaginé, s'arrêta, parla à ſon monde, & fit mettre la bayonette au bout du fuzil. Mr. *de Saint Preuil* ſe plaça devant ſon caroſſe, & ordonna à ſes gens de ne faire aucun mouvement qu'ils ne lui viſſent l'épée à la main. Le Guet arriva juſqu'à quatre pas de lui. Alors Mr. *de Saint Preuil* demanda au Sergent à qui il en vouloit; mais s'appercevant que quelques ſoldats prenoient les uns à droite & les autres à gauche, dans l'intention ſans doute de ſe jetter ſur lui tout à la fois, il mit l'épée à la main, fit ſigne aux domeſtiques, & ſe porta ſur le Guet avec tant de vigueur, qu'il recula, & puis lâcha le pié, ne pouvant réſiſter au

nom-

nombre de pierres dont les domeſtiques les accabloient ſans relâche.

Mon frère crut alors qu'il devoit profiter de ce moment pour ſe retirer, & il monta en caroſſe, ordonnant au cocher de s'éloigner à toute bride; mais *Forcin*, qui ſurvint avec deux ou trois domeſtiques, ayant reproché aux gens du Guet leur poltronnerie, ceux-ci ſe voyant ſecondés par ce renfort, revinrent en courant à la charge : malheureuſement pour mon frère on ne put lui ouvrir la portière aſſez tôt: ſon caroſſe ſe trouva dans le moment environné, & malgré tout ce qu'il put tenter, il fut conduit en priſon.

Voilà de quelle manière Mr. *de Scberling* nous rapporta la choſe. Me trouvant ſuffiſamment inſtruit par ce détail, continua-t-il, j'ai quité Mr. *de Saint Preuil*, & me ſuis rendu dans le moment chez le Miniſtre, qui étoit heureuſement à *Paris*. J'ai tourné les choſes de manière qu'il n'a fait que rire de cette avanture, ſur-tout lorſque je lui ai certifié qu'il n'y avoit perſonne de tué,

& que le pauvre *Saint Clair* en étoit ſeul la victime. Cependant, comme il eſt obligé, m'a-t-il dit, de donner une forme à cette affaire, il m'a renvoyé vers le Lieutenant-Général de *Poitiers* pour en conférer avec lui. J'en ſors; il a penſé comme le Miniſtre ſur cette affaire; nous ſommes convenus qu'au-lieu de travailler à des défenſes, il faloit porter plaintes, que des quidams ayant inſulté une femme pour laquelle on s'intéreſſoit, on a voulu s'y oppoſer, & que le Guet étant accouru au tapage, avoit arrêté Mr. *de Saint Preuil*, qui revenoit à *Paris*, quoiqu'il eût déclaré qu'il n'entroit pour rien dans cette avanture, ſinon qu'ayant jugé qu'on vouloit faire violence à cette femme, il avoit mis l'épée à la main pour s'y oppoſer.

Voilà Madame, ajouta Mr. *de Scherling*, où les choſes en ſont; je ſuis accouru pour vous en avertir, & pour vous conſeiller de vous montrer ſur le champ en caroſſe, & d'aller engager Mr. le Lieutenant-

Gé-

Général de *Poitiers* à faire aujourd'hui son rapport. Si vous parvenez à l'obtenir, ce dont je ne doute point, sachant par ma propre expérience combien ce Magistrat aime à obliger les gens de qualité, sur-tout quand il n'est question que de minucies semblables, Mr. *de Saint Preuil* ne couchera point en prison. Je crois important de mener cette affaire fort vite, dans la crainte qu'il ne survienne des plaintes contre le criminel, ce qui malgré tout notre crédit tireroit fort l'affaire en longueur.

Comme nous nous trouvions toutes habillées, nous montâmes sur le champ en carosse. Mr. le Lieutenant-Général de *Poitiers* se trouva heureusement chez lui, il nous reçut avec toute l'affabilité possible, & nous assura qu'avant une heure il devoit se trouver chez le Ministre, & qu'il ne manqueroit pas de lui rapporter l'affaire qui nous amenoit. Nous le quitâmes fort contentes de ses bons procédés, dans l'intention de nous trouver chez le Ministre à l'heure

où nous ſavions que le Magiſtrat s'y rendroit. En attendant Madame *de Saint Preuil*, qui avoit repris tout de bon ſon ancien goût pour Mr. *de Breville*, me demanda ſi nous ferions ſi mal d'aller le tirer d'inquiétude à l'occaſion de l'affaire de mes frères, pour laquelle il avoit paru s'intéreſſer beaucoup. Je devinai ſon intention, & ma réponſe s'y conforma.

Nous trouvâmes mon cher Père ſeul: il parut tranſporté de plaiſir de nous revoir, & s'informa avec précipitation de la tournure que prenoit l'affaire de mes frères. Après que ma Mère lui en eut rendu compte, il fut queſtion des meſures qu'on prendroit pour le mariage. Voilà, dit-elle, *de Breville*, notre guide. Depuis que vous êtes partie, j'ai écrit à un Grand-Vicaire de mes anciens amis, pour le prier de me donner ſon avis: liſez ſa réponſe, elle vous fera juger qu'il ne s'agit que de faire le contract, & qu'avec des diſpenſes qu'il promet de m'envoyer

yer quand je le voudrai, nous ſerons unis pour jamais quand & où vous voudrez.

Mr. *de Breville* ajouta à cela des choſes ſi tendres & ſi flateuſes, que ma Mère en fut touchée, & qu'elle ſe détermina à conſommer cette affaire dès que *Saint Preuil* ſeroit guéri. Il fut arrêté que le mariage ſe feroit à quatre lieues de *Paris*, dans une maiſon de campagne de mon Père; qu'on n'en parleroit à perſonne juſqu'à ce que les choſes fuſſent conclues, pas même à mes frères; & que lorſqu'elles ſeroient terminées, ma Mère leur donneroit un grand repas, auſſi-bien qu'à quelques-uns de ſes parens, dont elle étoit ſure de l'attachement, & qu'au deſſert elle déclareroit ſon mariage.

Mr. *de Breville* ſe chargea de faire dreſſer le contract par ſon Notaire, & de faire tous les autres arrangemens convenables pour la cérémonie. De cette manière Madame *de Saint Preuil* n'avoit qu'à monter en caroſſe, & ne ſe trou-

trouvoit pas embaraſſée par le moindre petit détail.

Le tems paſſe fort vite, lorſqu'on ſe trouve avec ce qu'on aime. La pendule ayant ſonné neuf heures, ma Mère ſe ſouvint de la viſite qu'elle devoit rendre au Miniſtre; nous nous levâmes, & nous y fûmes ſur le champ. On nous reçut on ne peut pas mieux. Le Lieutenant-Général de Police y étoit encore, ce qui nous exemta d'une ſeconde courſe que nous aurions été obligées de faire chez lui, pour aller chercher l'ordre de ſortie de mon frère. Dès que nous eûmes fait de très amples remercimens, nous nous rendîmes au *Châtelet*. Mr. *de Scherling*, qui nous avoit accompagné, ſe chargea encore des détails de la liberté de mon frère, ne voulant point, diſoit-il, que nous entraſſions dans un lieu où l'air pouvoit nous incommoder. Nous lui en fûmes fort bon gré, car ma Mère & moi nous nous ſentions une répugnance invincible pour entrer dans ce deſagréable endroit.

Mon-

Mon frère fut transporté de joie de sa liberté; il convint qu'il s'ennuyoit déjà beaucoup, & qu'il étoit enchanté de ne point coucher en prison. Le Marquis, avant tout, lui demanda sa parole d'honneur qu'il laisseroit-là *Forcin*, & qu'il ne feroit plus question de cette querelle. Il s'y engagea de grand cœur, & promit de-plus d'obtenir de son frère qu'il en useroit de-même. Après avoir donné largement aux guichetier pour boire, & un louis pour les pauvres prisonniers, il vint nous trouver, où, comme il est aisé de le juger, il nous remercia de tout son cœur.

Le garçon-chirurgien qui gardoit *Saint Clair* nous dit en rentrant, qu'il alloit autant bien qu'on le pouvoit desirer, & que n'ayant point de fièvre, il n'étoit pas douteux que ses blessures ne fussent légères. Sur ce raport favorable, nous voulûmes entrer dans la chambre du blessé; mais ce garçon exact nous en barra l'entrée, en disant qu'il avoit des ordres contraires, & que Mr. *Bisai*, (c'étoit

toit le nom du Maître-Chirurgien) feroit le lendemain à ce ſujet, ce qu'il croiroit convenable pour le bien du malade.

Nous paſſâmes dans l'appartement de Madame *de Saint Preuil*, où nous fîmes faire grand feu : l'hiver commençoit, & il faiſoit déjà fort froid. Notre ajuſtement parut encore plus aux bougies que pendant le jour. Mr. *de Scberling* prit cette occaſion pour nous dire beaucoup de galanteries, dont il m'adreſſoit, comme on le penſe aiſément, la plus grande partie ; il profita même d'un moment d'entretien pour me parler de ſa paſſion. Je m'étois pour ainſi dire engagée à l'écouter ; mais quelque politeſſe que je lui fiſſe, il avoit trop d'eſprit & de pénétration pour ne pas comprendre qu'elles étoient plutôt dictées par la complaiſance que par le goût. Je commençois à ne ſavoir plus que répondre à certains reproches jaloux qu'il me faiſoit ; car la parure de ma Mère, & la mienne, lui tenoit toujours au cœur, & lui avoit donné des ſoup-

ſoupçons. Lorſqu'on nous annonça Madame *de Genneval*, je courus au devant d'elle, enchantée qu'elle me tirât d'un pas ſi embaraſſant. Elle nous dit qu'ayant apris l'affaire de mon frère dans une maiſon où elle jouoit, elle en avoit été ſi troublée qu'elle avoit remis ſon jeu, pour venir ſur le champ en aprendre des nouvelles. Après l'avoir remerciée de ſon attention, on lui conta de quelle manière les choſes s'étoient paſſées, & en faiſant ce récit, je ne manquai point de vanter l'amitié que le Marquis nous avoit témoignée dans cette occaſion. Je remarquai que cette politeſſe flata Mr. *de Scherling*, qui me boudoit un peu; elle lui fit reprendre ſa belle humeur. Madame *de Genneval*, qui le trouvoit fort à ſon gré, comme je n'eus pas lieu d'en douter, dit quelques jours après à ce ſujet, qu'elle ſavoit il y avoit déjà longtems que le Marquis étoit eſſentiel pour ſes amis, & qu'il n'y avoit perſonne qui ne deſirât fort d'être des ſiens: elle ajouta

que

que pour elle, depuis qu'elle le voyoit au logis, elle ne faisoit point mistère qu'elle se trouveroit fort flatée qu'il voulût bien augmenter le nombre de ceux qui lui vouloient du bien.

Mr. *de Scherling* répondit à ce compliment obligeant, en lui baisant la main, & en l'assurant qu'il se trouvoit trop heureux qu'elle voulût bien le flater d'un si précieux avantage. Ma Mère interrompit cet assaut de politesse pour leur proposer un quadrille; mon frère voulut s'en défendre, sous prétexte qu'il étoit fait comme un bruleur de maison, & qu'il n'étoit pas possible qu'il osât se montrer plus longtems dans un pareil état. Madame *de Genneval* lui dit qu'elle le trouvoit à merveille, que cet air déterminé, qui sentoit son homme de guerre qui sort du combat, lui séioit fort bien, & que son grand négligé serviroit de contraste pour faire éclater davantage notre parure.

Le Marquis saisit avec vivacité la chute de ce propos, pour remet-

remettre ſur le tapis les motifs de notre ajuſtement. Vous avez bien à cœur notre étalage, reprit ma Mère en ſouriant; je parierois que vous en avez déjà tiré bien des conſéquences. Ma foi Madame je ne vous le nierai pas, reprit Mr. *de Scherling* plus ſérieuſement; il y a ſi longtems que je ne vous ai vu miſe de cet air, que je ne ſai qu'en penſer. Mais dites-nous avec franchiſe, quelles ſont donc vos idées là-deſſus, ajouta ma Mère. Volontiers, reprit le Marquis. Je ſai que vous avez été aujourd'hui chez le Gouverneur de *Pondicheri*, qu'on dit riche à millions; je n'ignore pas qu'il a été autrefois ſur les rangs pour vous épouſer; je me ſuis peut-être perſuadé follement, que n'ayant pu obtenir la Mère dans ce tems-là, il cherche à s'en dédommager en ſongeant aujourd'hui à la fille. Voilà Madame ce que j'ai penſé à l'occaſion de cette viſite, & de votre parure: il ne tiendra qu'à vous de me répondre avec la même bonne-foi, ſi je me ſuis trompé. En ce cas, je n'au-

n'aurois plus rien à conjecturer, & je rentrerois dans mes prémiers doutes.

Pendant ce difcours ma Mère me jetta un coup d'œil fin, qui fembloit me dire, Garde-toi de répondre, je m'en tirerai mieux que toi. Pour cela Marquis, s'écria-t-elle, en jettant un éclat de rire, qui n'étoit peut-être pas trop naturel, vous devinez on ne peut pas mieux: il n'y a qu'un point cependant fur lequel vous vous êtes mépris, & je ne vous le pardonnerois pas, fans le motif de jaloufie qui me paroit dominer fur la conjecture. Pourquoi je vous prie, dans votre fuppofition, voulez-vous me ravir la gloire d'avoir fait un Amant fidèle, & faire l'injuftice à un homme que vous dites avoir été amoureux de moi, de me préférer ma fille, parce qu'elle eft plus jeune, & que vous la trouvez plus à votre gré que moi? Voilà ce qui s'apelle, interrompit Mr. *de Scherling*, fe venger bien cruellement. Je m'en raporte à vous Madame, ajouta-t-il,

t-il, en adreſſant la parole à Madame *de Genneval.* Trouvez-vous que dans l'aveu que j'ai fait, ſans y entendre fineſſe, Madame *de Saint Preuil* ſoit fondée, & puiſſe en tirer de pareilles conſéquences? Ecoutez Monſieur, repartit notre Amie, franchement j'aurois penſé en pareille occaſion comme Madame. Je ſuis ravie, reprit ma Mère, que vous l'ayez condamné, cela le rendra plus réſervé une autre fois dans ſes doutes: cependant, pour lui montrer que je ne lui en veux aucun mal, c'eſt que pour le tranquiliſer je lui avouerai de bonne foi, qu'il eſt quelque choſe de ce qu'il a ſoupçonné, mais que cela me regarde uniquement.

Vous vous divertiſſez Madame, reprit encore Mr. *de Scherling* avec un air d'embaras, & je le mérite bien. Pourquoi donc prétendez-vous, pourſuivit Madame *de Saint Preuil*, qu'on ne puiſſe ſonger à m'épouſer? Dieu me préſerve, continua le Marquis en la regardant obligeamment, d'avoir conçu

çu une auſſi extravagante idée! Si je n'avois pas l'honneur de vous bien connoître, & que j'ignoraſſe votre éloignement pour un ſecond mariage, je vous croirois non ſeulement très fort, je ne douterois pas même que vous n'euſſiez à choiſir; mais vous avez eu la bonté de vous expliquer ſi nettement avec moi ſur ce ſujet, qu'il ne m'eſt pas poſſible de ſoupçonner que vous ſongiez à vous remarier. Belle conſéquence! interrompit ma Mère; comme s'il faloit faire fond ſur de ſemblables réſolutions, ſur-tout de la part d'une femme, quelquefois capricieuſe, & preſque toujours ſujette au changement.

En vérité Madame, reprit Madame *de Genneval* en ſe mêlant à la converſation, votre ſexe vous eſt fort obligé de cette dernière remarque. Plus que vous ne penſez, repliqua ma Mère, puiſque par-là il n'y a point de femme qui ne juſtifie une infidélité; mais pour ne point laiſſer en doute le Marquis ſur ce que je lui diſois, & pour le tranquiliſer entièrement,

je

je lui fais l'aveu de la meilleure foi du monde, que ma façon de penſer ſur le chapitre dont il eſt queſtion, eſt non ſeulement changée, mais qu'avant peu il me verra unie à l'homme dont ſes ſoupçons faiſoient, il n'y a qu'un moment, l'époux de ma fille.

Pendant que ma Mère s'expliquoit ainſi, j'ouvrois de grands yeux, bien étonnée qu'après être convenue de garder un ſecret profond ſur cette affaire avec tout le monde, elle s'expliqua avec tant de franchiſe. Mais je n'en devinois pas la raiſon, & elle me l'expliqua lorſque nous fumes ſeules, & que je lui en marquai mon étonnement. Revenons à Mr. *de Scherling*, qui ne ſavoit plus comment ſe tirer d'affaire, & que Madame *de Saint Preuil* avoit embaraſſé véritablement.

Je ſuis ſi malheureux en plaiſanterie, reprit-il en jettant les yeux ſur moi, que je n'ai garde d'ajouter foi à celle-ci, ni de vous mettre dans le cas de la pouſſer plus loin. On reçoit des leçons à tout

âge, & celle-ci me servira pour me confirmer qu'on ne doit jamais vouloir pénétrer les secrets de nos amis sans leur participation : ou pour mieux dire, interrompit ma Mère, en lui donnant sur les doigts avec un jeu de cartes, avec lequel elle avoit badiné pendant cet entretien, à ne pas croire ses amis capables de dissimulation, lorsqu'on les estime assez pour s'en raporter à leur parole & à leur bonne-foi.

Le Marquis, qui sentit sans doute qu'il s'étoit trop avancé, répondit à ce discours par des politesses, & commença à donner le quadrille : il fut long, parce que Madame *de Genneval*, qui n'avoit presque pas parlé pendant l'entretien que je viens de raporter, s'en dédommagea, aussi-bien que mon frère, qui pendant tout ce tems n'avoit cessé de faire des mines, pour me faire entendre que Mr. *de Scherling* étoit jaloux. Le jeu ne fut pas plus favorable à Mr. *de Scherling*, que les propos qu'il avoit hazardés, dans l'espérance de faire parler ma Mère, & de véri-

fier ſes ſoupçons. Madame *de Genneval* gagna vingt francs, & j'en fus fort aiſe. Quoique je ne connuſſe pas bien encore l'état de ſa fortune, j'avois lieu de ſoupçonner qu'elle n'étoit pas auſſi heureuſe qu'elle le méritoit.

Le Marquis & Madame *de Genneval* reſtérent ſouper, à l'iſſue du ſouper ils s'en retournérent enſemble: pour Mr. *de Saint Preuil*, comme il vouloit voir lever le prémier appareil des bleſſures de *Saint Clair*, il coucha au logis; il nous amuſa pendant fort longtems de toutes ſes badineries de *Paris*; mais ma Mère ſe trouvant fatiguée, le renvoya, & nous nous mîmes à cauſer confidemment elle & moi.

Ce fut alors que je lui marquai l'étonnement où m'avoit jetté le diſcours qu'elle avoit tenu à l'occaſion de ſon mariage avec Mr. *de Breville*; je m'en ſuis doutée, ditelle. Eh bien, puiſque tu m'en fais ſouvenir, je veux t'en dire la raiſon.

Mr. *de Scherling* a de l'eſprit &

de l'expérience ; ſi j'avois voulu diſſimuler de bonne-foi avec lui, il s'en ſeroit à coup ſûr apperçu ; plus inquiet alors que jamais, il s'y ſeroit pris de tant de manières, qu'il ſeroit parvenu à ſavoir que dans les viſites que je recevrai de Mr. *de Breville* il s'agit de mariage : ſon amour pour toi, qui va toujours en augmentant, puiſqu'il devient jaloux, ſe ſeroit perſuadé que je veux te marier ſans qu'il le ſache, & dans cette fauſſe prévention il auroit été capable de faire quelque folie ; car à quel excès l'amour & la jalouſie ne portent-ils pas ? Ce ſont ces motifs qui m'ont fait prendre mon parti ; ou il m'a cru de bonne-foi, ce que je ne crois pas ; ou il ſe perſuade que piquée d'une curioſité indiscrette, j'ai voulu l'en punir, en lui faiſant cette plaiſanterie. Dans l'un & l'autre cas, je ſuis tranquile ; parce que s'il me croit de bonne-foi, la choſe tombe d'elle-même, & il eſt trop prudent pour faire un mauvais uſage de ma confiance : s'il ſe perſuade que je l'ai plai-

plaiſanté, il en reſtera-là, ce qui me fera plaiſir, parce qu'à la fin cela deviendroit embaraſſant : d'ailleurs, dans la crainte que je ne trouve pas bon qu'il m'examine de trop près, il n'oſera ſe hazarder à ſurprendre mes ſecrets.

Mais que voulez-vous que Mr. *de Saint Preuil* penſe de toutes ces choſes, repris-je? Mon fils, continua ma Mère, ah ma chère *Agnès*, il n'y ſonge déjà plus; il a regardé dans le moment tout ce que je diſois comme un badinage; mais dans l'état où ſont les choſes, je t'avouerai naturellement que je ſuis charmée de l'avoir fait : j'en ſerai moins embaraſſée lorſqu'il faudra ſe déclarer ſérieuſement; & comme le voilà prévenu, il s'en étonnera moins.

Du reſte ma chère fille, continua ma Mère en ſouriant, metstoi bien dans l'eſprit, que quelque fins que ſe croient les hommes, ils ſont toujours nos dupes, quand nous voulons bien nous donner la peine de les tromper; un peu d'uſage du monde te l'aprendra, & t'en

ſera convenir : il ne s'agit pour y réuſſir, que d'armer nos yeux & notre contenance des airs de la bonne-foi : voilà les oracles qu'ils conſultent, nos pleurs ou nos careſſes en ſont les garans : ils y ont été attrapés mille fois : tous les jours de nouveaux exemples leur aprennent à ne s'y pas laiſſer ſurprendre, mais vainement : ils ſont nés pour dépendre de tous nos caprices ; & il arrive même ſouvent, que plus on en a avec eux, & plus on s'en fait aimer.

Après cette leçon dont j'ai fait plus d'une fois uſage, comme vous le verrez, *ma Princeſſe*, dans la ſuite de mon hiſtoire, ma Mère me congédia. Je trouvai dans mon appartement *Julie*, qui m'y attendoit avec bien de l'impatience. D'abord que je parus, cette aimable fille vint me baiſer les mains, & me témoigna une ſi grande joie de me revoir, que j'en fus touchée. Je lui demandai ſi elle s'étoit bien ennuyée : elle m'apporta un carton où étoient une partie de mes dentelles, en me diſant qu'elle les

avoit

avoit trouvées en très mauvais état, & que jusqu'à ce qu'elles fussent raccommodées elle n'auroit pas le tems de prendre de l'ennui. Lorsque je fus au lit, elle m'entretint de mille choses agréables, & plus je la connus dans la suite, & plus je m'aplaudis d'avoir fait une si bonne acquisition.

Le lendemain je me levai de bonne heure, pour savoir des nouvelles de mon frère: Mr. *Bisai* nous en donna des meilleures; il nous assura qu'avant qu'il fût quatre jours, il seroit en état de recevoir compagnie; mais jusqu'à ce tems, il nous recommanda fort de ne le voir tout au plus qu'une heure par jour.

Nous profitâmes bien vite de cette agréable permission: dès que *Saint Clair* eut satisfait à tous les empressemens de ma Mère, il m'apella avec vivacité, pour me remercier des témoignages hardis que je lui avois donné de ma tendre amitié, en risquant ma vie pour conserver la sienne: il me protesta qu'il en conserveroit

une reconnoiſſance éternelle, & que je pouvois compter que je m'étois acquiſe ce jour-là un ami qui ne me manqueroit pas dans quelque occaſion que je vouluſſe l'éprouver.

Lorſque je l'eus quité, Mr. *de Saint Preuil* s'aprocha à ſon tour de *Saint Clair*, qui n'avoit voulu écouter perſonne qu'il ne m'eût embraſſé : il fut ravi en aprenant que *Forcin* en avoit eu le démenti, & que *Suzane* étoit en la puiſſance de ſon frère. Il baiſſa enſuite la voix, & l'entretint fort longtems en particulier. Nous jugeâmes bien ma Mère & moi qu'il s'agisſoit de ſa Maîtreſſe : quand on parle d'affaires rélatives à l'amour, on n'a jamais fini, & on ne trouve pas le tems long.

Mais l'inexorable Mr. *Biſai* nous fit remarquer à la pendule que l'heure qu'il avoit accordée, étoit plus que paſſée : nous quitâmes le Chevalier, en lui promettant de revenir chez lui le lendemain à la même heure. L'envie qu'il avoit de ſe revoir ſur pié,

le

le rendoit d'une docilité admirable, il nous promit qu'il feroit auffi exact que fon Chirurgien le defiroit.

Huit jours après, il fe trouva auffi bien qu'on pouvoit l'efpérer, il fe fit tranfporter chez lui, où il avoit fans doute fes raifons pour fouhaiter d'y être; car nous fimes ma Mère & moi ce qui dépendit de nous pour qu'il reftât à la maifon jufqu'à ce qu'il fût parfaitement guéri; mais il n'y pouvoit parler à *Suzane*, dont il étoit fort amoureux, & nous nous en doutâmes bien. Pendant ce tems Mr. *de Breville* nous vit tous les jours, fans que les vifites fuffent remarquées, du moins nous le crûmes, parce qu'il s'y rendoit fur le foir, où nous étions ordinairement feules. Le neuvième jour, le lendemain de celui que *Saint Clair* nous avoit quité, il y vint diner: les ordres furent donnés à la porte de dire à tous ceux qui nous rendoient vifite, quels qu'ils fuffent, que nous étions forties: il s'agiffoit de la fignature du contract, & des

derniers arrangemens pour le mariage: ma Mère ne jugea pas à propos d'être interrompue. Le Marquis *de Scherling* devenoit de jour en jour plus aſſidu & plus inquiet; il ſembloit qu'il eût un démon qui l'inſtruiſît de toutes nos démarches; il ſavoit que mon Père, qu'il ne connoiſſoit pas ſous ce nom, venoit régulièrement à la même heure, quelque choſe que Madame *de Saint Preuil* lui eût dit pour le raſſurer: il n'entendoit aucune raiſon: ma Mère fut plus d'une fois à la veille de ſe fâcher de ſes queſtions, & de lui dire qu'enfin elle étoit maîtreſſe de ſes actions, & qu'elle n'avoit aucun compte à lui rendre: la ſeule reconnoiſſance qu'elle conſervoit de tous les ſervices qu'il nous avoit rendu la retenoit, elle le lui fit adroitement ſentir, ce qui pour cette fois le rendit un peu plus retenu.

A l'iſſue du diner, Mr. *de Breville* lut le contract qu'il avoit fait dreſſer: il reconnoiſſoit que ma Mère lui avoit apporté ſix cens mille

mille francs, & m'en aſſuroit autant après ſa mort: en cas d'enfans de ſon mariage, il laiſſoit ma Mère en jouïſſance de tous les biens qui ſe trouveroient lors de ſon décès, ſans que ſes enfans puſſent la troubler dans cette jouïſſance: il faiſoit un préſent de cent mille francs à Mr. *de Saint Preuil* l'ainé, pour acheter une Charge chez le Roi; & en donnoit autant à mon frère le cadet, pour avoir un Régiment, ou pour ſe marier ſi la fantaiſie lui prenoit de quiter *Maltbe*, comme on le ſoupçonnoit.

Madame *de Saint Preuil* fut d'une ſurpriſe extrême à la lecture de cet Acte, & après avoir fait des remercimens proportionnés à la conſéquence de procédés ſi généreux, elle lui demanda comment il étoit poſſible qu'il pût ſuffire à tant de dons magnifiques: un état circonſtancié qu'il lui remit de tous ſes biens, portant plus du double de ce qui paroiſſoit dans le contract, en augmentant l'étonnement de ma Mère, redoubla ſa reconnoiſſance. Vous étiez bien digne, lui dit-elle

tendrement, de toutes les faveurs dont la Fortune vous a comblé; je n'ai qu'un reproche à lui faire, c'eſt de ne s'être pas plus hâtée; je n'aurois pas été auſſi malheureux que je l'ai été juſqu'ici; & vous, vous n'auriez pas eu à vous plaindre des rigueurs de l'amour.

Mr. *de Breville* lui répondit en l'embraſſant avec paſſion, qu'il ne ſeroit jamais devenu riche, s'il ne l'eût pas aimée. L'arrivée des Notaires interrompit ces témoignages mutuels de tendreſſe, & les fit ceſſer pour ſigner le contract.

Deux heures après, mon Père partit pour ſe rendre à ſa maiſon de campagne, où il vouloit coucher, pour que nous trouvaſſions tout en ordre à notre arrivée. Le jour en étoit pris pour le lendemain, & le mariage devoit ſe faire pendant la nuit qui devoit le ſuivre.

Nous nous préparâmes ma Mère & moi de notre côté pour ce voyage, qui devoit être de trois jours. *Julie*, qui jugea par les ordres que je lui donnai, que je me diſpoſois

à

à un voyage, me parut fort inquiète, & peut-être curieuſe; mais elle eut la diſcrétion de ne m'en rien témoigner : j'en eus pitié; je lui confiai que nous allions le lendemain à la campagne, en lui recommandant préciſément de n'en parler à perſonne.

Elle me parut fort ſenſible à cette confidence, & m'aſſura que je n'aurois jamais lieu de me plaindre de ſa retenue & de ſa fidélité.

Nous ſoupâmes de bonne heure, & nous nous ſéparâmes auſſitôt ma Mère & moi pour nous aller coucher, dans l'intention de partir pour arriver à diner. A peine étois-je rentrée dans ma chambre, que Madame *de Saint Preuil* y monta. Je croyois trouver *Saugeon* ici, me dit-elle, je viens de la faire chercher par-tout, & elle ne ſe rencontre nulle part. J'en ſuis fort inquiète. *Julie*, qui étoit préſente, me regarda d'une manière à me faire penſer qu'elle ſavoit quelque choſe à ce ſujet. Je lui dis de parler: elle marqua de

l'embaras & de la crainte, ma Mère en voulut ſavoir la cauſe. *Julie* répondit qu'étant nouvelle venue, elle n'avoit oſé révéler qu'elle s'étoit apperçue que pendant le ſouper, Mademoiſelle *Saugeon* ſortoit preſque tous les ſoirs, & que le hazard lui avoit fait ſurprendre un diſcours tenu par Mr. le Marquis *de Scherling*, qui lui faiſoit ſoupçonner qu'il lui parloit ſouvent en ſecret. Ce raport fit ouvrir les yeux à Madame *de Saint Preuil.* A ce que je puis comprendre de tout ceci, s'écria-t-elle, c'eſt que ma femme de chambre eſt gagnée, & que c'eſt elle qui rend compte de toutes mes démarches. Je te ſai bon gré, ma chère *Julie*, continua-t-elle, de m'avoir fait cette confidence; tu m'aurois fait plaiſir de nous avoir parlé plutôt; ne crains rien de la part de mes gens; s'il s'en trouve qui te faſſe un crime de ton zèle, avertis-en ma fille, & je les renverrai ſur le champ.

Cette promeſſe mit *Julie* à ſon aiſe, elle la fit jaſer. Elle nous fit comprendre par le récit de bien

des

des minucies, que nous n'avions pas un de nos gens ſur qui nous puſſions compter, excepté un vieux valet de chambre & les gens de la cuiſine; tous les autres étoient gagnés par les libéralités de Mr. *de Scherling*; & toutes les fois qu'il venoit au logis, il s'entretenoit avec quelqu'un d'eux.

Heureuſement que Madame *de Saint Preuil* n'avoit encore fait part de ſon voyage à perſonne de ſes gens; elle avoit remis à faire faire une malle qu'elle devoit emporter, au lendemain, parce qu'il s'étoit trouvé quelque choſe à refaire à une robe faite de ces belles étoffes des *Indes* dont j'ai parlé plus haut: mais comme elle avoit ordonné quelques autres petits arrangemens, nous ne doutâmes point que *Saugeon* n'en eût tiré des conſéquences, & qu'elle ne fût allée en faire part au Marquis.

Ces connoiſſances que *Julie* venoit de nous donner ſur l'infidélité de cette fille, & ſur ce qu'il étoit naturel de ſoupçonner à l'occaſion

caſion des autres domeſtiques, piqua extraordinairement Madame *de Saint Preuil*: elle ſe retira ſans nous faire part de ſes réſolutions; mais comme je commençois à la connoître, je ne doutai pas que le lendemain nous n'en apriſſions des nouvelles; ce qui me fit dire en ſouriant à *Julie*, qu'il pourroit bien arriver que de la dernière entrée qu'elle étoit, elle ne ſe trouvât bientôt une des plus anciennes à la maiſon.

Ce que j'avois prévu, arriva à la lettre: le lendemain à ſix heures du matin ma Mère ſe leva, fit apeller le vieux valet de chambre dont elle connoiſſoit la confiance, lui ordonna de faire lever tous les gens à commencer par ſa femme de chambre, & de leur donner ordre de ſe rendre dans ſon antichambre; enſuite elle vit leur compte, & commençant par *Saugeon*, elle les mit tous à la porte, ſans leur faire part des raiſons qui la forçoient à les congédier. *Saugeon* ſouffrit avec impatience ce qui

qui lui arrivoit ; & comme elle ne ſavoit à qui s'en prendre, elle apoſtropha la pauvre *Julie*, qu'elle ſoupçonnoit d'avoir jaſé contre elle, & ſortit en diſant qu'elle trouveroit bien les moyens de s'en venger.

Lorſque ma Mère eut fait maiſon nette, elle envoya chercher par ſon valet de chambre un caroſſe de remiſe à quatre chevaux. Pendant cet intervalle *Julie* fit ſa malle, la couturière ayant raporté la robe ; & ma femme de chambre s'acquita ſi adroitement de tout ce qu'elle eut affaire, que ma Mère me dit en ſouriant, que ſi elle ne m'aimoit pas autant qu'elle faiſoit, elle me la voleroit : elle avoit vu l'habileté avec laquelle elle racommodoit la dentelle, & en avoit paru enchantée. J'étois ravie de voir Madame *de Saint Preuil* dans ces bonnes diſpoſitions pour *Julie*, car je m'y attachois de plus en plus : nous partîmes à huit heures préciſes, & nous ſortîmes par la Porte *Saint Antoine*. Nous n'avions

vions aucun laquais derrière notre caroſſe, & quand nous aurions été rencontrées par des perſonnes de notre connoiſſance, il étoit moralement ſûr, que notre équipage leur eût fait prendre le change. Madame *de Saint Preuil* s'amuſa beaucoup de toutes les plaiſanteries que nous dîmes à cette occaſion, & fut d'une gayeté que je ne lui avois point encore vue pendant ce petit voyage, qui ſe trouva terminé au bout de deux heures & demi, ayant toujours été au plus grand trot.

Nous ne trouvâmes perſonne pour nous recevoir. Mr. *de Breville* n'avoit garde de penſer que nous arrivaſſions de ſi bonne heure, il ne nous attendoit que pour le diner. Il parut d'une ſurpriſe extrême, lorſque nous entrâmes dans ſon apartement: il avoit vu de ſa fenêtre entrer le caroſſe dans la prémière cour; mais comme il n'avoit remarqué aucun laquais, quoiqu'il nous en connût trois, & que l'équipage lui ſemblât étranger,

ger, il ſe donna la torture pour deviner quelle étoit la viſite qui lui ſurvenoit: deux de ſes témoins étant arrivés, & n'attendant les deux autres qu'à ſouper, n'ayant averti perſonne de ſon voyage, ma Mère lui aprit l'expédition qu'elle avoit fait chez elle avant que de partir. Il l'aplaudit beaucoup, & l'aſſura qu'elle s'en trouveroit bien; rien n'étant plus dangereux ſelon lui, que d'avoir des domeſtiques ſur la fidélité deſquels on ne pouvoit pas compter.

La journée s'écoula le plus agréablement du monde. Les perſonnes qu'il avoit invitées à venir paſſer quelques jours avec lui ſans leur faire part de ſes motifs ſecrets, étoient, l'un un Sécretaire du Roi qui avoit ſoixante mille livres de rentes nommé *Charnaval*, & l'autre un Payeur des rentes qui s'apelloit *du Buiſſon*. Il attendoit à ſouper deux de ſes anciens amis, dont je ne manquerai pas de faire le portrait quand il ſera tems. Ceux-ci étoient des gens de qualité, tout d'un

d'un autre ton que ceux dont je viens de parler, avec lesquels nous soupâmes fort gayement.

Lorsque minuit sonna, nous passâmes tous dans la chapelle où Mr. *de Breville* & ma Mère furent mariés. Madame *de Saint Preuil* voulut que je fusse à côté d'elle quand on fit la cérémonie, ce que je fis sans affectation, quoiqu'elle & moi nous en eussions de bonnes raisons, trop aisées à deviner pour que je me donne la peine de les expliquer.

Il ne me convient point d'entrer dans le détail d'une nuit que Mr. *de Breville* avoit tant desirée, elle lui dut paroître sans doute fort agréable, puisqu'il avoit tant souffert de la privation de pareils biens. S'il est permis à une fille de tirer des conjectures sur des mistères qu'elle doit ignorer, je dus soupçonner que Madame *de Saint Preuil* avoit partagé avec plaisir les douceurs qui m'étoient inconnues. Je lui trouvai le lendemain un air éveillé & mutin, qui me parut singulier,

gulier, & qui me fit penser que les effets du Sacrement sont moins modestes que les appareils qui le confèrent. Toute la journée se passa en mots équivoques sur ce sujet, auxquels je compris peu de choses, quoique le bon Mr. *du Buisson* en débitât qui faisoient rougir ma Mère, que j'apellerai à l'avenir d'un nom qu'elle auroit dû porter depuis longtems.

Le Comte de *Villefarel* avoit été le prémier témoin, & le Chevalier *de Beauval* son cousin le second. Mr. *de Villefarel* étoit Lieutenant-Général des Armées du Roi, très considéré, & de la plus agréable humeur du monde: malgré tous les avantages qu'il avoit fait à sa femme en l'épousant, il avoit été obligé de s'en séparer par une avanture trop singulière pour que je n'en parle pas. Mademoiselle *Davinelle* étoit fille d'un Capitaine aux Gardes. Mr. *de Villefarel* l'ayant vue au Bal, en devint éperdument amoureux, & la demanda huit jours après en mariage. On

se

ſe trouva fort honoré de ſa recherche, & on ne le fit pas languir. Le prémier jour des noces, la mariée fut s'enfermer dans une chambre, pendant qu'on étoit au deſſert ; & quelques choſes que ſes parens puſſent lui dire pour l'obliger à ouvrir la porte, rien ne leur réuſſit. Son Père au deſeſpoir d'un procédé ſi biſarre, lui jura que ſi elle le forçoit par ſa réſiſtance à faire enfoncer la porte, elle s'en repentiroit à coup ſûr. La menace ne réuſſit pas mieux que les tons obligeans. Le marié ne ſavoit que penſer d'une pareille conduite, & commençoit déjà peut-être à ſe reprocher d'avoir été ſi vite dans cette affaire. Cependant le Père de la mariée ne voulant point en avoir le démenti, fit apporter une hache & jetta la porte à bas. Tout le monde étant alors entré, on trouva Madame *de Villefarel* ſur ſon ſéant, dans le lit, armée d'une main d'un poignard, & de l'autre d'un piſtolet prêt à tirer. A cette vue le Père, le marié, & tous

ceux

ceux qui s'y trouvérent, demeurérent immobiles & interdits, bien inquiets de la manière dont une ſcène ſi extraordinaire alloit finir. Après être revenu de la prémière ſurpriſe, Mr. *de Villefarel*, qui craignoit que la fureur qui paroiſſoit dans la contenance du Père n'enſanglantât la tragédie, s'avança vers ſa femme & lui, & demanda avec beaucoup de douceur quelle raiſon importante l'obligeoit à ſe montrer armée juſqu'aux dents devant un époux qui l'adoroit, & des parens qui ne ſongeoient qu'à la rendre heureuſe? Ne me ſachez point mauvais gré Monſieur, lui répondit-elle avec beaucoup de douceur, d'une réſolution que le deſeſpoir m'a fait prendre: ſi mon Père dans les yeux de qui je lis la colère, eût voulu ſe rendre à mes prières, je ne vous aurois point occaſionné le chagrin que je vous cauſe aujourd'hui; mais inflexible, il m'a ſacrifiée, tandis qu'il pouvoit faire mon bonheur. Je vous avouerai ſans détour, que

mon cœur étoit à un autre avant que vous ſongeaſſiez à moi, & que deſeſpérant de fléchir Mr. *Davinelle*, j'ai ſuivi les inſpirations de l'amour, en contractant des nœuds qu'il formoit avec celui qui m'avoit ſu plaîre. Lorſque mon Père m'a ordonné de vous regarder comme devant être mon époux, je lui ai repréſenté avec beaucoup de larmes ma répugnance; voyant que je ne pouvois le toucher, je me jettai à ſes genoux, en lui aprenant que j'étois unie à un autre. Le cruel, au-lieu d'être touché de mes larmes & de mon aveu, m'a préſenté la pointe de ſon épée, en voulant m'en percer: il falut pour ſauver ma vie que je lui promiſſe de vous ſuivre à l'autel. La crainte de la mort, l'habitude où je ſuis de fléchir ſous les loix ſévères d'un Père qui s'eſt toujours fait craindre, a occaſionné ma foibleſſe, & m'a forcée à donner un conſentement que j'avois en horreur. J'ai cédé enfin, mais avec l'entière réſolution de mourir plutôt que de man-
quer

quer de foi à mes prémiers engagemens. Ce piſtolet, continua-t-elle en le préſentant à ſon mari, doit me faire raiſon de la prémière de vos violences; & quand je vous aurai brulé la cervelle, ce poignard que j'enfoncerai dans mon ſein, vous fera juſtice de l'aſſaſſinat. Voilà ma réſolution, que rien n'eſt capable de faire changer. Après vous en avoir fait part, vous êtes le maître de tenter ſi j'aurai la fermeté de l'exécuter.

Mr. *de Villefarel* ne jugea pas à propos de faire cette épreuve; il n'avoit point envie de groſſir le volume des hiſtoires tragiques; il donna le bonſoir au Beau-père & à la compagnie, en leur proteſtant qu'il ne ſe mettroit jamais dans le cas d'occaſionner les effets d'un héroïſme ſi biſarre.

Le Chevalier *de Beauval* avoit dans ce tems-là environ trente-cinq ans. Il étoit bien fait, avoit la plus belle jambe du monde, & ſans être beau, frappoit par un air de nobleſſe, de dignité, & de douceur

qui vous prévenoit agréablement pour lui. Il parloit bien, & avec un tour d'eſprit qui annobliſſoit tout ce qu'il diſoit. Il étoit Colonel de Cavalerie, & dans la dernière guerre avoit donné des preuves de la plus grande valeur. Mr. ſon Père étoit Maréchal de *France*, & fort bien à la Cour. Il n'y avoit pas lieu de douter qu'en cas que la guerre ſurvînt, il ne pouſſât un jour ſa fortune auſſi loin qu'elle pouvoit aller.

Je ne fus pas longtems à remarquer que ſi ſes bonnes qualités me l'avoient fait diſtinguer d'abord, ma figure lui avoit fait auſſi une ſorte d'impreſſion. Tant qu'il reſta chez mon Père, il ne ceſſa point d'avoir les yeux ſur moi, & de me louer ſur les charmes qu'il me trouvoit, toutes les fois qu'il pouvoit en ſaiſir l'occaſion. Je vous avouerai, *ma Princeſſe*, que je ne fus point offenſée de ſes douceurs ; c'étoit avec un air ſi reſpectueux, & des regards ſi tendres, qu'il me les débitoit, que malgré

gré que j'en eusse, j'y trouvois une sorte de plaisir. La veille du jour qu'il devoit nous quiter, il tourna tant pour me parler, qu'enfin il parvint à en trouver le moment. Ma Mère étoit occupée à un Quadrille, Mr. *de Breville* étoit allé donner des ordres pour le départ fixé au lendemain, & le reste de la compagnie écoutoit des nouvelles que Mr. *de Villesarel* avoit reçues de *Paris*. J'étois au coin du feu, où je badinois en rêvant avec un écran. Que l'empire de l'amour va devenir puissant, me dit-il, en me jettant un regard où tous ses feux étoient exprimés! Je lis dans vos beaux yeux ses triomphes. Que de conquêtes! que de cœurs leur seront soumis quand ils paroîtront dans le monde! puisque dans un désert ils exercent déjà leur puissance: mais que dis-je! déjà, peut-être plus d'un Amant soupire & gémit en secret. Heureux celui dont les services pourront être agréés par tout ce qu'il y a de plus charmant dans le monde; puisque

le ſeul avantage de vous voir, & de vous admirer, cauſe des raviſſemens qui ne peuvent s'exprimer.

Je voudrois avoir autant d'eſprit que vous, Monſieur, répondis-je en ſouriant; je ſaurois répondre à d'auſſi jolies choſes. J'aimerois beaucoup mieux du ſentiment, interrompit-il en mettant la main ſur ſon cœur; il ne faut vous entendre qu'un moment, pour être convaincu que vous penſez auſſibien que vous êtes belle; & vous n'avez pas ouvert la bouche depuis que je ſuis ici, que je n'aye admiré tout ce que vous avez proféré. Si je l'avois prévu, continuai-je en le regardant plus ſérieuſement, j'euſſe été plus circonſpecte, ou j'euſſe plus réfléchi avant que de parler. De quelque manière que vous vous conduiſiez, repartit le Chevalier, vous ne direz jamais que des choſes charmantes, & qui iront droit au cœur. Vous avez un ſon de voix qu'on n'entend point ſans reſſentir de l'émotion:

pour

pour moi, j'en ſuis ſi touché, ajouta-t-il, que ſi je ſuis privé du bonheur de vous voir, je ne dois plus m'attendre qu'à languir & à paſſer les plus triſtes jours.

Savez-vous bien Mr. le Chevalier, repliquai-je avec une ſorte d'émotion, que je diſſimulai autant qu'il me fut poſſible, que ſi j'étois vaine, vous flateriez beaucoup mon amour-propre? il me paroit que vous êtes accoutumé à conter fleurettes; & comme vous vous trouvez à la campagne, vous ne voulez pas en perdre l'uſage. De grace Mademoiſelle, interrompit Mr. *de Beauval*, ne tournez point en badinage la paſſion la plus ſérieuſe qui ait été jamais inſpirée: vous en jugez ſans doute par la foibleſſe de mes expreſſions; mais au contraire, peu accoutumé à ce langage tenu pour la prémière fois de ma vie, je n'exprime pas tout ce que je voudrois vous dire, & ce que vous me faites reſſentir avec ce feu que vous avez allumé dans mon cœur. Pour vous répondre

dans le même goût, lui dis-je en affectant de ſourire, quoique je me trouvaſſe plus ſérieuſe dans ce moment que je ne l'avois jamais été, je vous avouerai que ſi je vous cauſe quelque trouble, je ne ſuis pas moins embaraſſée d'une déclaration à laquelle je m'attendois ſi peu; je ne ſuis pas aſſez expérimentée ſur pareille matière, pour ſoutenir un entretien ſi nouveau. Tout ce que je crois pouvoir faire de mieux dans cette occaſion, c'eſt de ne pas en entendre davantage ſur ce chapitre, & de vous remercier de la bonne opinion qu'il m'a paru que vous aviez de moi.

Beauval voulut repliquer, mais une partie de la compagnie s'étant raprochée, il fut obligé de s'en tenir au langage des yeux : il le parloit trop bien pour que je ne l'entendiſſe pas ; & malheureuſement pour moi, j'y trouvois une ſorte de plaiſir, qui me rendoit attentive malgré moi à la moindre de ſes expreſſions, qui quoique muettes touchent ſouvent davantage

ge que le langage le plus fleuri.

Mon nouvel Amant s'y prit si bien, lorsqu'on le mit à table, qu'il se trouva placé comme par hazard à mes côtés. Pendant tout le repas, il ne cessa de me servir, & d'avoir mille petites attentions dont je ne pus lui savoir mauvais gré: si je disois un mot, il s'écrioit sur le champ, ah que cela est joliment dit! jamais je n'ai connu tant d'esprit à personne. Je fus obligée de chanter au dessert: tant que dura l'air, il me parut extasié: mes regards ayant rencontré deux ou trois fois les siens, je les trouvai si remplis d'amour & de feux, que je pensai me troubler, j'en rougis. A peine eus-je cessé, qu'il l'emporta sur tous les aplaudissemens qu'on me donnoit, & s'apercevant qu'il avoit été remarqué, il me fit fort vite la prière de lui nommer le Maître de musique qui m'enseignoit, comme s'il eût voulu raporter les éloges qu'il m'avoit prodigués, au goût qu'on m'avoit donné: mais Mr. *de Villefarel*,

Farel, qui étoit un vieux routier à qui il étoit difficile d'en faire acroire, lui dit, Monſieur mon Couſin, vous avez beau vouloir nous dépaïſer, je ne prends point le change ; juſqu'ici vous avez fait trophée de votre indifférence pour les Dames, mais avouez de bonne foi que les armes vous ſont tombées de la main, & que Mademoiſelle *de Saint Preuil* a fait faire le plongeon à ce petit orgueil qui vous avoit perſuadé que vous ne ſeriez jamais, ſelon vos propres termes, ſoumis aux fadeurs de l'amour.

Le Chevalier répondit avec eſprit à cette attaque, il convint que j'étois bien propre à humilier un rebelle tel que lui : mais il feignit de s'inſcrire en faux ſur un jugement ſi précipité, & qui n'étoit fondé que ſur de ſimples apparences. Tandis que tout le monde lui faiſoit la guerre de la témérité qu'il avoit de ſe défendre d'un auſſi charmant crime que celui d'aimer, je m'aplaudiſſois en moi-

même

même d'avoir captivé un cœur qu'on assuroit avoir toujours été aussi indifférent. Ce préjugé fit peut-être autant en faveur de ce nouvel Amant, que sa propre figure, quoiqu'elle fût bien capable de décider souverainement. Cela ne m'a point surpris, lorsque j'ai mieux connu le cœur. L'amour-propre le remue avec autant d'empire, que tous les autres sentimens.

Je n'avois jamais aimé la table, elle m'avoit toujours ennuyé prodigieusement: pour cette fois je ne trouvai pas que nous y fussions restés trop longtems, quoique nous y eussions été bien avant dans la nuit: cependant, comme nous devions nous séparer tous le lendemain, les Cavaliers nous firent leurs adieux: je commençois à trop m'intéresser à tout ce qui concernoit le Chevalier *de Beauval*, pour ne pas être piquée de ce qu'il ne chercha pas le moyen, dans la confusion de ces derniers adieux, de me faire les siens plus particulièrement; mais lorsque mes re-

gards tombérent ſur lui, comme pour lui en demander la raiſon, il me parut ſi triſte & ſi pénétré, que je me reprochai de l'avoir ſoupçonné un moment.

Je finirai ici, s'il vous plaît, *ma Princeſſe*, cette cinquième Partie: il y a longtems que j'écris, & je ne me porte pas bien. Jusqu'ici je ne vous ai entretenu qu'indirectement de moi, le tems aproche où vous m'allez mieux connoître: je crains bien que je n'y perde, mais vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, que vous me l'avez ordonné.

Fin de la Cinquième Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'est point retirée du Monde.

SIXIEME PARTIE.

LOrſque nous fumes arrivés à *Paris*, nous aprîmes par *Blondel*, ce vieux valet de chambre dont *Julie* avoit vanté la fidélité, & dont nous connoiſſions l'attachement, que Mr. *de Scberling* étoit venu trente fois à la maiſon lui-même, & qu'il

avoit tenté l'impoſſible pour découvrir l'endroit où nous étions allés. Il nous dit auſſi qu'il lui avoit offert trente louis pour arracher le ſecret; mais qu'il avoit toujours aſſuré, dans la crainte que le Marquis ne changeât de conduite à ſon égard, qu'on lui avoit fait à lui-même un miſtère du voyage, auſſi-bien que des raiſons qui avoient fait congédier tous les domeſtiques. Le détail que nous fit ce valet des impatiences que Mr. *de Scherling* avoit marqué dans les différentes occaſions, nous amuſa beaucoup; d'autant plus qu'en voulant le copier fidèlement, c'étoit avec un ridicule ſi plaiſant, qu'il n'étoit pas poſſible de s'empêcher d'en rire. Il ajouta que Mr. *de Saint Preuil* étoit de ſon côté venu pluſieurs fois, mais qu'il n'avoit témoigné aucune ſurpriſe de notre départ, nous croyant à la Cour. A l'égard de Madame *de Genneval*, elle en avoit paru fort inquiète, & s'étoit imaginée qu'un des Oncles de ma
Mère

Mère étoit mort, & que nous étions allés en *Guyenne* pour y recueillir sa succession.

Le prémier soin de Madame *de Saint Preuil*, dès qu'elle fut arrivée, fut de faire chercher de nouveaux domestiques. Dès le lendemain matin nous ne nous apperçûmes pas de la réforme des anciens. Nous avions dans notre quartier une Dévote, qui se mêloit de ce négoce, & pour six, dont nous avions absolument besoin dans le moment, elle nous en fit passer en revue plus de trente dans la matinée.

A peine la maison fut-elle en ordre, que Madame *de Breville* envoya inviter tous ceux à qui elle avoit résolu de donner à diner. En arrivant elle avoit dépêché *Blondel*, pour aprendre des nouvelles de la santé du Chevalier : on le trouva sorti, ce qui nous prouva suffisamment qu'il étoit parfaitement rétabli.

Dès que Mr. *de Scherling* fut instruit par cette invitation que

nous étions de retour, il se rendit au logis. La prémière chose qu'il nous demanda après s'être informé de notre santé, fut s'il n'avoit point de complimens à faire? Vous le saurez aujourd'hui, lui répondit ma Mère, préparez-en beaucoup, je les attends de votre amitié.

Cette replique ne signifioit rien; cependant elle fit une telle impression à Mr. *de Scherling*, qu'il en pâlit, & qu'il fut jusqu'au moment où le mistère fut éclairé, d'une inquiétude qu'il dissimuloit à peine; nous feignîmes de ne pas nous en apercevoir, afin d'éviter tous les détails où nous ne jugions pas à-propos d'entrer jusqu'à l'instant qui avoit été résolu.

Je n'étois guères plus à mon aise que le Marquis: je savois que Mr. *de Breville* avoit prié plusieurs de ses amis, mais j'ignorois si le cher *de Beauval* seroit des invités. Vous vous étonnez sans doute, *ma Princesse*, du changement prodigieux que je fais paroître, moi qui

qui jusques-là avois été si indifférente pour tous les hommes ; mais le moment aprochoit où j'allois perdre cette liberté si précieuse. En faisant réflexion au mouvement qui m'agitoit, je ne pus m'empêcher de rougir du motif qui me faisoit souhaiter que ce Cavalier fût du repas. Je craignis de me trop examiner, & de me trouver plus sensible que je ne le desirois : dans cet esprit, je ne m'occupai que de ma toilette : mais folle que j'étois, tant de soins pour faire valoir mes charmes & pour plaîre, n'étoient-ils pas de nouveaux témoignages que mon foible cœur étoit déjà prévenu ?

Une heure étant sonnée, je descendis dans l'appartement de ma Mère. Si l'on m'eût examinée dans le moment que j'y entrai, on se seroit apperçu de mon trouble. La prémière personne que j'entrevis fut Mr. *de Beauval*, qui dans ce moment avoit les yeux tournés du côté de la porte. Il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois la cause : un air de

joie

joie qui ſe répandit tout-à-coup ſur ſa phiſionomie, me le dit aſſez. Je tâchai cependant de me tenir de manière ſur mes gardes, qu'on ne s'apperçût pas de mon prémier embarras: toutes les révérences que je fus obligée de recevoir, & de rendre, me furent d'un grand ſecours pour le cacher: il y avoit tant de monde, que ce ne fut pas l'affaire d'un moment. Après ces prémières cérémonies, je tirai mon frère vers une croiſée, pour lui marquer ma joie ſur ſon rétabliſſement: il m'embraſſa de tout ſon cœur, & me dit les choſes les plus obligeantes. Mr. *de Beauval*, qui le connoiſſoit particulièrement, prit cette occaſion pour avoir lieu de s'aprocher de moi. Je ne rendrai pas compte de ce qu'il me dit, ni de ce que je lui répondis; je n'en ſai rien-moi même, tant je me trouvai encore troublée. Mr. *de Scberling*, qui ne me perdoit pas de vue, s'aprocha de ſon côté, & me dit à l'oreille qu'il voyoit dans mes yeux ſon ſuplice. Il diſoit vrai, mais il l'entendoit différem-

remment: il me croyoit mariée, ou bien près de l'être: je le vis pâlir, quand Mr. *de Breville* entra: ſa jalouſie, ou les fauſſes confidences de l'infidèle *Saugeon*, lui avoit ſi bien mis dans la tête cette idée, qu'au-lieu d'en revenir, tout ce qu'il voyoit achevoit de le confirmer.

Mon Père étoit convenu avec ſon bon ami Mr. *de Villefarel*, que dès qu'on ſeroit au vin de Champagne, il porteroit à tout le monde la ſanté des nouveaux mariés; ma Mère s'étoit chargée du reſte. Le vieux Marquis fut exact. A peine le deſſert eut-il été ſervi, qu'il ordonna qu'on verſât du vin à tout le monde: je vai vous porter une ſanté, s'écria-t-il en avançant ſon verre, qui vous fera ſurement autant de plaiſir qu'elle vous cauſera de ſurpriſe. A ce diſcours un ſilence profónd ſuccéda: il n'y avoit perſonne qui ne ſoupçonnât que le repas fait en cérémonie après le voyage que nous avions fait incognitò, ne renfermât un miſtère: je vis Mr. *de Scherling*

ſe

ſe troubler. La ſanté dont il eſt queſtion, ajouta Mr. *de Villefarel*, eſt celle de Monſieur & de Madame *de Breville.* J'ai eu l'honneur de leur ſervir de témoin avec Mr. *de Beauval* & ces Meſſieurs, ajouta-t-il, en montrant Mrs. *de Charnaval* & *du Buiſſon*, qui étoient de la partie. Je ſouhaite aux nouveaux époux tout le bonheur qu'ils méritent, & je ne doute pas que tout le monde ne penſe ici comme moi.

Mr. *de Scherling*, qui juſques-là avoit paru d'une inquiétude que mes frères & moi avions fort bien remarquée, ſe leva à moitié de la table, en avançant ſon verre pour choquer avec les mariés, & leur dit les choſes les plus polies ſur leur mariage. Eh bien Monſieur, lui dit ma Mère en le plaiſantant, me croirez-vous une autre fois? vous ne vous plaindrez pas aſſurément que je vous en aye fait miſtère. Mon fils n'a point non plus de reproche à me faire. Pour *Saint Clair*, il ſait bien les raiſons qui m'ont empêchée de lui faire la même con-

confidence; mais *Saint Preuil* n'aura pas manqué ſans doute à le lui dire de ma part. Je vous jure, reprit *Saint Clair*, qu'il ne m'en a pas ouvert la bouche. Il eſt vrai Chevalier, reprit l'ainé, cela m'avoit paſſé de l'eſprit.

Tout le monde ſe mit à rire de cette réponſe, & du ton diſtrait avec lequel elle fut faite: mais il étoit queſtion de choſes bien plus importantes pour qu'on s'arrêtât plus longtems ſur ce ſujet. Les nouveaux époux avoient à eſſuyer un déluge de complimens, tout le monde s'étoit levé pour les embraſſer. *Beauval*, qui n'étoit occupé que de ſon amour, étoit ſorti de ſa place comme les autres; mais laiſſant paſſer adroitement les plus preſſés, ou pour mieux dire feignant de céder aux parens, il s'arrangea ſi bien pendant cette confuſion, qu'il ſe gliſſa derrière moi. Qu'ils ſont heureux, dit-il, ces époux fortunés! rien ne peut les troubler: ils ſe diront tant qu'il leur plaîra ce qu'ils reſſentent l'un pour l'autre, tandis que j'oſe à

pei-

peine hazarder de vous faire ſouvenir de mon amour : que vais-je devenir, ſi vous n'avez pitié de l'état cruel où vous m'avez réduit? un de vos regards, belle *de Saint Preuil* ſuffiroit.... On vous entend. Monſieur, interrompis-je, remarquant que le Marquis *de Scherling* s'avançoit vers nous, inquiet ſans doute de la démarche du Chevalier : évitez de me tenir de ſemblables diſcours ; on nous examine, & j'ai de bonnes raiſons pour qu'on n'en tire point de conſéquence.

Beauval s'arrêta tout court, & par un ſouris charmant, me fit comprendre combien mon avis lui devenoit cher. Je ſentis alors que j'avois trop parlé ; j'aurois voulu, s'il m'eût été poſſible, retenir ce qui venoit de m'échaper. Un moment de réflexion me fit comprendre tout l'avantage que le Chevalier en pouvoit tirer. Pouvois-je mieux en juger, que par la joie qui brilloit dans ſes yeux ?

Tout le monde s'étant remis à table, excepté mon Père, qui avoit des

des raiſons de bienſéance pour ne paroître de quelques momens, ma Mère rendit une eſpèce de compte des raiſons qui l'avoient engagée à ſe remarier. Je ne nierai pas que je n'aye toujours eu beaucoup d'eſtime pour Mr. *de Breville*, continua-t-elle, perſonne ici ne l'ignore; mais malgré cette prévention, je ſerois reſtée veuve pour conſerver ce qui me reſte à mes enfans, ſans les grands avantages qu'ils retirent de ce mariage: je ne puis mieux vous les faire connoître, ajouta-t-elle qu'en priant Mr. *de Villeſarel* de vous lire le contract que je lui ai remis, dans l'eſprit de vous en faire part, comme à mes parens & à mes amis, afin que vous jugiez par vos yeux qu'il n'y a perſonne à ma place, qui n'eût ſaiſi une ſi heureuſe occaſion, & qui n'en eût fait autant.

Mr. *de Villeſarel*, ſans donner le tems à perſonne de repliquer, fit la lecture de l'Acte dont j'ai parlé plus haut; mais pour lui donner plus de poids, il le précéda de celle de l'état des biens de Mr.

de

de Breville. A peine eut-il achevé, que Mrs. *de Saint Preuil*, comme les plus intéreſſés dans cette affaire, ſe levérent pour témoigner à ma Mère combien ils étoient touchés d'un procédé à leur égard ſi généreux, ſi peu attendu, & ſi contraire aux maximes ordinaires. La bonté de leur cauſe ne leur permit pas d'attendre le retour de leur Beau-père pour lui marquer leur reconnoiſſance; ils ſe levérent, & furent le chercher. Pendant ce tems tous les parens qui avoient été invités au repas, marquérent à ma Mère, combien ils étoient tranſportés de ſon bonheur. Mr. *de Scherling* ne fut pas un des derniers à la combler d'aplaudiſſemens: il avoit de bonnes raiſons pour faire ſa cour, & pour faire oublier tous les petits ſujets qu'on avoit de ſe plaindre de lui.

Mr. *de Breville* étant rentré avec mes frères, qu'il avoit comblé d'amitié, en les priant de ne jamais lui parler d'une galanterie qu'ils devoient regarder comme un petit préſent de noce, nous ſortîmes de

table

table pour aller prendre du caffé. Mr. *de Scherling* qui avoit ses vues, comme je viens de le dire, fut se mettre près de mon Père, auprès duquel je remarquai qu'il se rendoit fort complaisant. *Beauval*, qui avoit moins de politique, & peut-être tout autant d'amour, trouva le secret de se placer près de moi, & n'échappa aucune occasion de me donner des marques de sa passion : j'avois beau vouloir éviter de petits services qui sont précieux à un Amant, il s'y prenoit si agréablement, ou pour mieux dire j'étois déjà si prévenue, que je ne pouvois prendre sur moi d'affecter de l'indifférence : il avoit remarqué que j'aimois beaucoup ma chienne, & que *Julie* qui me l'apporta alors, étoit bien dans mon esprit : il trouva le secret, sans qu'on s'en apperçût, de lui dire des choses obligeantes & polies. Lorsque cette fille fut partie, il fut chercher du bon-bon sur la table, qui n'étoit pas encore desservie, pour *Laurette*, c'étoit le nom de cette chienne : en feignant de la cares-

careſſer, il me diſoit les choſes les plus tendres: je ne pus m'empêcher de ſourire; car *Laurette* croyant que toutes ces choſes la regardoient, ſe radouciſſoit pour le Chevalier, quoiqu'à dire le vrai, le bon-bon la touchât plus que toutes les douceurs qu'elle s'aproprioit, auſſi ne lui en laiſſa-t-il pas manquer.

Madame *de Genneval*, qui étoit de l'autre côté, ne fut pas longtems ſans s'appercevoir de l'amour que j'avois inſpiré au Chevalier: Si votre chienne, me dit-elle à l'oreille, ſavoit parler, & que ſon inſtinct fût aſſez parfait pour démêler ce qui ſe paſſe, elle ſauroit fort mauvais gré à Mr. *de Beauval*, de la faire ſervir de prétexte. Troublée de ce diſcours, je voulus feindre de ne pas l'entendre. Vous êtes une friponne, me dit-elle en me donnant un coup d'éventail ſur les doigts: le Chevalier vous aime à la folie, & ſon amour ne vous fâche point. Envérité Madame, repris-je un peu piquée, il me ſemble que vos jugemens

gemens ſont bien précipités. Non belle *Agnès*, reprit-elle, ſi vous ne l'aimez pas encore, vous l'aimerez : ſouvenez-vous de ce que je vous annonce, conſultez votre cœur, il ſera à coup ſûr mon garant, je m'y connois trop bien pour m'y tromper : croyez-moi, ne vous déguiſez point avec moi, je veux être votre confidente, & vous ne vous en repentirez pas.

Je ne ſavois trop que répondre à ce diſcours, qui m'embaraſſoit de plus en plus. L'état où je vous vois ne me ſurprend pas, pourſuivit-elle, autrefois j'ai été dans le même cas : nous avons beau diſſimuler, tôt ou tard nous nous trahiſſons : ſi j'avois eu dans ce temslà une auſſi bonne amie que je ſuis la vôtre, peut-être m'en ſerois-je mieux trouvée : quelque jour je vous aprendrai mon hiſtoire, & je vous donnerai l'exemple de la confiance ; en un mot, je meurs d'envie de vous ſervir : le Marquis *de Scherling* m'en voudra ſans doute un mal infini ; mais outre que je vous aime de tout mon cœur, j'ai

des raiſons particulières pour mettre obſtacle à ſes deſſeins.

Madame *de Genneval* rougit en prononçant ces derniers mots : ſon embarras, qui avoit quelque raport au mien, me toucha, & me rendit la parole : ſi vous êtes véritablement dans les diſpoſitions dont j'ignore cependant la cauſe, repris-je, je vous promets Madame de la meilleure foi du monde de vous bien ſeconder. On vous prend au mot, reprit Madame *de Genneval*, voici Mr. *de Villeſarel* qui vient à ſon ordinaire me conter des douceurs, il n'eſt pas poſſible d'en dire davantage; mais ſi vous voulez demain en allant à la Meſſe, venir prendre du caffé avec moi, nous en raiſonnerons un peu plus au long & avec plus de tranquilité.

La converſation qui avoit d'abord été fort vive, après avoir pris le caffé, ayant commencé à ſe ralentir peu à peu, on apporta des tables, & l'on ſe mit à jouer.

Après le jeu on ſervit un ſouper encore plus magnifique que le

diner, quoiqu'il l'eût été beaucoup. Au deſſert, une ſimphonie douce, mêlée de fort beaux airs, chantée par des voix fort agréables, cauſa une charmante ſurpriſe, & intéreſſa tous les cœurs. Pour moi, *ma Princeſſe*, qui pour la prémière fois de ma vie avois ſenti que j'en avois un, je ne pus m'empêcher de goûter un plaiſir ſecret en me ſentant émue par la muſique, qui ſembloit m'annoncer par ſes tendres airs, qu'il n'eſt rien de plus délicieux que de fléchir ſous les loix de l'Amour.

Madame *de Genneval*, qui ſembloit d'intelligence avec *Beauval*, quoiqu'elle ne le connût qu'à peine alors, interpréta avec ſon eſprit ordinaire, le langage expreſſif qu'elle liſoit dans ſes yeux, & par de miſtérieuſes ſantés qu'elle me portoit, elle trouvoit le ſecret de m'entretenir de mon Amant, ſans qu'on pût rien comprendre à ſes énigmes. Le cher *de Beauval* nous ſuivoit avec trop d'attention, pour ne pas deviner qu'il étoit queſtion d'un Amant; mais comme rien ne

le défignoit, il fe perfuada follement que Madame *de Genneval* étant mon amie, & fans doute ma confidente, me rapelloit l'idée d'un homme que j'aimois. Il ne fe fut pas plutôt mis cette fantaifie dans la tête, que la gayeté qu'il avoit fait paroître jufques-là, s'évanouït, une pâleur extraordinaire lui couvrit le vifage. Mes yeux trop attentifs l'ayant auffitôt remarqué, je fis figne à mon amie, mais cela d'une manière à exprimer malgré moi combien j'étois touchée de ce qu'il fembloit fouffrir. Autrefois les hommes, me dit-elle en fe panchant vers mon oreille, étoient intelligens & pénétrans. L'amour qui règnoit en eux, leur aprenoit à connoître fon langage: mais quelle différence aujourd'hui! à moins que de dire nettement à un Amant je vous aime, il ne vous entend point: il faudroit ajouter à l'expreffion des yeux, c'eft vous au moins Marquis, Chevalier, ou comme il vous plaîra, fans quoi il fe perfuade que ce n'eft point à lui que ce difcours

cours s'adreſſe : bien heureuſe encore s'il ne vous ſoupçonne pas de le faire ſervir de prétexte, & d'en aimer un autre que lui.

Je n'avois pas aſſez d'uſage des miſtères de l'amour, pour démêler le motif qui avoit porté Madame *de Genneval* à me tenir ce diſcours : mais *Beauval*, qui étoit à côté d'elle, & qui n'en avoit pas perdu un mot, ne le comprit que trop, comme je l'ai ſu depuis : il trouva tant de ſujet de ſe flater en s'apliquant le ſens de l'énigme, que la profonde triſteſſe où je l'avois vu plongé un moment auparavant, diſparut comme avoit fait ſa gayeté, & reprit cet air ſerein & gracieux qui lui ſéyoit ſi bien.

Tous les conviés étoient de ſi bonne humeur, que nous euſſions encore continué longtems ſur ce ton, ſans que perſonne y eût fait la moindre attention. Comme nous étions plus de vingt perſonnes à table, chacun de ſon côté faiſoit la converſation à part, & ne s'embaraſſoit pas de celle de ſes voiſins.

Mais cette timidité qui m'étoit ordinaire, & qui ne m'avoit point encore quitée, commençoit à ſe troubler de la liberté avec laquelle Madame *de Genneval* traitoit une matière ſi délicate & ſi neuve, ſurtout n'étant point encore bien d'accord avec moi-même ſur le fond de mes ſentimens. Le hazard m'ayant fait lever les yeux ſur Mr. *de Scherling*, & ayant remarqué qu'il m'obſervoit avec la plus curieuſe attention, je rougis : heureuſement que dans ce moment un de mes Oncles m'adreſſa la parole, ce qui raſſura ma contenance; un moment après il n'y parut plus.

Ma Mère ayant remarqué qu'on ne faiſoit plus rien à table, & s'appercevant qu'il commençoit à ſe faire tard, ſe leva, & voulut faire paſſer les conviés dans ſon appartement. Mr. *de Breville* l'arrêta, en lui diſant qu'elle lui avoit fait un miſtère qu'il étoit bien aiſe de développer devant toute la compagnie. Ma Mère, qui ne s'étonnoit pas aiſément, parut cependant ſurpriſe. Vous ne m'aviez pas dit,

dit, continua mon Père ſans lui donner le tems de répondre, que vous avez ici une grande gallerie qu'on dit fort belle, & qui mérite d'être vue. Le hazard m'en a tantôt fait trouver la porte, & j'y ſuis entré. Aſſurément Monſieur, reprit Madame *de Breville*, vous vous êtes trompé : comme je n'avois pas beſoin d'une plus grande maiſon pour ma fille & pour moi, je n'ai ſongé, en louant celle-ci, qu'à l'utile, & non à l'agréable ; elle n'eſt compoſée que de trois appartemens . . . Oh ! pour cela Madame, reprit Mr. *de Breville* avec un grand ſérieux, vous ne me perſuaderez point un fait dont je ſuis ſûr ; je ne puis ſoupçonner quelles ſont vos raiſons pour me cacher ce ſecret ; mais pour vous en punir, je veux que tout le monde ſoit témoin que je dis vrai, & que quoique je ne ſois ici que depuis aujourd'hui, je connois du moins votre maiſon auſſi-bien que vous.

Mr. *de Breville*, en achevant ces mots, donna la main à ma

Mère, qui paroiſſoit d'une ſurpriſe ſans pareille, & il monta l'eſcalier avec elle. Nous les ſuivîmes tous fort inquiets de cette diſcuſſion, & ne pouvant imaginer à quoi elle devoit aboutir. Lorſque ma Mère fut ſur le perron, elle fut bien étonnée auſſi-bien que moi, d'y trouver à gauche une grande porte à deux battans, qui n'y avoit jamais été: il y avoit une clé que Mr. *de Breville* tourna. Vous voyez bien, dit-il en nous adreſſant à tous la parole, que je ne vous en ai point impoſé: il nous fit paſſer dans une grande antichambre, qui étoit fort bien éclairée, & où il y avoit bon feu: elle étoit meublée de ces beaux cuirs de la Rue *St. Antoine* tout neufs. Lorſque nous y fumes tous entrés, voici, dit-il en s'avançant vers une autre porte, cette gallerie dont je vous ai parlé, en portant la main pour en tourner la clé: les deux battans s'ouvrirent tout à coup. Mais quel fut notre étonnement, d'entendre alors une douzaine de

vio-

violons excellens, avec plusieurs autres instrumens qui commencérent un beau ménuet: il n'y eut personne qui ne fût enchanté d'une surprise aussi agréable, & qui ne fût dispofé à goûter ce nouveau plaisir.

Non seulement la gallerie étoit éclairée d'un grand nombre de beaux lustres de cristal, & de mille bougies arrangées avec simétrie, dans tous les endroits où il avoit été possible d'en placer; mais elle étoit encore meublée par des tapisseries exquises, faites de velours cizelé des *Indes* nuancé, que mon Père en avoit raporté:le nombre des glaces qui par leur emplacement répétoient mille fois les objets, faisoit de cette gallerie le plus aimable appartement qu'on pût imaginer. Toute la vie Mr. *de Breville* s'étoit piqué de goût, & dans toutes les occasions il avoit prouvé qu'il y avoit peu d hommes qui en eussent plus que lui.

Pour expliquer le merveilleux de cette avanture, il suffira de dire,

que mon Père ayant remarqué qu'en perçant dans la maiſon voiſine qu'il connoiſſoit, il pourroit donner la ſurpriſe agréable d'un joli bal, ne fut pas plutôt convenu avec ma Mère du jour de ſon mariage, qu'il fit louer lui-même cette maiſon qui étoit vacante, & qui lui étoit d'ailleurs utile, il fit arranger cette galerie dans le goût que je viens de rapporter : à l'égard de la porte, elle ne fut placée que la veille du jour que nous arrivâmes; & comme nous fumes ſans domeſtique une partie de ce jour, & que ma Mère n'eut point occaſion de monter à ſon prémier appartement, qui n'étoit pas occupé, elle eut tout le plaiſir de la ſurpriſe, qu'elle acheta cependant, comme je l'ai remarqué, par quelques petits momens d'inquiétude.

On ſe perſuade aiſément qu'elle fut dans le raviſſement, auſſi-bien que toute la compagnie, d'une galanterie auſſi bien imaginée. Pour moi je treſſaillis de plaiſir, en entendant

tendant les violons. Mon Père interrompit les choſes obligeantes dont tout le monde l'accabloit, pour danſer un menuët avec ma Mère: elle s'en acquita en-vérité de la meilleure grace du monde, & elle mérita de juſtes aplaudiſſemens.

Toutes les fois que *Beauval* fut prié de danſer, il vint me prendre, & ne manqua jamais de me parler de ſon amour. Je vous l'avouerai, *ma Princeſſe*, ſoit que les agrémens de ce jour m'euſſent miſe de bonne humeur, ou que le Cavalier eût trouvé le ſecret de m'accoutumer à ſon langage, je ne me trouvai plus auſſi embarraſſée que je l'avois été, & je lui répondois avec beaucoup plus de liberté.

Au point du jour, Mr. *de Breville* nous fit paſſer dans une grande chambre voiſine, que nous trouvâmes auſſi bien meublée que la gallerie, où s'offrit à nos yeux un magnifique ambigu, quoique l'on eût parfaitement bien ſoupé: nous mangeâmes de fort bon appétit,

 l'exer-

l'exercice nous l'avoit rendu, & il n'y eut perſonne qui ne convînt de la néceſſité de ce nouveau repas.

Malgré l'aſſiduïté avec laquelle Mr. *de Scherling* faiſoit ſa cour à Monſieur & à Madame *de Breville*, je remarquai qu'il ne me perdoit point de vue: il avoit trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir des ſoins que le cher *de Beauval* prenoit de me plaîre; il trouva le moyen de m'en dire un mot en paſſant, & de me féliciter avec un ſouris amer de cette nouvelle conquête. Je lui répondis en badinant, qu'il étoit heureux en imagination, & qu'il voyoit toujours ce que d'autres ne voyoient pas.

Sur les ſix heures du matin tout le monde prit ſon parti: Madame *de Genneval* en m'embraſſant, me demanda ſi je me ſouviendrois de ce que je lui avois promis. Je lui fis comprendre qu'il étoit bien tard, & qu'il n'y avoit guères d'apparence que ni elle ni moi fusſions

ſions à la Meſſe ce jour-là ; elle en convint, & la partie fut remiſe au lendemain ou à un autre jour.

Je trouvai *Julie* endormie au coin du feu, le bruit que je fis en entrant ne la réveilla pas. Quoique j'euſſe du moins auſſi beſoin qu'elle de me repoſer, je me fis un ſcrupule d'interrompre un ſi bon ſommeil ; je me mis auprès du feu dans un fauteuil à rêver. L'idée du Chevalier *de Beauval* ne me quitoit pas, il ſembloit que je le voyois dans ce moment qui me parloit avec des tons paſſionnés de ſon amour : je voulus pluſieurs fois écarter cette fantaiſie de mon eſprit, mais c'étoit vainement : j'avois beau m'occuper d'autres réflexions, je ne pouvois m'y attacher un moment de ſuite, je retombois toujours dans mon prémier embarras. A la fin je fus obligée de céder, j'y trouvois de la douceur, & elle ſubjuguoit malgré moi ma raiſon.

En fouillant dans ma poche pour en tirer ma boëte à mouches, ne vou-

lant point me donner la peine d'aller à ma toilette, pour détacher quelques épingles de ma coëffure, je rencontrai ſous ma main une lettre; j'étois ſi certaine que je n'en devois avoir aucune, que je devinai ſur le champ le miſtère; je me rapellai qu'en reconduiſant une de mes Tantes, je m'étois ſenti preſſée de ce côté, & qu'en tournant la tête j'avois rencontré le Chevalier, qui me faiſoit ſes adieux; je n'avois garde d'imaginer que c'étoit un artifice pour avoir l'occaſion de parvenir à ſon deſſein.

Je fus quelque tems irréſolue de la conduite que je devois tenir dans cette conjoncture: mon prémier mouvement fut de lui rendre cette lettre toute cachetée à la prémière occaſion, mais à la fin l'aſcendant ſecret qui prédominoit en faveur du Chevalier l'emporta, j'ouvris avec une certaine émotion la lettre, où je trouvai à peu près ces mots.

LETTRE

DU CHEVARIER

DE BEAUVAL

A

MADEMOISELLE

DE BREVILLE.

Dans l'incertitude où je ſuis, Mademoiſelle, de ſavoir ſi je trouverai aujourd'hui un moment favorable pour vous faire ſouvenir d'un Amant qui brule de la paſſion la plus reſpectueuſe & la plus fidèle, j'ai l'honneur de vous écrire, avec l'eſpoir que l'amour me ſuggèrera les moyens de vous faire trouver ma lettre ſans que perſonne s'en s'apperçoive. Pardonnez aux artifices innocens que j'employerai pour y parvenir. Je ne jouïs pas d'un moment de repos, depuis que je vous ai quitée. Tout retrace dans mon cœur votre image adorable, & ce charme

charme invincible qui captive toujours tous ceux qui auront le bonheur de vous aprocher. Mais vous l'avouerai-je? quoique je prévoie une foule de rivaux, & des peines sans nombre, je n'envisage actuellement que le malheur d'être séparé de vous: un regard de vos beaux yeux est seul capable de me dédommager de mille maux soufferts. Qu'ils sont beaux! qu'ils ont de douceurs! Que seroit-ce grand Dieu, s'ils étoient animés par le Dieu qui a triomphé de mon cœur! Jusqu'ici j'ignorois sa puissance; il vous a choisie, Mademoiselle, pour s'en venger. Par pitié ne m'accablez pas de trop de rigueurs: je ne suis criminel envers lui que pour avoir eu le malheur de vous voir trop tard, puisqu'il vouloit que je subisse plutôt ses loix. Que ne vous montroit-il à mes yeux, j'eusse brulé sur le champ du feu qui me dévore, & je me serois fait gloire des liens dont vos charmes m'ont enchaîné pour jamais.

Un mouvement que fit *Julie* en achevant ce billet amoureux, me

la fit ſerrer promtement dans ma poche, de crainte qu'en ſe réveillant, comme cela arriva, elle ne me ſurprît, & ne ſoupçonnât de quoi il étoit queſtion. Je fus interrompue dans les rêveries que m'occaſionnoit cette nouvelle déclaration, par mille excuſes que me demandoit ma femme de chambre, qui ſe deſeſpéroit d'avoir manqué, diſoit-elle, à ſon devoir. Je la raſſurai le plus qu'il me fut poſſible; mais comme je me trouvois plus ſérieuſe qu'à l'ordinaire, à cauſe de tout ce qui ſe paſſoit de nouveau dans mon cœur, cette pauvre enfant s'imagina que j'étois fâchée; & pour la calmer, je fus obligée de lui dire qu'elle n'entroit pour rien dans l'air de triſteſſe qu'elle me remarquoit, & que je le devois à quelques inquiétudes dont j'étois agitée.

Sur cela, au-lieu de continuer à me deshabiller, elle ſe jetta à mes piés, en me ſupliant de lui faire part de mes chagrins, me proteſtant que dévouée comme elle me l'étoit, ſon zèle lui tiendroit

lieu de mérite, & qu'il lui feroit peut-être imaginer les moyens de me rendre ma tranquilité. Tu te trompes *Julie*, lui dis-je en la faiſant relever, rien n'eſt capable de me la faire retrouver: le mal eſt-là, ajoutai-je avec une confiance, que ſon attachement m'arrachoit, en portant la main ſur mon cœur; plus ſage que moi tu ignores ſans doute que cette perte eſt irréparable, tu ne peux rien que de me plaindre, ou de faire tes efforts pour m'aider par tes conſeils à ne plus l'écouter, & à le faire rentrer ſous les ſévères loix de la Raiſon.

Je ne pus m'empêcher en achevant ces mots de jetter un profond ſoupir, & de verſer quelques larmes: Quoi ma belle Maîtreſſe, me dit-elle en me baiſant affectueuſement les mains, vous vous affligez d'être ſenſible? Eh peut-on trop l'être, jeune & charmante comme vous l'êtes? Prétendez-vous toujours vivre dans l'indifférence? Ignorez-vous qu'on n'a un cœur que pour aimer, & que ſans les dou-

douceurs que l'amour procure, on ne goûte pas dans la vie de vrais biens. Quoique je ne le ſache point encore par ma propre expérience, j'ai reſſenti tant de plaiſirs en liſant des livres où ces miſtères ſont expliqués, que je ne doute pas qu'on n'en goûte de parfaits, quand deux cœurs bien unis ſe trouvent d'intelligence. Il eſt vrai qu'il arrive quelquefois, que ces douceurs ſont achetées par des traverſes & par des amertumes: mais plus elles ont couté, & plus le prix en doit être augmenté.

Comment donc *Julie*, m'écriai-je en ſouriant, vous me paroiſſez plus habile que je ne l'avois d'abord ſoupçonné? Ne vous ai-je pas aſſuré, reprit-elle ſans marquer d'embarras, que mon zèle me tiendroit lieu de tout? Comme je ne vois dans votre peine aucune raiſon de vous affliger, je me rapelle ce que j'ai lu, & ce qu'une confidente répondroit en pareil cas; & comme je me pique d'être plus attachée à mon aimable Maîtreſſe qu'aucune de celles dont on décrit

la fidélité, je me laiſſe entraîner par mon affection, & vous tiens les diſcours que je ſerois bien-aiſe qu'on m'adreſſât, ſi je me trouvois dans le cas où vous vous trouvez.

J'étois trop accablée de laſſitude, & d'envie de dormir, pour continuer cet entretien. Je dis à *Julie* que nous ne trouverions que trop le tems de reprendre cette matière, & que je ne pouvois plus réſiſter au ſommeil: elle étoit trop accablée elle-même. Le Payeur des rentes & le Sécretaire du Roi l'avoient fait danſer à qui mieux mieux. Pour ne pas aprouver cette réſolution, nous ne nous occupâmes plus l'une & l'autre que de finir, & à peine m'eut-elle quitée que je m'endormis.

Je ne me réveillai qu'à plus de quatre heures après midi. *Julie* me dit que Mr. *de Breville* s'étoit trouvé mal, & que ma Mère paroiſſoit fort inquiète Je paſſai une robe, & me rendis ſur le champ dans l'appartement de Madame *de Saint Preuil:* elle parloit avec beau-

beaucoup d'action à un homme habillé de noir, que je ſus un moment après être un Médecin, celui de la maiſon ne s'étant point rencontré chez lui, lorſqu'on étoit allé le chercher; & il me parut à l'agitation où je la vis, que ce qu'on lui diſoit l'allarmoit beaucoup.

Mon inquiétude augmenta à l'excès, lorſque ce Médecin fut éloigné; j'apris que mon cher Père étoit malade d'une forte indigestion, & que ſi les remèdes qu'on avoit commencé à lui donner ne le ſoulageoient pas avant trois heures, & que la fièvre continuât malheureuſement, comme il n'y avoit que trop d'apparence, il y avoit tout à craindre des ſuites d'une maladie qui n'avoit paru d'abord que fort peu de choſe.

Que vous dirai-je, *ma Princeſſe*? ce cruel Médecin ne fut que trop éclairé dans ſes conjectures, la fièvre redoubla; le ſoir ſur le minuit il eut un tranſport au cerveau, & au point du jour il fut à l'extrémité.

Deux

Deux heures après, s'étant trouvé un peu plus tranquile, il nous pria de modérer notre affliction : vous perdez ſans doute beaucoup en me perdant, nous dit-il d'une voix mourante : Dieu ſait à quel point je vous aime l'une & l'autre, & combien vous m'êtes chères : j'euſſe fait mon bonheur le plus doux de vous donner tous les jours de nouveaux témoignages de ma tendreſſe ; mais puiſqu'il plaît au Ciel que je vous quite, il faut ma chère femme & ma chère fille vous y réſigner, comme je vous en donne l'exemple. Pour moi je me trouve trop heureux qu'avant que Dieu m'ait retiré du monde, il ait bien voulu permettre que je meure votre époux, & que j'aſſure votre bonheur & celui de ma fille. En faiſant faire mon contract de mariage, j'ai dans le même jour dicté mon teſtament, parce que j'ai trop vécu pour ignorer qu'il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, & que quand on a des motifs d'affection pour prévoir ce qui doit arriver quand on n'eſt plus,

il

il faut le faire lorſqu'on ſe porte bien, afin qu'on n'ait rien à regreter lorſqu'on eſt ſurpris par la mort. Voilà ce que j'ai cru devoir vous dire pendant qu'il me reſte encore un peu de connoiſſance. La meilleure preuve que vous pouvez me donner l'une & l'autre de votre amour, c'eſt de calmer l'affliction où je vous vois; la dernière grace que je vous demande, c'eſt de me promettre que vous ferez vos efforts pour qu'elle ne ſoit pas pouſſée à l'excès.

Après ces mots que ce reſpectable Père eut bien de la peine à prononcer, ſa foibleſſe augmentant de moment en moment, il embraſſa Madame *de Breville*, me donna ſa bénédiction, & nous pria avec une ſorte de chaleur, de nous retirer, en me recommandant particulièrement d'empêcher que ma Mère ne lui vît rendre le dernier ſoupir, ſa tendreſſe prévoyante voulant abſolument lui épargner un auſſi funeſte tableau. Le valet de chambre de confiance de mon Père, qui s'étoit éloigné lorſqu'il nous avoit

avoit vu aprocher, n'entrevit pas plutôt que ce trifte entretien étoit fini, qu'il revint auprès de fon cher Maître, qui lui ayant marqué combien nos pleurs le preffoient, prit ma Mère par la main, & nous obligea refpectueufement de fortir. Dès que j'avois fu que mon Père étoit en danger, j'avois envoyé avertir Madame *de Genneval*. Nous la trouvâmes à la porte, elle venoit dans le deffein de nous confoler. Dès qu'elle nous vit, elle ne put s'empêcher de mêler elle-même fes larmes avec les nôtres: notre douleur étoit trop légitime, pour qu'il fût poffible de vouloir s'y oppofer.

Mrs. *de Saint Preuil*, à qui ma Mère avoit fait favoir fur le champ le danger où fe trouvoit Mr. *de Breville*, furvinrent un moment après, auffi-bien que le Marquis *de Scherling*, qui ignoroit ce qui fe paffoit, & qui parut d'une conf-ternation extrême en l'apprenant. Cependant, comme il ne fe trouva que lui qui eût de la fermeté, mes frères ne fe montrant pas plus raifon-

ſonnables que nous, il employa tout ſon eſprit pour nous calmer, en nous faiſant entendre que les choſes n'étoient point ſi deſeſpérées que nous nous le figurions, & qu'il en avoit vu revenir de plus loin.

Nous paſſâmes le reſte de la journée & une partie de la nuit dans les incertitudes les plus cruelles: il étoit arrivé deux fois que mon cher Père, que je regretterai éternellement, avoit paru mieux, mais le redoublement qu'il eut ſur le point du jour l'emporta. *Blondel* voulut abſolument qu'on nous le cachât à ma Mère & à moi, parce qu'il craignoit que n'ayant mangé ni repoſé depuis vingt-quatre heures, une pareille nouvelle ne nous fît tomber malades. Pendant que la fatigue nous aſſoupiſſoit d'un ſommeil inquiet, il en avertit mes frères & Mr. *de Scherling*: ils convinrent à notre réveil de nous conduire chez Madame *de Genneval*, qui avoit offert ſa maiſon en cas de malheur, & de ne nous apren-

 dre

dre que là celui qui venoit de nous arriver.

Je ne vous dépeindrai point, *ma Princeſſe*, à quel excès fut portée notre affliction, lorſque nous apprîmes la perte que nous venions de faire : quoique ma Mère dût s'y attendre, elle en fut auſſi frappée que ſi elle n'avoit pas dû la prévoir : elle tomba malade dès ce moment, & malgré tous les motifs de conſolation qu'on put lui alléguer, elle ne put reprendre depuis une véritable ſanté.

Nous reſtâmes chez Madame *de Genneval* pendant ſix ſemaines, durant leſquelles furent terminées toutes les affaires qui avoient raport à cette cruelle mort : par le teſtament du plus reſpectable des Pères, rélatif au contract de mariage, il ſe trouva cet article qui me concernoit.

Je donne à ma femme la jouïſſance de tous les biens qui ſe trouveront lors de mon décès, & même celle des revenus du fond de ſix cens mille francs que j'ai donnés à ma fille, par le con-

tract de mariage, à condition qu'elle ne l'obligera point à se marier contre son inclination sous quelque prétexte que ce soit, & qu'elle lui remettra les biens qui lui sont propres à sa majorité, pour en disposer comme bon lui semblera.

Une attention aussi délicate de la part d'un Père si bon, si respectable, & si tendre, me fit sentir encore mille fois plus vivement sa perte. Il avoit jugé sans doute, par ce que ma Mère lui avoit confié sur le chapitre des vues de Mr. *de Scherling*, qu'elle étoit fort portée pour ce mariage, & que puisque j'avois exigé un délai, il n'étoit pas autant de mon goût qu'on le prétendoit. Sa prévoyance me servit beaucoup, comme on le verra dans la suite: quoique Madame *de Breville* dût savoir par sa propre expérience, ce qu'il en coute lorsqu'on se trouve forcée à s'unir à un homme qu'on n'aime pas, & les conséquences qui en résultent, elle s'étoit laissée gagner, & il ne tint pas à elle que je ne fusse sacrifiée comme elle l'a-

voit été: c'eſt ce que je rapporterai en ſon lieu.

Pendant tout le tems que dura notre deuil, ma Mère ne voulut abſolument voir perſonne que Madame *de Genneval*, qui avoit entièrement gagné ſon amitié, dans le ſéjour que nous avions fait chez elle, par les attentions délicates qu'elle n'avoit ceſſé d'avoir pour nous. Mr. *de Scherling*, qui n'avoit pas été auſſi un jour ſans lui donner de nouvelles preuves de l'ancien attachement qu'il avoit pour notre famille, fut excepté; enfin, hors à mes frères, ſa porte fut fermée à tout le monde. Madame *de Breville* étoit, comme je l'ai dit, tombée dans un état de langueur, dont malgré tous nos ſoins, nous avions bien de la peine à la diſtraire, elle ſe minoit peu à peu.

Mr. *de Villefarel*, qui avoit été l'Exécuteur Teſtamentaire de feu Mr. *de Breville*, n'eut pas plutôt terminé toutes les affaires de la ſucceſſion, qui ſe trouva prodigieuſe, qu'il compta à mes frères les deux cens mil-

mille francs qui leur revenoient: ils én firent un fort bon emploi l'un & l'autre. Mr. *de Saint Preuil* acheta une Charge de Gentilhomme Ordinaire chez le Roi; & mon cadet plaça ſon fond pour s'en faire de nouvelles rentes, après quoi, contre l'attente de ſon ainé & de toute ſa famille, il déclara qu'il iroit faire ſes caravanes à *Metz* l'année prochaine, dans l'intention de prononcer ſes vœux, & d'aſſurer par-là tous ſes biens à ſon frère, pour le mettre en état de ſoutenir ſon nom, & pour lui prouver ſa reconnoiſſance ſur les bons procédés qu'il avoit toujours eu pour lui.

Blondel & *Julie* ne furent pas oubliés, ils eurent chacun mille écus comptant; pour les anciens domeſtiques de feu mon reſpectable Père, ils ſe retirérent tous avec de quoi vivre honnêtement.

La prémière choſe que *Julie* fit après avoir touché ſon argent, fut d'envoyer cinq cens écus à ſa Mère, & un préſent de vingt

piſtolles à ſes ſœurs. Je trouvai ce procédé ſi noble de ſa part, que je l'en aplaudis au-lieu de l'en empêcher. Mais admirez ce que peuvent les bienfaits envers de certains eſprits. La *Severin*, au-lieu de s'occuper de la beauté du procédé de ſa fille, s'amuſa à faire beaucoup de queſtions à *Blondel*, ſuppoſant qu'étant à moi, il faloit que j'euſſe trouvé un Amant riche & généreux, pour m'avoir miſe en état de faire faire d'auſſi riches préſens, plutôt par oſtentation que par amitié. Le vieux valet de chambre de ma Mère, ſcandaliſé d'un pareil diſcours, lui tourna le dos, en lui diſant qu'elle n'étoit pas digne d'avoir une fille auſſi ſage qu'étoit Mademoiſelle *Julie*; qu'à l'autre égard il trouvoit la ſuppoſition ſi extravagante envers une Demoiſelle qui ſeroit riche de plus de deux millions, qu'il croyoit n'y devoir répondre que par le ſilence & par le mépris.

Un mois après que l'année de notre deuil fut paſſé, Madame *de Breville*, qui languiſſoit toujours, me

me fit apeller un jour plus matin qu'à l'ordinaire dans sa chambre. Après plusieurs discours indifférens, elle me dit qu'elle prévoyoit qu'elle ne vivroit pas longtems ; qu'elle attendoit de mon attachement pour elle la consolation de me voir mariée, afin qu'elle n'eût pas l'inquiétude en mourant de me savoir livrée à moi-même avec de grands biens, dont la garde est toujours délicate & dangereuse. Je répondis avec tout le respect & toute la tendresse d'une fille qui aime bien sa Mère ; mais ayant lieu de soupçonner par les assiduïtés continuelles de Mr. *de Scheling*, qu'il alloit être indubitablement question de lui, j'assurai Madame *de Breville* que je me trouvois dans les mêmes dispositions pour lui que par le passé à l'égard de l'estime & de la considération, que je lui conserverois toute ma vie ; mais que pour le reste, j'avois pris la résolution de n'être jamais que son amie, que je me sentois de la répugnance à me marier, & que je croyois qu'au-lieu que le

tems la diminuât, elle l'augmenteroit; que de tous les biens que feu mon Père avoit bien voulu me donner, celui que je prisois le plus, étoit celui qui me laissoit la maîtresse de disposer de mon sort; que tant que Dieu me conserveroit une Mère si tendre, je n'en trouverois pas un plus heureux que celui de passer ma vie auprès d'elle; mais que si le Ciel m'affligeoit assez pour en être privée, ce que j'espérois qui n'arriveroit de longtems, je croyois que je ne porterois jamais le nom de femme, & que mon intention étoit de jouïr de la douceur de ne dépendre ni d'un mari ni de personne.

Ma Mère parut étonnée de l'assurance avec laquelle je lui fis cette réponse; elle tenta par tous les raisonnemens qu'on peut alléguer en pareil cas, de me faire changer; mais remarquant que mon parti étoit si solidement pris, qu'il lui paroissoit inutile de revenir à la charge, elle me demanda en me regardant fixement, si l'éloignement que je marquois pour le ma-

ria-

riage partoit d'un dégoût décidé pour tous les hommes. Cette queſtion m'ayant fait rougir, elle me reprocha que l'obſtacle que je mettois à ſes deſirs, n'étoit occaſionné que par la prévention où j'étois en faveur d'un cadet qui n'avoit que la cape & l'épée. Elle ajouta qu'il étoit bien extraordinaire, qu'après les bontés dont elle m'avoit toujours comblée, je fuſſe devenue aſſez ingrate pour l'accabler de chagrin, & avancer des jours prêts à finir, ne deſavouant pas que le mépris avec lequel je refuſois Mr. *de Scherling* le meilleur de ſes amis, qui m'avoit préférée dans le tems que je n'avois pour ainſi dire rien, à de très grands partis, ne lui fût d'une ſenſibilité ſi grande, qu'elle ne doutoit pas que le nouveau coup ne terminât bientôt par ſa mort, tous les ennuis que la perte de feu Mr. *de Breville* lui avoit occaſionnés.

Je fus ſi touchée de ces reproches, & de l'idée de cette mort prochaine, que ma Mère me fai-

ſoit enviſager, dont elle me rendoit pour ainſi dire reſponſable, que je ne pus retenir mes larmes: j'ouvrois cependant la bouche pour me juſtifier, ayant à cœur cette préférence qu'on me ſuppoſoit pour un autre, comme ſi je n'attendois qu'après la mort de ma Mère pour me livrer à mon goût. Lorſque Madame *de Genneval* entra, jugeant par mes pleurs & par l'altération qui paroiſſoit ſur le viſage de Madame *de Breville*, qu'il étoit queſtion d'affaires, & craignant de devenir indiſcrette en troublant notre entretien, elle voulut ſe retirer; mais ma Mère la rapellant, lui dit qu'elle n'avoit point de ſecrets pour elle, & qu'elle étoit bien aiſe au contraire de lui faire part du ſujet de notre conteſtation, eſpérant que ſentant l'équité & la convenance de ſes propoſitions, elle l'aideroit à me ramener à la raiſon, & à la ſatisfaire ſur un point, qui ſelon elle décidoit de ſa tranquilité.

Après cela Madame *de Breville* remit la queſtion ſur le tapis, en

y ajoutant tout ce qui étoit capable de donner plus de poids à ſon raiſonnement. Madame *de Genneval*, après avoir rêvé un moment, lui répondit qu'elle nous étoit trop également attachée à l'une & à l'autre pour oſer ſe mêler de dire ſon avis. A mon égard, interrompit ma Mère, je vous jure que je ne vous en ſaurai aucun mauvais gré. Je ne manquai pas de faire la même réponſe. Madame *de Genneval* ſe trouvant plus à ſon aiſe après ces aſſurances, répondit à Madame *de Breville*, que les raiſons de la reconnoiſſance & de l'amitié avoient des bornes, & qu'elles ne devoient pas m'occaſionner des regrets éternels, ce qui arriveroit infailliblement, ſi l'on me forçoit à épouſer un homme pour lequel je n'avois aucun goût: elle fit ſentir à cette occaſion, ſans qu'il parût qu'elle fût inſtruite que Madame *de Breville* avoit été traînée à l'autel en épouſant feu Mr. *de Saint Preuil*, combien une Mère prépare de chagrins à ſa fille, lorſqu'elle la force à ſe marier contre ſon incli-
 nation.

nation. Si la fortune avare avoit réduit Mademoiselle votre fille, continua-t-elle, à cette trifte indigence qui mène toujours à un fort malheureux, je ferois la prémière à vous engager, quelle que foit mon amitié pour elle, de l'obliger à prendre l'époux que vous lui propofez; quel que pût être fon éloignement pour le mariage, ce feroit lui vouloir alors du bien, que d'avoir la rigueur de forcer fon inclination: mais la pofition où elle eft, change abfolument la thèfe: il me femble que ce feroit la rendre malheureufe, & faire le mal pour avoir le plaifir de le faire, puifqu'il ne fe trouve aucune néceffité qui vous force à lui faire prendre un mari qu'elle n'aime pas.

A l'égard de vos motifs de reconnoiffance envers Mr. *de Scherling*, je ne les trouve pas affez forts pour vous porter à facrifier une fille qui vous eft fi tendrement attachée, & que vous aimez vous-même avec tant de bonté. Le Marquis fe rendroit juftice affurément fur ce chapitre; & dans la fuppofition qu'il

qu'il connût l'éloignement de Mademoiselle, il n'est pas douteux qu'il ne fût le prémier à vous prier de ne point la contraindre; je lui connois trop de délicatesse pour exiger un sacrifice aussi important, & pour vouloir faire le malheur d'une personne qu'il aime vraisemblablement avec tant de passion.

Mr. *de Scherling* entra comme Madame *de Genneval* achevoit ces mots. Il jugea par la trace de mes pleurs que j'avois eu sujet d'en répandre: il me demanda si l'intérêt qu'il prenoit à tout ce qui me touchoit, pourroit faire excuser l'empressement qu'il avoit d'aprendre qu'il étoit la cause du chagrin dont il me voyoit accablée. Ma Mère répondit que j'étois une folle, de prendre les choses à cœur à ce point; que j'avois cru qu'elle étoit fâchée contre moi, parce que je m'étois expliquée naturellement sur une affaire qu'elle me proposoit; mais que ne l'ayant fait que par amitié pour moi, je devois lui rendre la justice de croire qu'elle m'aimoit trop pour

me cauſer des peines, que ſon parti étoit pris, & qu'il n'en faloit plus parler.

Ma Mère ne pouvoit aprendre plus adroitement à Mr. *de Scherling* qu'il ne devoit plus compter ſur moi. Je ſus depuis qu'il l'avoit tant preſſée pour terminer cette affaire, qu'elle s'étoit enfin déterminée à me faire appeller : elle avoit donné avis de l'heure au Marquis, & ſelon le projet il devoit ſurvenir pour achever de me déterminer, en cas que je reſtaſſe en balance, ou que je ne me fuſſe pas expliquée en ſa faveur.

Il comprit parfaitement par ce que venoit de dire Madame *de Breville*, le réſultat de la conférence : la préſence de Madame *de Genneval* retint ſes plaintes, & peut-être ſes reproches : cependant, comme cette converſation avoit fort agité ma Mère, qui diminuoit de jour en jour, elle ſe trouva mal, & il falut lui donner de promts ſecours. Mr. *de Scherling*, qui jugea à la frayeur dont je fus troublée alors, que je n'étois pas trop

trop d'humeur de l'entendre, après avoir marqué à ma Mère combien il étoit touché de l'état où il la voyoit, nous fit une profonde révérence, & se retira.

Je croyois être délivrée des empressemens de cet homme, mais la fatale passion qu'il avoit conçue pour moi, avoit trop pris d'empire sur son cœur, pour que mon éloignement pour lui, qu'il ne pouvoit plus raisonnablement mettre en doute, le dégoutât de tant de soins inutiles: il reprit la voie des sollicitations auprès de Madame *de Breville*, & à mon égard celle des protestations & des soupirs. Ma Mère, dont l'état empiroit tous les jours, n'eut pas la force de soutenir ses prémières résolutions : il s'empara si bien de son esprit, dont la foiblesse commençoit à se faire reconnoître, qu'il l'engagea de me parler encore de cette affaire : mon affliction fut extrême, quand je reconnus qu'elle étoit changée à mon égard. J'eus beau gémir, me jetter à ses piés, & la faire ressouvenir qu'elle m'avoit

pro-

promis devant Madame *de Genneval* de ne point me contraindre, elle me notifia avec une fermeté que ſon état languiſſant lui put faire ſoutenir à peine, qu'elle vouloit abſolument que j'épouſaſſe le Marquis; qu'elle connoiſſoit mieux mes intérêts que moi-même; qu'elle avoit des avis certains que le Miniſtre, ſous prétexte que les grands biens dont je ſerois en poſſeſſion après ſa mort, pourroient tomber en de mauvaiſes mains, n'attendoit que le moment qu'elle ne fût plus, pour me mettre dans un Couvent, & me faire donner un Tuteur par le Roi juſqu'à ma majorité, dont je ne ſortirois qu'en épouſant celui qu'il me donneroit de ſa main; que le ſeul moyen d'éviter cet embaras, étoit de me marier avec un homme de qualité tel que Mr. *de Scherling*; qu'elle en étoit ſi perſuadée, que rien au monde n'étoit capable de la faire changer; & que ſi j'étois aſſez peu raiſonnable pour ne pas me rendre à d'auſſi ſolides raiſons, je la mettrois dans le cas de ſe ſouvenir qu'el-

qu'elle étoit ma Mère, & que j'étois faite pour lui obéir.

La prémière preuve qu'elle me donna de l'empire qu'elle prétendoit exercer à l'avenir ſur moi, fut de me défendre de revoir Madame *de Genneval*, dont les conſeils dangereux, ſuppoſoit-elle, m'avoient gâté l'eſprit. Je fus effrayée d'un ordre ſi rigoureux, il me faiſoit comprendre l'altération où ma Mère ſe trouvoit, & je tremblai d'en reſſentir de plus funeſtes effets.

Je remarquai que la femme de chambre de ma Mère, & *Blondel* même, étoient gagnés. Comme je ſortois de ſon appartement le viſage couvert de larmes, ils vinrent l'un & l'autre m'exhorter à me conformer aux volontés de Madame *de Breville*, ſans quoi, me diſoient-ils, j'allois me préparer bien des chagrins, dont ils ne comptoient pas comme le moindre, ajoutérent-ils, celui d'avoir un jour à me reprocher ſa mort. Je jugeai par de pareils diſcours, qu'ils étoient devenus les confidens de

ma

ma Mère, & peut-être les agens du Marquis : je revins dans ma chambre accablée de ces réflexions, & je me jettai dans un fauteuil en pleurant comme une folle, & en éclatant avec mille sanglots. *Julie* qui m'aimoit tendrement, fut effrayée de l'état où elle me voyoit, elle m'en demanda la cause en pleurant comme moi : depuis le jour où je lui avois confié mes sentimens pour le cher *de Beauval*, dont je reparlerai bientôt, ne l'ayant pu faire jusqu'ici, à cause de tous les chagrins que j'ai été obligée de faire précéder, je n'avois plus rien de caché pour cette aimable fille : je lui fis part de la conversation que je venois d'avoir avec ma Mère, sans oublier l'ordre qu'elle m'avoit donné de ne plus avoir aucun commerce avec la pauvre Madame *de Genneval*, contre laquelle elle étoit prévenue. Je n'oubliai pas les remontrances de *Blondel* & de la femme de chambre. *Julie*, après m'avoir écoutée, me dit en branlant la tête, qu'il y avoit du mistère à tout cela ;

la ; qu'il n'étoit pas naturel que Madame fût ſi prodigieuſement changée à mon égard, ſans qu'on lui eût gâté l'eſprit ; qu'au-lieu de m'affliger comme je le faiſois, ce qui ne ſervoit qu'à me mettre dans le cas de tomber malade, je devois faire prier mon frère *de Saint Clair*, qui m'aimoit tendrement, & qui étoit le favori de Madame, de venir me voir, auquel je ferois part de toutes ces choſes, (il n'étoit point encore heureuſement parti) ; qu'à l'égard de ne plus voir Madame *de Genneval*, elle n'étoit pas d'avis que j'obéiſſe à la rigueur; que je pourrois par ſon canal aprendre peut-être bien des choſes & recevoir de bons conſeils, à cauſe de l'expérience qu'elle avoit; enfin que bien loin de me laiſſer abatre & de fléchir, je ferois fort bien d'avertir Mr. *de Beauval* de tout ce qui ſe tramoit contre mon repos; parce que m'aimant comme je n'en pouvois douter, il étoit aiſé d'imaginer qu'il trouveroit bien les moyens de contrecarrer toutes les batteries de ſon rival.

Puiſ-

Puiſque l'occaſion ſe préſente de parler de mon Amant, j'en profiterai pour n'être point obligée d'interrompre des faits plus importans. La maladie de feu mon Père & ſa mort interrompirent abſolument ſes viſites, & lui ôtérent toutes les occaſions de me voir & de me parler. Dans la maiſon voiſine qui avoit été louée, comme je l'ai dit autre part, il y avoit une Chapelle, ce qui avoit déterminé ma Mère à y faire dire la Meſſe, ſa ſanté ne lui permettant pas d'aller à l'Egliſe; par conſéquent il n'avoit pu trouver aucun moyen de me voir, la porte étant fermée à tout le monde: cependant les obſtacles, au-lieu de le rebuter, n'avoient ſervi qu'à l'enflamer davantage; il avoit pris le parti de faire connoiſſance avec Madame *de Genneval*, qu'il avoit vue au logis, ſachant qu'elle étoit de nos amies. Avec les diſpoſitions où elle étoit à ſon égard, elle le reçut fort bien, lui promit ſon ſecours, & lui tint exactement parole: il n'y eut pas de jours qu'el-

qu'elle ne me vantât ſon amour & ſa conſtance. J'étois dans des diſpoſitions trop favorables pour desaprouver des ſoins qui me prouvoient la fidélité de *Beauval*, & je voulus bien que notre aimable confidente lui dît de ma part que je n'étois point fâchée qu'il continuât à m'aimer. Ce pauvre garçon, à ce que m'aſſura Madame *de Genneval*, fut tranſporté d'un diſcours qu'il trouvoit le plus flateur du monde, il ſe jetta à ſes genoux pour la ſuplier de le lui répéter pluſieurs fois, en lui proteſtant que l'eſpérance de me plaîre faiſoit ſa ſuprême félicité.

Cependant, malgré ces exagérations aſſez ordinaires aux Amans nés tendres & délicats, il ſongea à me donner de ſes nouvelles plus particulièrement, dans l'eſpérance d'en recevoir de plus poſitives des miennes. Plus on aime & moins on eſt modéré dans ſes deſirs : quels que fuſſent cependant ſes projets, il n'oſa s'en ouvrir à Madame *de Genneval*; il craignit de la fâcher, en la priant de ſe charger d'une de ſes

ſes lettres: effectivement la propoſition étoit gaillarde pour une femme de qualité & la veuve d'un Officier-Général: je ne ſai malgré cela s'il n'auroit pas réuſſi de ce côté; c'étoit la meilleure femme du monde, point vaine, & qui ſe plaîſoit à obliger. Il eſt vrai que la médiocrité de ſa fortune l'avoit un peu changée, car j'apris depuis qu'elle n'étoit pàs de-même du vivant de ſon mari, qui la ſoutenoit du grand air, & qu'elle étoit alors d'une hauteur ſans égale.

La prémière imagination qui vint dans l'eſprit au Chevalier, fut d'engager mon Maître de muſique, qui étoit devenu le ſien dès qu'il s'étoit retrouvé à *Paris*, de me rendre une lettre. Quoique *Beimolet* ne me donnât plus de leçons depuis la mort de Mr. *de Breville*, il venoit de tems en tems nous voir, on le regardoit comme de la maiſon. En l'indiquant à Mr. *de Beauval*, nous avions eu ſoin de lui recommander d'extrêmes égards pour ce Maître, en le mettant au fait de ſes ridicules:

il

il avoit ſi fort outré les politeſſes, qu'il ne lui parloit qu'avec une ſorte de conſidération ; que dis-je? plus fou que *Beimolet*, il ne le recevoit jamais ſans lui faire ouvrir les deux battans de ſon appartement, & ſans lui faire avancer un fauteuil. Ces façons ſingulières avoient enchanté le Maître, & il lui avoit paru ſi dévoué qu'il oſa ſe promettre qu'il le ſerviroit dans ſa paſſion.

Mais il n'avoit garde de prévoir de quelle manière il repliqueroit à ſa confidence: à peine lui eut-il fait l'aveu des ſentimens qu'il avoit pour moi, comme à un ami ſolide ſur lequel il comptoit, & pour lequel il feroit en pareil cas ce qu'il ſe promettoit du retour de ſon amitié, que *Beimolet* ſe mit à ſoupirer. Le Chevalier, ſurpris de lui voir garder le ſilence, le preſſa de le faire parler: vous ſavez les loix de l'honneur entre gens de notre ſorte, lui dit *Beimolet*, & combien il eſt honteux à un galant-homme d'être indiſcret; en voilà plus qu'il n'en faut

pour

pour me diſculper envers vous de ne vous en pas dire davantage ; tout ce que je puis faire de plus, c'eſt de vous conſeiller de quiter vos pourſuites, elles vous ſeroient abſolument inutiles, je vous garantis que vous ne ſerez jamais aimé.

Le Chevalier fut frappé comme d'un coup de foudre, à ce qu'il m'avoua depuis, de la chute de ce diſcours; il lui fit une ſi vive impreſſion, qu'il oublia dans ce moment tout ce qui lui avoit été dit des ridicules de notre Maître de muſique : tremblant qu'il n'eût un rival préféré, & ſe perſuadant par les fréquentes viſites que *Beimolet* me rendoit à l'occaſion de ſes leçons, qu'il étoit tout ſimple qu'il en fût informé, il penſa ſe mettre à ſes genoux pour l'engager à s'expliquer plus clairement. Le Maître à chanter ne pouvant réſiſter à des prières ſi preſſantes, lui dit enfin, ſous le ſceau d'une bonne parole d'honneur, qu'il n'en ſeroit jamais parlé; que ſans aucun ſervice de ſa part, il m'avoit plû; qu'il s'en étoit

étoit apperçu mille fois ; mais que malgré la langueur de mes beaux yeux, il avoit ſu réſiſter, parce qu'il n'avoit rien dans le monde qui pût lui faire manquer de fidélité à la divine Maîtreſſe qu'il adoroit. Ce propos rendit la vie au pauvre *Beauval*, parce qu'il comprit ſon erreur. Quelque triſte qu'il fût, il penſa éclater de rire au nez de *Beimolet* : il ſe répentit de s'être adreſſé à un homme ſi fou ; & pour l'achever il ſuppoſa que dès que les choſes étoient comme il venoit de les avouer, il vouloit profiter de ſon bon conſeil & ne jamais ſonger à moi.

Après avoir bien rêvé pour trouver un autre expédient, afin de parvenir à ſon but, il ſe ſouvint qu'il m'avoit entendu dire que j'aimois fort à lire ces Nouveautés qui paroiſſent ſi ſouvent à *Paris* : il bâtit ſur cela ſon projet, fut acheter chez *Prault* un joli Roman qui ne paroiſſoit que de la veille, enleva lui-même adroitement la couverture, paſſa comme dans un portefeuille la lettre

qu'il m'écrivit, & après avoir rajuſté les choſes le mieux qu'il lui fut poſſible, il m'envoya ce Livre par un de ſes gens, qui ſe dit à la porte le garçon du Libraire. Son ſtratagême lui réuſſit au gré de ſes deſirs. Comme j'avois tout le tems de lire, ne voyant presque perſonne, je ne manquai pas, le même jour après que j'eus diné, de prendre le Roman; à la troiſième page je trouvai ces mots écrits entre deux lignes, *levez la couverture, & vous trouverez la clé du Livre.* Je ne ſoupçonnai en aucune manière le miſtère: je crus de la meilleure foi du monde que cette addition venoit de l'Auteur ou du Libraire: dans ce préjugé, je cherchai la clé dont il étoit queſtion, mais à peine eus-je déplié le papier, que je devinai l'énigme: le billet étoit conçu ainſi.

B I L L E T.

Donnez-moi la permiſſion, Mademoiſelle, de chercher les moyens de vous voir, ou je vais ſuccomber à la douleur

leur que me cauſe une ſi longue abſence. Je ne jouïs pas d'une minute de tranquilité. Sans les bontés de Madame votre Amie, qui me permet de l'entretenir tous les jours de mes peines, je ne ſai ce que je ſerois devenu: mais malgré toutes les conſolations qu'elle tente de me donner, je ſens qu'il y va de ma vie à être plus longtems ſans vous voir. Le ſeul reſpect m'a retenu juſqu'ici, parce qu'il n'y a rien que je ne ſacrifie, pour vous prouver, que de tous les Amans que vos charmes feront ſoupirer à vos piés, il ne s'en trouvera jamais qui vous aiment avec plus de délicateſſe & de ſoumiſſion que moi.

Comme je ne me cachois plus alors de *Julie*, je lui fis part de cette avanture: j'avouerai que je ne fus pas inſenſible à ces ſoins conſtans de me plaîre, & qu'à la prémière occaſion je le témoignai à Madame *de Genneval*: elle combla de joie le Chevalier, en lui rendant compte de la manière dont je penſois à ſon égard.

Mais lorſqu'elle lui eut laiſſé le

tems d'exprimer le raviſſement dont il étoit tranſporté à cette connoiſſance, elle lui reprocha le peu de confiance qu'il lui avoit marqué dans cette occaſion; l'aſſurant qu'elle ſe ſeroit fait un plaiſir de lui épargner tant de ſoins, en le chargeant de ſes lettres, puiſqu'elles ne me déplaîſoient pas, & que mon amour avoit pour but des vues légitimes. On ne doit pas douter de la vivacité des remercimens du Chevalier. Pour couper court ſur cet article, il profita des offres, & par ce moyen j'eus de ſes nouvelles tous les jours.

Cependant, malgré ſes inſtances pour me voir chez elle, ou du moins pour qu'il fût aſſez heureux pour que je répondiſſe à ſes lettres, je fus plus d'un an ſans pouvoir m'y réſoudre: une maladie qu'il eut, & qu'il m'aſſura être occaſionnée par mes rigueurs, me toucha. Un jour que Madame *de Genneval* me preſſoit plus qu'à l'ordinaire, je lui promis d'aller prendre le lendemain du caffé chez

elle, ſans répondre d'une autre manière à ce qu'elle me demandoit. Je jugeai bien que le Chevalier, quelqu'incommodé qu'il fût, s'y trouveroit, & j'aimois mieux qu'il me vît, que de lui donner par écrit des témoignages des ſentimens dont je ne diſconviendrai pas que je ne fuſſe prévenue en ſa faveur.

Ce que j'avois prévu arriva. En entrant chez Madame *de Genneval* le lendemain, j'y trouvai *Beauval*, qui dans la crainte de perdre une minute du plaiſir qu'il ſe propoſoit depuis ſi longtems, m'y attendoit depuis une heure. A peine la porte fut-elle fermée, qu'il ſe jetta à mes piés: à force de vouloir me témoigner ſa joie, il ne pouvoit l'exprimer: ce trouble éloquent fit, à ce que je penſe, plus d'impreſſion ſur mon trop foible cœur, que le diſcours le plus arrangé. Mais ce qui m'attendrit le plus, fut le changement que je remarquai en lui: ce n'étoit plus ce viſage frais & arrondi, dont la fraîcheur eût pu le diſputer à celui d'une jolie Femme: je le trouvai maigre,

 pâle,

pâle, & d'une foibleſſe à faire pitié. Cet état me prouvoit ſi bien la grandeur de ſa paſſion, que je ne penſai pas à lui ôter une de mes mains, ſur laquelle il exprimoit les baiſers les plus ardens & les plus amoureux.

Mais ſoit que la vivacité de ces tranſports fût expliquée avec trop d'excès, ou qu'étant encore trop foible il fût ſorti mal à propos, en voulant ſe relever il tomba ſans connoiſſance. Juſques-là je m'étois aſſez bien ſoutenue pour que Madame *de Genneval* ne me crût point encore paſſionnée à un certain point; mais la vue d'un Amant que je crus d'abord ſans vie, me fit bientôt ſentir combien il m'étoit cher. Je le marquai par les plaintes les plus tendres, & par les larmes les plus amères, en me reprochant que j'étois la ſeule cauſe de la mort d'un homme qui méritoit ſi bien d'être aimé.

Ma bonne Amie, au-lieu de ſe deſeſpérer, fut mettre un verrouil à ſa porte, de crainte que nous ne fuſſions ſurpriſes, & par une

eau

eau cordiale qu'elle avoit ſur ſa toilette, elle fit bientôt reprendre les eſprits au pauvre *Beauval.* Je reſſentis tant de joie lorſque je lui vis ouvrir les yeux, que je ne penſai pas à la diſſimuler. Le Chevalier, jugeant par le tendre intérêt que je prenois à la fin de ſon évanouïſſement qu'il n'étoit point haï, voulut encore ſe rejetter à mes piés; mais la crainte qu'il ne retombât dans l'état dont il ſortoit à peine, me le fit retenir. Je ne ſai cependant comme la choſe s'arrangea : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en me baiſſant pour l'en empêcher, nous nous rencontrâmes de manière qu'il me vola un baiſer ſans que je puſſe l'éviter.

Le rouge qui me monta alors au viſage, donna lieu à Madame *de Genneval* de me plaiſanter ſur l'avanture : mais *Beauval* étoit trop amoureux pour ne pas profiter d'un quart-d'heure ſi favorable : il me dit des choſes ſi tendres, ſi délicates, ſi paſſionnées, & me peignit avec des traits ſi touchans tout ce qu'il avoit ſouffert pendant

une ſi longue abſence, qu'il m'arracha l'aveu qu'il étoit aimé, & que je lui promis de le voir autant qu'il me ſeroit poſſible, dans la contrainte où me mettoit l'état où ſe trouvoit ma Mère, qui me permettoit à peine de la quiter un moment.

Il étoit trop raiſonnable & trop ſoumis pour exiger davantage; mais il profita de tous ſes avantages, en me faiſant promettre que je répondrois à ſes lettres. J'étois dans le train d'accorder, je ne pus lui refuſer une auſſi légère grace, après en avoir obtenu de plus importantes; car, *ma Princeſſe*, je ne comptois pas pour peu celle d'être venue à l'inſu de ma Mère chez Madame *de Genneval*, ſachant bien que je l'y trouverois; l'aveu que je lui avois fait de mes ſentimens; & la parole que je lui avois donné de le voir quand je pourrois en trouver l'occaſion.

Depuis ce jour je ne lui diſſimulai plus les ſentimens qu'il m'avoit inſpirés. Si ſes lettres étoient paſſionnées, les miennes ne le fu-

furent pas moins: il n'y a que les prémiers pas qui coutent à une fille, quelque bien élevée qu'elle ſoit: la ſeule différence qu'occaſionne une meilleure éducation, c'eſt que lorſqu'une Demoiſelle commence à aimer, elle eſt plus longtems à le diſſimuler: non ſeulement *Beauval* eut des réponſes exactes, mais même je le vis chez Madame *de Genneval* toutes les fois que je pus en trouver l'occaſion, ſans rien riſquer du côté de ma Mère ni de la réputation.

Voilà où les choſes en étoient, lorſque Madame *de Breville* m'ordonna de regarder Mr. *de Scherling*, comme devant être bientôt mon époux, & qu'elle me défendit de voir davantage Madame *de Genneval.* Les conſeils que me donna *Julie*, me parurent les ſeuls que je devois ſuivre dans les circonſtances critiques où je me trouvois. J'écrivis en même tems à Madame *de Genneval*, à *Saint Clair* & à *Beauval*, ſans entrer dans de grands détails. Je leur aſſignois à chacun l'heure où je pourrois les voir:

je donnai à mon frère celle du ſoir, & je marquois à ma bonne amie que je ſerois le lendemain chez elle avant ſept heures du matin, parce que ma Mère ne repoſant plus les nuits, ne s'aſſoupiſſoit qu'au point du jour. Mon deſſein étoit, au-lieu de m'aller coucher comme je le faiſois ordinairement, de me rendre chez mon amie, parce qu'en ſuppoſant que Madame *de Breville* ſe réveillât, il étoit tout ſimple que ne me trouvant plus auprès d'elle, elle me crût dans mon lit, ſur-tout après tant de veilles, quoiqu'il fût vrai qu'elle s'oppoſât le plus ſouvent à ces preuves de mon affection.

Julie ne voulut confier à perſonne mes lettres, & ſe chargea de ce ſoin. Dès qu'elle fut partie, je me plongeai dans les plus triſtes réflexions. Je me rappellai ces raiſons alléguées par ma Mère, qui me faiſoient entrevoir une dépendance encore plus tirannique, ſi je ne lui obéiſſois pas; puiſqu'il n'étoit pas ſeulement queſtion de

gêner

gêner mes inclinations, en me faisant épouser un homme que je ne connoîtrois pas, mais de m'enfermer dans un Couvent jusqu'à ce que je fusse majeure. Il est vrai que je n'aurois pas eu longtems à y être, quand même j'eusse eu le malheur de perdre ma Mère dans le moment, puisque je touchois à ma vingt-cinquième année; mais cette liberté que mon âge m'auroit donnée, étoit achetée par un si cruel prix, selon la remarque qu'on m'avoit fait faire, que quel que fût mon éloignement pour le Cloître, j'eusse préféré d'y rester toute ma vie, que de me voir liée pour jamais à un homme que je n'eusse pas aimé.

Il y avoit plus: quel que fût mon panchant pour le Chevalier *de Beauval*, il n'avoit point diminué mon aversion pour le mariage: loin que ma tendresse eût rallenti ce sentiment, ma répugnance s'en étoit accrue: j'avois pour principe, que le Sacrement, au-lieu de combler le bonheur de deux Amans parfaitement unis, terminoit

les douceurs d'une paſſion mutuelle : mille exemples de gens dont on m'avoit vanté l'amour réciproque, avant qu'ils fuſſent unis, me prouvoient que le titre d'époux leur avoit été malheureux : les uns s'étoient fait ſéparer après de mauvais traitemens réciproques : l'une ſe plaignoit qu'une indigne rivale lui avoit enlevé le cœur de ſon mari, & que ſes biens qu'elle avoit apportés, ſervoient à enrichir ſa Maîtreſſe : l'autre, qu'à peine avoit-elle prononcé le *oui* fatal, que les bonnes qualités qui l'avoient déterminées à ſe marier, étoient diſparues pour faire place à des vices honteux & groſſiers. Celle-ci ſe plaignoit que ſon mari jouoit tout ce qu'il avoit, & qu'elle étoit à la veille d'être ruïnée ; celle-là, que ſon époux vivoit dans la crapule & dans la débauche ; une autre, que ſon mari paſſoit des années entières ſans habiter avec elle, & qu'à la ſimple apparence de ſenſibilité de ſa part, elle étoit tourmentée de reproches & d'humeurs. Enfin, de quelque côté que je tournaſſe

naſſe mes regards, je ne remarquois que des femmes malheureuſes ; au-lieu qu'en jettant les yeux ſur celles qui avoient été aſſez raiſonnables pour préférer le célibat au mariage, je les voyois tranquiles, libres, indépendantes, & parfaitement heureuſes. Leur cour, au-lieu de diminuer, groſſiſſoit tous les jours ; & pour peu qu'une fortune aiſée les mît en état de continuer une vie ſi douce, il n'étoit parlé que de leur félicité.

Le retour de *Julie* interrompit ces réflexions morales : elle me dit que Madame *de Genneval* avoit paru d'une ſurpriſe extrême, en aprenant par ma lettre les diſpoſitions de ma Mère à ſon égard ; qu'elle craignoit qu'elle n'eût eu vent des viſites que Mr. *de Beauval* m'avoit rendu chez elle ; que Mr. *de Scberling* étoit entré un jour qu'il en ſortoit ; que ſa jalouſie l'avoit porté ſans doute à nous examiner ; qu'elle alloit faire ſes efforts pour tâcher d'aprofondir cette affaire, & qu'elle en raiſonneroit plus à fond le lendemain avec moi.

A l'égard du Chevalier, à qui je n'avois rien mandé de ce qui se paſſoit, dans la crainte qu'il ne ſe portât à des extrémités, qui ne pouvoient ſervir qu'à intéreſſer ma réputation, il me remercioit avec ſes tranſports ordinaires, & me promettoit qu'il ſeroit exact au rendez-vous.

Pour mon frère, il renvoya *Julie*, en lui diſant que s'agiſſant de me prouver ſon amitié, il ne pouvoit attendre juſqu'à l'heure que je lui avois indiquée ; & que ſous prétexte de venir aprendre des nouvelles de ma Mère, il ſeroit dans un moment dans mon appartement.

Quelque ſenſible que je fuſſe à ſon empreſſement, je fus fâchée qu'il vînt plutôt que je ne le lui avois marqué. Mon intention en ne l'avertiſſant que pour le ſoir, avoit été de conſulter avec Madame *de Genneval* ſur les confidences que je pouvois lui faire ; mais j'avois tort d'être ſur mes gardes avec *Saint Clair* ; l'évènement me prouva qu'il ne pouvoit m'arriver

rien

rien de plus heureux dans l'occurrence cruelle où je me trouvois, que de le voir avant Madame *de Genneval*. C'eſt ce qui ſera bientôt juſtifié.

Mon frère arriva un moment après que *Julie* fut entrée : Je ſoupçonne, me dit-il en entrant, les raiſons qui vous ont engagées à me prier de venir vous voir. Mr. *de Scherling* veut abſolument vous épouſer, vous n'en voulez point, parce que *Beauval* eſt mieux que lui dans votre eſprit ; ma Mère vous fait enrager : avez-vous quelque choſe à me dire de plus ? Hélas, lui répondis-je en ne pouvant m'empêcher de pleurer, voilà mon hiſtoire : ce n'eſt pas avec vous que je veux diſſimuler ; ſi vous ne rémédiez à mes maux, j'y ſuccomberai ; je ne puis me réſoudre à épouſer le Marquis ; plus il m'importune de ſon amour, & plus je me révolte contre ſes pourſuites ; c'eſt envain que Madame *de Breville* veut me forcer à ce ſacrifice, il y va de mon repos & de ma vie ; je ſai tout ce que je lui dois, mais

je

je ne puis me résoudre à être malheureuse le reste de mes jours.

Voilà ce qui s'apelle s'expliquer nettement, poursuivit mon frère; mais pour que je me mêle de vos petites affaires, que je ne trouve point aussi desespérées que vous les croyez, il faut ma chère petite sœur m'accorder deux choses; la prémière, d'essuyer des pleurs qu'il faut réserver pour une autre occasion; la seconde, de me parler François à l'occasion de *Beauval*, & ne point éviter de toucher cette corde pour vous mettre à votre aise. Je vous avouerai franchement, que beaufrère pour beaufrère, je l'aimerois mieux que *Scherling*: celui-ci est assurément un garçon fort estimable; mais il fait le papa, aime à donner des leçons, & nous autres jeunes-gens nous ne les aimons pas: comme ami je le préfèrerai à tous les hommes, il est solide, de bon conseil, & c'est avec joie quand il en trouve l'occasion; je le révère enfin beaucoup. *Beauval* est un bon enfant, qui ne s'en fait accroire

croire ni sur la qualité, ni sur le mérite, quoiqu'il en ait autant que son rival : il est tout cœur: nous avons toujours été fort camarades; & s'il avoit été un peu moins discret avec moi, je serois plus content de lui que je ne le suis; mais au bout du compte, il ne fait que ce que j'aurois fait à sa place, & je ne puis me résoudre à lui en savoir mauvais gré.

Ce n'est pas encore tout, mon aimable sœur, continua *Saint Clair* sur le même ton : je suis bien-aise de vous assurer que quand il y auroit de l'injustice à vous rendre les services que vous attendez de moi, que rien ne seroit capable de m'empêcher de prendre ce qui vous touche aussi à cœur, que si les choses me regardoient personnellement; parce que je vous aime autant que moi-même, & que je me souviendrai toute ma vie, que vous avez acquis sur moi des droits, que nul respect humain ne pourra jamais balancer. Après tout ce que je viens de vous dire, je pense que vous pouvez me parler sans crain-

crainte & ſans ſcrupule; je vous promets même de ne point aller à *Malte*, que je ne ſois parvenu à vous rendre votre tranquilité. Je ſautai au col de ce cher frère, pour lui marquer par l'embraſſement le plus tendre, combien j'étois pénétrée de toute l'amitié qu'il me montroit; enſuite je lui avouai ſans détour tous les ſecrets de mon cœur. J'adore *la Genneval*, reprit-il lorſque j'eus fini l'hiſtoire où *Beauval* avoit tant de part, c'eſt une bonne pâte de femme; il ſeroit à ſouhaiter pour de malheureux jeunes-gens comme nous, qu'il y en eût de ſemblables à milliers: mais voyons, continua-t-il plus ſérieuſement, ce qu'il s'agit de faire pour renvoyer *Scherling* qui vous déplaît, & pour vous aſſurer *Beauval* qui vous amuſe. Laiſſons ce dernier article, interrompis-je, il n'en doit être nullement queſtion. Comment, repartit *Saint Clair*? Eſt-ce que le Chevalier ne parle point de mariage? Mon Dieu! repliquai-je avec impatience, il n'en parle que trop, mais je ne ſuis

suis point pressée. . . . Eh pourquoi, je vous prie, ajouta le Chevalier, filez-vous donc le parfait amour? N'avez-vous pas pour but l'un & l'autre de couronner vos peines par un heureux himen? Je ne réponds que pour moi mon frère, poursuivis-je, je vous répète que je n'ai encore aucune idée sur ce chapitre, & qu'en travaillant pour mon repos, il ne doit être nullement question de cet objet. Eh bien d'accord, s'écria mon frère en éclatant de rire; mais vous me ravissez, de remettre à vous marier quand vos charmes seront évanouïs, & qu'on ne songera plus à vous.

Après plusieurs plaisanteries de la sorte, mon frère commença à s'expliquer tout de bon. Je ne suis point d'avis, dit-il, de tenter de faire changer de dessein à ma Mère, cela ne serviroit qu'à hâter ses résolutions. Je crois que le parti le plus sûr dans cette occasion, est de dissimuler, & de gagner du tems. Je souhaite assurément que Madame *de Breville* vive en-

encore fort longtems, mais je gagerois bien qu'elle ne ſera pas en vie l'année prochaine: le changement prodigieux que je remarque en elle, me fait trembler, il me l'annonce; mais ce qui ne me laiſſe aucun doute ſur ce ſujet, c'eſt que ſon eſprit eſt baiſſé depuis trois mois à un point que je ne la reconnois plus: la machine ſe détraque tous les jours.

Mais s'il arrivoit que les perſécutions de votre ſatellite déterminaſſent un jour fixe pour le mariage que vous craignez, vous n'avez qu'à feindre de tomber malade, & reſter dans votre chambre: le Médecin eſt dans ma manche, je lui dicterai ce qu'il aura à dire là-deſſus: il n'y à pas d'apparence qu'on vous arrache de votre lit pour vous traîner à l'autel, en ce cas toute la famille s'y oppoſeroit. A l'égard des menaces qu'on ſuppoſe rélatives à l'Autorité Royale, raſſurez-vous, on ne connoit point en *France* une ſemblable tirannie; elle ne pourroit avoir lieu tout au plus, qu'en cas que les biens

biens que Mr. *de Breville* a amaſſés fuſſent mal acquis, ce qui n'eſt certainement pas, on lui rend cette juſtice ; ou que vous fuſſiez bonne *Huguenotte*: vous avez une famille qui dans le cas de la minorité vous nommeroit un Tuteur, voilà tout ce qui pourroit vous arriver de plus deſagréable, & le malheur ne ſeroit pas grand : mais à l'égard du Couvent & du reſte c'eſt une momerie ; je ſuis même ſurpris que vous ayez pu vous y arrêter un moment.

Cependant, comme tout ce qui vous intéreſſe m'eſt d'une trop grande conſéquence pour m'en raporter entièrement à moi-même, je parlerai ce ſoir de cet article à Mr. *de Villeſarel*, le couſin de votre Amant, il ſait tout cela ſur le bout de ſon doigt, & vous pourrez hardiment vous en raporter à ſa déciſion.

Après ces derniers mots mon aimable frère ſe leva, dit quelques folies à ma femme de chambre qu'il trouvoit fort à ſon gré, & ſe prépara à paſſer chez ma Mère

pour

pour ſavoir ſi elle étoit viſible. Je lui fis des remercimens proportionnés à la tranquilité qu'il venoit de me rendre. Au moins, ajouta-t-il en ſortant, ne faites plus mauvaiſe mine au Marquis, au contraire traitez-le avec beaucoup d'égards: en cas qu'il ait quelques grands projets, cela ſuffira pour en retarder l'exécution, dans l'eſpérance qu'il parviendra peu à peu à vous amener à ſon but: mais s'il vous parloit de *Beauval*, niez tout comme beau meurtre, point de rougeur indiſcrette, beaucoup d'aſſurance: en un mot, vous n'êtes plus un enfant: c'eſt à vous à mener un homme par le nez, & ne pas être la dupe de ſes détours.

Deux heures après que *Saint Clair* fut ſorti de chez ma Mère, Mr. *de Scherling* y arriva: je ſuivis le conſeil qui m'avoit été donné à ſon égard, & je le reçus fort bien. Je démêlai qu'il en parut ſurpris: il ne me marqua cependant que de la politeſſe, & ne me parla en aucune manière de ſon amour. Je fus étonnée à mon tour d'un change-

gement si extraordinaire, sur-tout après la conduite que j'avois tenue. Serois-je assez heureuse, me dis-je en moi-même, pour qu'il eût pris son parti ? Cette idée me donna l'air plus ouvert que je ne l'avois eu jusques-là. Madame *de Breville* qui s'en apperçut, me dit qu'elle étoit bien-aise de la tranquilité qui paroissoit sur mon visage ; que c'étoit une preuve que je devenois raisonnable, & qu'elle m'en tiendroit compte plutôt que je ne le prévoyois.

Mais l'arrivée de deux Notaires qu'on annonça me fit pâlir, & reprendre mes allarmes : je savois que Madame *de Breville* avoit fait son Testament, & je n'avois autre chose à soupçonner qu'un Contract de mariage. Je n'en doutai même plus, lorsque ma Mère m'apella, pour me dire qu'elle avoit affaire pour quelque tems, que je remontasse dans ma chambre, & qu'elle me feroit avertir lorsqu'elle auroit fini. *Saint Clair* avoit eu beau me recommander d'avoir la contenance assurée, je me trou-

blai,

blai, & il n'eſt pas douteux que tout le monde ne s'en aperçût. La prémière choſe que je fis lorſque je fus dans ma chambre, fut d'écrire à *Saint Clair*, & de lui faire part de mes ſoupçons légitimes, en le priant de me mander ce que j'avois à faire, ſuppoſé qu'on voulût m'obliger à ſigner le Contract. Malheureuſement pour moi, *Julie*, qui ſe chargea encore de cette commiſſion, ne trouva point mon frère; mais elle prit le parti de parler à ſon valet de chambre, de lui remettre ma lettre, en l'aſſurant qu'il étoit d'une conſéquence extrême qu'elle fût rendue le plutôt qu'il ſeroit poſſible.

A peine fut-elle revenue, que *Blondel* vint m'apeller de la part de ma Mère. Je fus plus morte que vive à ce meſſage: Vous paroiſſez inquiète, me dit ce vieux domeſtique en ſouriant: allez Mademoiſelle, on n'a que de bonnes choſes à vous aprendre, & ma foi il y en a plus de quatre à *Paris* qui voudroient bien être à la place où vous allez bientôt vous trouver.

Je

Je ne répondis que par un soupir à ce discours, qui me parut fort mauvais, parce qu'il me laissoit entrevoir que je n'avois que trop bien deviné. Je trouvai Madame *de Breville* seule, tenant un papier à la main, & environnée de plusieurs: Aprochez ma fille, me dit-elle, que je vous fasse part des arrangemens que je viens de prendre pour assurer votre bonheur: ensuite, sans me laisser le tems de lui repliquer, elle me lut le projet de mon Contract de mariage: vous voyez, me dit-elle après qu'elle eut achevé, que non contente de vous laisser tout ce qui m'appartient, j'ai pris des mesures pour que Mr. *de Scherling* soit obligé d'en toujours bien user avec vous: la séparation de bien est trop précise, pour qu'il puisse jamais s'écarter. Voilà comme toutes les Mères devroient en user, le divorce ne seroit pas si à la mode qu'il l'est aujourd'hui.

Le silence profond que je gardois ayant été remarqué de Madame *de Breville*, elle tourna les

yeux ſur moi, en me demandant ſi je trouvois quelque choſe dans l'Acte qu'elle venoit de lire, qui ne fût pas de mon goût. La crainte de l'animer, comme cela étoit arrivé la dernière fois, me retint, auſſi-bien que le conſeil que m'avoit donné mon frère *de Semblet* cadet ; mais d'un autre côté je tremblois qu'en tenant cette conduite, je ne m'engageaſſe trop avant. Je vous reſpecte trop, repris-je enfin, pour ne pas aprouver tout ce que vous jugerez convenable de règler à mon égard ; je ne conſulterai jamais que mon obéiſſance. Eh! tu prends le bon parti, interrompit ma Mère, en ſe panchant vers moi pour m'embraſſer: tu verras dans la ſuite que je n'ai jamais eu que ton bonheur en vue. Hélas! dans le fâcheux état où je me trouve, qui me laiſſe peut-être bien peu de jours à vivre, tu dois aſſurément t'en rapporter à ma parole; je ne voudrois pas te tromper.

Dans toute autre circonſtance un pareil diſcours eût été capable

de me faire fondre en larmes; mais j'étois trop piquée qu'on voulût difpofer de moi fans mon aveu, pour en être attendrie à ce point: je gardai pour la feconde fois le filence; & lorfque ma Mère voulut m'obliger à le rompre, je lui dis que je me trouvois mal, & que fans la crainte de lui déplaîre je me ferois déjà retirée.

Voilà une vapeur bien fubite, s'écria ma Mère en me regardant fixement: ne proviendroit-elle pas d'une rechute? En ce cas, ma fille, le meilleur confeil que j'aye à vous donner, c'eft que je ne m'en apperçoive pas: tenez-vous prête à figner demain après le diner votre Contract de mariage: tâchez de bien recevoir Mr. *de Scherling*, & plufieurs de fes parens qui s'y trouveront, & qui fouperont ici: on veut bien, en faveur de ma fituation languiffante, abréger les cérémonies: vous ferez mariée dans ma chapelle à minuit le même jour: j'ai répondu que vous feriez les chofes de bonne grace, & je

compte bien que vous ne m'en dédirez pas.

Il falut toute ma conſtance pour ne pas éclater à ces terribles paroles. Je me retins cependant : je fis réflexion que j'étois encore fort heureuſe d'être avertie, parce qu'on me laiſſoit le tems de prendre mes meſures : je comptois ſur mon frère : en tout cas, quelque choſe qu'il arrivât, mon deſſein étoit pris de ſortir de la maiſon, & de me jetter dans un Couvent plutôt que d'être mariée malgré moi.

Un Eccléſiaſtique que *Blondel* annonça, vint fort heureuſement me tirer d'affaires, car je me trouvois fort embaraſſée de ſoutenir un entretien où je jouois ſi gros jeu : il tenoit un papier à la main, qu'il remit à Madame *de Breville* : je remarquai fort bien qu'elle lui ſerra la main, comme pour lui faire entendre qu'il ne s'expliquât pas ſur le ſujet de ſa viſite juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſans témoin. Je prévins l'ordre que j'allois ſans doute recevoir de paſſer dans ma chambre,

bre, & après une révérence je me retirai.

Lorſque je fus rentrée dans mon appartement, je me mis à pleurer, & à faire mille réflexions ſur la bizarrerie de mon ſort. *Julie*, qui ne manquoit jamais lorſqu'elle me voyoit affligée, d'interrompre ma douleur, vint à ſon ordinaire pour me conſoler: Ceſſez, lui dis-je, de vouloir adoucir mes peines, ma ſituation eſt devenue telle, qu'il s'agit de faits & non de paroles: on veut me marier dans deux jours, demain on ſigne le Contract, il eſt déjà dreſſé, & rien ne peut me garantir de ce malheur. J'ai pris mon parti en cas que mon frère ne puiſſe le parer. Je connois ton zèle, & je ne doute pas que tu ne ſois de moitié de tous mes projets: pour ne point être ſurpriſe, tiens-moi deux malles prêtes, que tu rempliras de tout ce que j'ai de plus précieux, & fais-les porter chez mon frère, à qui je ferai part de mon deſſein: en un mot, je ſuis dans la réſolution de me jetter dans un Couvent, & d'y reſter

plutôt toute ma vie, que d'épouser un homme que je n'aime pas, & de donner la mort à un Amant aussi digne d'être aimé que le mien.

Julie, bien loin de me faire aucune représentation à ce sujet, aprouva ce parti; elle me dit que c'étoit le seul que je pusse prendre dans la circonstance où je me trouvois, en ajoutant que pour elle rien au monde ne seroit jamais capable de lui faire abandonner sa chère Maîtresse. Ces marques de son zèle adoucirent mes chagrins: rien n'est plus propre à nous calmer quand nous en ressentons, que d'avoir près de nous des personnes de ce caractère; il semble qu'en partageant nos peines, elles en diminuent l'amertume & le poids.

Décidée absolument sur le projet dont je viens de rendre compte, je commençois à faire les prémiers arrangemens pour la fuite que je préméditois, lorsqu'on frappa à ma porte assez brusquement: je tremblai dans la crainte que ma

Mère n'eût fait de nouvelles réflexions, & qu'elle ne voulût hâter le malheur que je craignois. Mais quelle fut ma joie, lorſque ma femme de chambre eut ouvert, de voir entrer *Saint Clair* accompagné de Mr. *de Villefarel*! A peine leur donnai-je le tems de s'aſſeoir; je leur fis part des dernières réſolutions de ma Mère, & de la vivacité avec laquelle on preſſoit mon mariage. Ils parurent d'abord étonnés l'un & l'autre; mais Mr. *de Villefarel*, après avoir rêvé un moment, dit qu'il avoit trouvé le moyen d'arrêter tout court la célébration, que je diſſimulaſſe avec ma Mère juſqu'au bout, & que je ſignaſſe même le Contract s'il le faloit; que le reſte étoit ſon affaire; qu'il ne vouloit pas même que mes frères s'en mêlaſſent, afin de ne point les brouiller avec Madame *de Breville*, ni les compromettre avec Mr. *de Scherling*. Il ajouta qu'il m'alloit envoyer par le clerc de ſon Notaire, un Acte qu'il faloit que je ſignaſſe; que du reſte je me don-

naſſe bien de garde de faire aucune démarche qui pût faire ſoupçonner mon deſſein; que l'imagination du Couvent ne pouvoit que faire un mauvais effet dans le monde, ſur-tout dans l'état où ſe trouvoit ma Mère, qui donneroit lieu de me faire blâmer de tout le monde, & même de me faire jetter la pierre ſi elle venoit à mourir, comme cela devoit arriver infailliblement, puiſqu'il n'y avoit perſonne qui crût qu'elle pût vivre encore trois mois.

Après ce diſcours qui fut proféré avec un air déciſif, comme venant de la part d'un homme de qualité qui ſait le monde, Mr. *de Villeſarel* ſe retira: il me dit en m'embraſſant, qu'il étoit trop intéreſſé dans cette affaire, à cauſe des raiſons que je n'ignorois pas, pour qu'il n'en fît pas comme de la ſienne propre: à l'égard de *Saint Clair*, il me badina à ſon ordinaire, mais en me quitant il me recommanda de ne point aller chez Madame *de Genneval*, ne doutant point que je ne fuſſe obſervée, & me repré-

repréſentant qu'il ne faloit point donner de priſe contre moi dans la circonſtance où je me trouvois : mais il m'aſſura qu'il s'y trouveroit à ma place, & qu'il m'y repréſenteroit de la bonne manière.

Dès que nous nous trouvâmes ſeules *Julie* & moi, nous nous mîmes à vouloir pénétrer les moyens que Mr. *de Villeſarel* vouloit mettre en uſage pour empêcher un mariage ſi avancé ; malgré toutes nos conjectures, nous ne pûmes les deviner. Je m'étois d'abord figurée, qu'ils avoient deſſein de parler vivement à Mr. *de Scherling* ſur cet article ; mais lorſque je me rapellai qu'il avoit été dit poſitivement que Mrs. *de Saint Preuil* ne devoient point être compromis, je penſai que je m'étois trompée, & qu'il étoit queſtion de tout autre projet.

Je fus obligée de deſcendre dans l'appartement de ma Mère, qui me demandoit Je dis à *Julie* de trouver quelque prétexte pour me faire remonter, lorſque la perſonne que Mr. *de Villeſarel* devoit

m'envoyer feroit arrivée. Sure de fon zèle, je defcendis chez Madame *de Saint Preuil*, elle me montra des pierreries qu'elle me deftinoit, qui étoient d'une beauté fans égale. Comme j'avois l'efprit beaucoup plus tranquile, je me tirai fort bien de la converfation que j'eus avec elle, & je m'apperçus qu elle étoit de fon côté fort contente de moi

Dans la fuite de l'entretien, elle me demanda fi j'avois revu Madame *de Genneval* depuis fa défenfe? L'ayant affurée que je la refpectois trop pour ne pas être attentive au moindre de fes ordres, elle me répondit que j'avois fort bien fait; qu'elle avoit été la dupe comme moi, du patelinage & des minauderies de cette femme; mais qu'elle avoit été informée de bon lieu, que des liaifons avec elle ne faifoient pas honneur dans le monde; qu'elle fe mêloit beaucoup de chofes qui n'étoient pas trop compatibles avec le ton de Femme de qualité; d'ailleurs que fon commerce étoit incommode, qu'elle devoit

devoit beaucoup, dépenſoit plus qu'elle n'avoit, & qu'elle avoit ſans ceſſe des beſoins auxquels il faloit pourvoir; en un mot, qu'elle lui donnoit de bon cœur trois ou quatre cens louis qu'elle lui avoit prêtées à cauſe des bonnes façons qu'elle avoit eu pour nous pendant le ſéjour que nous avions fait chez elle; mais qu'enfin elle s'étoit laſſée d'être une vache à lait; & que cette raiſon jointe à beaucoup d'autres, l'avoient obligée à prendre ſon parti, & à rompre avec elle pour jamais.

Une partie des choſes que Madame *de Breville* me dit à cette occaſion, étoit dans l'exacte vérité, j'en avois fait moi-même l'expérience. S'étant trouvée au logis un jour que feu mon reſpectable Père me fit préſent dans une jolie boëte de la *Chine* de deux bourſes de cinq cens louis chacune, je lui vis faire un ſoupir, qui me fit ſentir que la vue de cette ſomme lui rapelloit quelque profond chagrin rélatif à la médiocrité de ſa fortune, que je n'ignorois pas.

M'ayant ſuivie dans ma chambre, où je me rendois pour ſerrer le préſent de Mr. *de Breville*, ſous prétexte de me tenir compagnie, elle me laiſſa entrevoir ſi adroitement les obligations qu'une Amie d'une certaine eſpèce auroit d'être prévenue ſur certains cas, que devinant tout d'un coup l'énigme, je lui demandai franchement, ſi elle me croyoit aſſez des ſiennes pour accepter deux cens louis qu'elle me rendroit quand elle voudroit. Elle eut beau affecter un air timide & humilié; je démêlai la joie, elle perçoit à travers la diſſimulation: je fus charmée de me trouver en état de lui être bonne à quelque choſe; auſſi depuis ce tems s'attacha-t-elle à moi de manière, que je pouvois compter qu'il n'y avoit point de ſervices que je ne duſſe attendre de ſon zèle & de ſa reconnoiſſance.

Je ne deſavouerai pas non plus qu'il n'y eût quelques petites choſes à dire ſur la facilité qu'elle avoit montrée en ſe rendant la confidente du Chevalier *de Beauval*,

&

& en ſervant ſa paſſion: mais ſi, lorſqu'on veut porter des jugemens à la rigueur ſur certaines gens qui ne ſont pas riches, on vouloit ſe mettre à leur place, on ſentiroit combien l'indigence eſt affreuſe, & combien de rôles elle force de mettre en uſage pour n'y pas ſuccomber. Ajoutez à cela la difficulté où ſe trouve un Homme de condition de s'en tirer, ne lui étant pas poſſible de ſortir de ſon état, ni de faire aucun métier qui le dégrade, de pareilles conſidérations rendroient les jugemens plus circonſpects, ou du moins ils ne ſeroient pas portés juſqu'au mépris, comme il arrive tous les jours.

J'eus à ſoutenir, quelques momens après, un entretien qui m'embarraſſa beaucoup plus que celui que je venois d'avoir avec Madame *de Breville*. L'arrivée du Marquis *de Scherling* l'occaſionna: ma Mère, ſoit qu'elle eût beſoin d'être tranquile, ou que dans les termes où étoient les choſes, elle fût bien aiſe de procurer un tête-

à-tête à Mr. *de Scherling* avec moi, le pria ſans façon de me conduire dans mon appartement, voulant être ſeule le reſte de la ſoirée, ne ſe trouvant pas bien diſoit-elle, & ayant beſoin de repos. Je tremblai de cette déciſion; je craignois que le clerc ne ſurvînt pendant la viſite du Marquis, & que par ſon imprudence il ne donnât à connoître des ſecrets qu'il étoit important qu'il ignorât.

En rentrant dans ma chambre, je jettai un coup d'œil à *Julie*, pour lui faire ſentir l'embaras où je me trouvois: elle y répondit avec aſſez de fineſſe, pour me faire comprendre qu'elle m'avoit entendu, & qu'elle ſeroit ſur ſes gardes: un peu plus tranquile alors je fis les honneurs de chez moi avec aſſez de liberté, pour que le Marquis ne s'apperçût point abſolument du trouble qu'il me cauſoit.

Sous prétexte de règler ſes goûts ſur les miens, lorſqu'il auroit le bonheur, diſoit-il, d'être à moi, il tenta le plus adroitement du monde

monde de ſavoir le genre de vie que je me propoſois de mener lorſque je ſerois mariée. Il ſuffit qu'on ſoit prévenu qu'une perſonne avec laquelle on a des affaires à traiter, ſoit fine, pour qu'on ſe tienne en garde, & qu'on attribue à détours des choſes dites quelquefois fort naturellement : peut-être n'euſſé-je pas eu tant d'eſprit dans cet entretien, ſi j'euſſe ignoré cette maxime; mais loin pour lors de me donner pour telle que j'étois, je me ſuppoſai du caractère de ces femmes qui ne vivent que pour le plaiſir : je parlai de bals, de ſpectacles, de fréquentes aſſemblées, en fille qui reſpiroit après toutes ces diſſipations; je vantai la douceur de ces jolis ſoupers, où l'eſprit & le cœur trouvent tant d'agrémens; je témoignai combien il étoit délicieux de vivre dans une indépendance mutuelle, en laiſſant entrevoir que la ſeule idée d'un mari jaloux étoit capable de me porter aux derniers excès pour me garantir des perſécutions d'un monſtre auſſi odieux.

Le

Le portrait que je fis de moi à cette occaſion, troubla Mr. *de Scherling*. Je ne me ſerois jamais perſuadé, reprit-il après avoir rêvé un moment, qu'après la modeſtie & la réſerve que je vous ai connues juſqu'ici, vous puſſiez vous repaître de chimères ſi fauſſes & ſi trompeuſes : je vous ai toujours cru le cœur délicat, & j'ai bien de la peine encore à croire qu'il ſoit changé à ce point. Quoi, Mademoiſelle, ſeroit-il poſſible que vous vouluſſiez préférer le faux éclat du plaiſir au plaiſir même; & que ſemblable à tant de Coquettes vous couruſſiez après des fantômes impoſteurs, tandis que vous trouveriez auprès de vous ce qui ſeul doit vous plaîre dans la vie! le véritable amour procure les vrais biens, lorſqu'il eſt réciproque: pour moi, je vous avoue que penſant bien différemment de vous, vous me tiendriez lieu de tout; que le charme de vous voir, me paroîtra mille fois au deſſus de ces bruyantes diſſipations, que le mauvais goût du Siècle a nommé fauſ-

ſement

ſement plaiſirs : par-tout où vous ſerez, je me trouverai dans le Temple du Bonheur; & loin de deſirer de voir un grand monde chez moi, j'enviſagerois comme une néceſſité fâcheuſe d'être obligé d'en recevoir, mon amour étant ſi délicat que tout ce qui ſeroit capable de le diſtraire & de le diſſiper, me deviendroit une gêne, dont je travaillerois de tout mon pouvoir à m'affranchir.

Quoi Monſieur, interrompis-je en affectant un air de ſurpriſe, je ne dois donc m'attendre qu'à vivre dans l'eſclavage dès que je ſerai à vous, puiſque vous me préparez déjà à renoncer à tout ce que le Monde a de plus flateur? Du moins, quand Madame *de Breville* ſe portoit mieux, m'en faiſoit-elle goûter de tems en tems les douceurs. A quoi ſert de changer d'état pour en choiſir un plus malheureux? Mais ſi vous m'aimiez, ingrate, reprit vivement Mr. *de Scherling*, vous exigeriez vous-même ce que mon amour imagine, plutôt pour prouver ſon étendue, que

que pour vous arracher aux plaisirs que vous ne connoiſſez pas, & que vous enviez: non, non, j'ai eu beau me le diſſimuler, tout me prouve que je ne ſerai à vous qu'à regret: ces dégoûts affectés pour un genre de vie que le véritable amour vient de tracer, auroit pour vous mille charmes, s'il vous eût été dépeint par un Amant plus heureux que moi.

Je ne jugeai pas à propos de relever ce reproche, il m'auroit peut-être menée trop loin, & je m'en ſerois vraiſemblablement mal tirée. J'allois prendre le parti de feindre, lorſque j'entendis frapper à la prémière porte de mon antichambre: ſurpriſe au dernier point que *Julie* ſe fût éloignée, n'en pouvant point douter, puiſque ma chambre étoit ouverte, & qu'elle ne paroiſſoit pas, je me levai avec précipitation, ne doutant point que ce ne fût l'homme que j'attendois; mais Mr. *de Scherling*, ſoit qu'il fût curieux, ou que ce ne fût d'abord que le ſimple effet de ſa politeſſe, voulut abſolument m'ac-

m'accompagner, quelque prière que je lui fisse de m'attendre dans ma chambre. J'arrivai en tremblant à cette porte que je voulus ouvrir, mais je ne fus pas longtems sans m'appercevoir qu'elle étoit fermée à double tour. Je ne sus que penser d'une telle précaution, je demandai à travers la porte qui y venoit de frapper. Mon laquais répondit que c'étoit un jeune-homme qui ne vouloit pas dire son nom, mais qui vouloit absolument me parler pour affaire de conséquence. Je jugeai que c'étoit celui de Mr. *de Villefarel*, ce qui me jetta dans un embarras horrible. Le Marquis défiant, & qui crut sans doute qu'il étoit question d'un mistère qu'il importoit sans doute à sa jalousie de dévoiler, dit au laquais qu'on cherchât ma femme de chambre qui avoit emporté, peut-être étourdiment, cette clé, & lui ordonna de se presser de revenir. Pendant que le Marquis tenoit ce colloque à travers la porte, je me souvins que ma garde-robe avoit une sortie sur l'escalier,

&

& ſans faire part de cette idée je rentrai dans ma chambre. La prémière choſe que je fis, fut d'en fermer les portes; enſuite je paſſai par le dégagement, & j'arrivai avant que le laquais fût de retour, à l'antichambre, où je trouvai le clerc du Notaire, que le Marquis queſtionnoit en dedans. Je le tirai par la manche, lui fis ſigne de me ſuivre, & lorſque je l'eus fait entrer par la porte de ma garderobe, je lui demandai ſon Acte, le ſignai, & le renvoyai ſur le champ, en lui diſant que quelque choſe qui arrivât, il ſe donnât bien de garde de rien avouer; ce qu'il me promit avec un ſerment que je ne lui demandois pas.

Cependant le Marquis ayant bientôt jugé que l'homme qui avoit frappé à ma porte étoit diſparu, rentra dans ma chambre, pour me faire part ſans doute des ſoupçons que cette avanture lui cauſoit: il avoit trop bien remarqué mon agitation, pour ne pas être prévenu de beaucoup d'inquié-

quiétude, joint à ce que le clerc du Notaire avoit mal répondu à ſes queſtions. Mais quel fut ſon étonnement, en trouvant ma porte fermée! il frappa tant qu'il put, & penſa l'enfoncer. Pendant ce tems je renvoyai mon homme, aimant mieux me mettre dans le riſque que Mr. *de Scherling* me ſoupçonnât de tout ce qu'il voudroit, que de lui laiſſer entrevoir la plus petite choſe de cette avanture.

Un moment après que je m'en fus tirée comme je viens de le dire, *Julie*, que mon laquais étoit allé chercher, arriva: elle voulut faire quelque difficulté pour ouvrir au Marquis, jugeant bien que j'avois eu mes raiſons pour m'enfermer: mais celui-ci, que ſa jalouſie rendoit furieux, lui arracha la clé qu'elle tenoit encore à la main, avec laquelle il entra ſuivi de ma femme de chambre. Sans faire attention à l'air d'égarement qui paroiſſoit ſur le viſage de Mr. *de Scherling*, je demandai avec aigreur à *Julie*, d'où elle

elle venoit, & lui fis des reproches ſur ſon peu d'affection. La pauvre fille, qui n'en avoit pas aſſurément manqué dans cette occaſion, & à laquelle je n'avois jamais parlé ſur ce ton, me répondit en ne pouvant retenir ſes larmes, que c'étoit bien malgré elle qu'elle étoit ſortie de mon appartement, mais que Madame *de Breville* par trois ordres conſécutifs lui avoit fait dire d'aller lui parler un moment après que Mr. le Marquis étoit entré chez moi; & que je jugerois par ce qu'elle me diroit ſur ce chapitre, qu'elle ne méritoit pas les reproches cruels que je venois de lui faire, qui lui étoient plus ſenſibles que tous les malheurs qui auroient pu lui arriver.

Fin de la Sixième Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

SEPTIEME PARTIE.

JE conçus par la réponſe de *Julie*, que mon aigreur avoit été injuſte, & je me reprochai la douleur que je venois de lui cauſer. Une parole obligeante la conſola; je remis à un autre tems à expliquer pluſieurs ſignes qu'elle me fit, qui me firent comprendre qu'elle avoit bien des

des choſes à me dire. J'étois trop embarraſſée des différentes queſtions que me faiſoit Mr. *de Scherling*, pour m'occuper d'autres choſes. J'avois oublié d'ôter de deſſus une table à écrire, l'écritoire dont je m'étois ſervie pour l'Acte qu'on m'avoit apporté à ſigner. Comme il n'y en avoit point avant que le clerc eût frappé, le Marquis en avoit tiré pour conſéquence que je venois d'écrire à ſon rival, ſans réfléchir que je ne pouvois en avoir eu le tems. Laſſe de la manière avec laquelle il marquoit ſa curioſité, je lui répondis aſſez fièrement, que je n'étois point encore à lui, & que je n'avois aucun compte à lui rendre. Il étoit trop jaloux dans ce moment pour être reſpectueux. Eh bien, s'écria-t-il, puiſqu'à la veille d'être à moi vous pouſſez la rigueur juſqu'à me refuſer une grace auſſi légère, je trouverai peut-être dans cette lettre de quoi juger de votre façon de penſer à mon égard. Je frémis en reconnoiſſant l'écriture de *Beauval*: par une ſuite de mon impru-

imprudence, j'avois oublié de pousser le tiroir de ma table à écrire, où cette lettre s'étoit présentée la prémière. Mr. *de Scherling* s'en étoit apperçu en entrant, & avoit profité du tems où *Julie* étoit entrée pour s'en emparer. Sentant dans ce quart-d'heure la conséquence de la chose, je me jettai avec une telle vivacité sur le Marquis pour la lui arracher, que quelque vite qu'il la retirât, il m'en resta une partie. Mr. *de Scherling* fut au desespoir de ne s'être pas mieux tenu sur ses gardes: me connoissant timide naturellement, il soupçonna par la démarche hardie de mon action, que cette lettre devoit m'être d'une grande conséquence; il resserra le reste dans la poche, en me disant ironiquement, qu'il trouveroit peut-être dans la partie qu'il alloit lire avec ma Mère, de quoi s'éclaircir de ses doutes. Cette menace qui me fit trembler, m'étonna, & me fit changer de ton. Je le rapellai en le priant de ne point me mettre au

desespoir, en me brouillant avec Madame *de Breville*. Me voilà prêt, s'écria-t-il en revenant, à faire tout ce que vous voudrez, mais à condition que vous m'avouerez de bonne foi ce que c'est que cet homme dont l'arrivée vous a tant intriguée, & quel peut être le message dont il s'est acquité.

Je trouvai tant de tirannie dans cette prière, que honteuse d'être descendue jusqu'à la suplication, je lui répondis que dès qu'il le prenoit avec moi sur ce ton, je n'avois plus rien à lui dire; qu'il étoit le maître d'en user comme il le jugeroit à propos, mais que pour moi, persuadée de tout ce que j'aurois à soufrir si je devenois sa femme, puisque ne l'étant point encore il osoit débuter par des procédés si durs avec moi, mon parti étoit pris de courir tous les risques de l'avanture, & de me faire plutôt mettre dans un Couvent pour le reste de mes jours, que de fléchir sous les loix qu'on vouloit m'imposer.

Le Marquis, sans me répondre, sor-

fortit de l'air le plus piqué du monde : à peine eut-il tourné le dos, que *Julie* me dit vivement qu'il faloit fans miféricorde bruler toutes mes lettres crainte d'accident. Quelque peine que me fît ce facrifice, je fentis fi bien la néceffité de ce parti, que je les tirai toutes d'une caffette où j'avois mis les anciennes, pendant que ma femme de chambre fit la revue du tiroir, & jetta au feu les nouvelles. Après ces prudentes précautions, je me mis à lire la partie de la lettre que j'avois arrachée à Mr. *de Scherling*, pour juger par ce fragment de la tournure de celui qu'il avoit emporté. C'étoit le commencement qui fe trouvoit entre mes mains, il étoit conçu dans ces termes.

Je penfois, lorfque je reffentis pour la prémière fois le pouvoir de vos charmes, mon aimable Maîtreffe, qu'il n'étoit pas poffible que je puffe vous aimer avec plus d'excès. Mais que je connoiffois peu alors tout l'empire de l'amour! Depuis le jour heureux que vous avez daigné me faire l'aveu de mon bonheur, ma paffion a toujours

été en augmentant, auſſi-bien que vos beautés. Ce n'eſt point, adorable Breville, la ſuppoſition d'un Amant prévenu. Avant que vous connuſſiez les douceurs d'un panchant mutuel, vous étiez faite pour triompher de tous les cœurs; mais vos beaux yeux n'étant point animés de ce ſentiment délicieux que l'amour y a placé en vous rendant ſenſible, ne lançoient point de feux auſſi dangereux que ceux dont je ſuis dévoré. A peine mes ſens éperdus peuvent-ils en ſoutenir la vive impreſſion. Oui, divine de Breville, je brule d'une flame. . . . .

Ce qui reſtoit au Marquis de cette malheureuſe lettre, étoit le plus vif: je me rapellai que le Chevalier demandoit que ſon amour fût ſoulagé par la douce eſpérance qu'il ſeroit un jour heureux: il me faiſoit reſſouvenir, que dans un tems où je l'aimois moins, la pitié avoit fait alors l'office de l'amour: il retraçoit dans cet endroit le moment où la joie qu'il avoit eu de me voir, fut ſi vive qu'il en perdit le ſentiment. La fin de la lettre, autant que je pus me le

ra-

rapeller alors, contenoit de vifs remercimens de la complaiſance que j'avois eu la veille de reſter une demi-heure de plus qu'à mon ordinaire chez notre bonne amie, & il me preſſoit de lui accorder plus ſouvent de ſi charmantes douceurs.

Je fus inconſolable, que le hazard m'eût ſi mal ſervie, & qu'il eût fait tomber entre les mains d'un homme que j'avois tant lieu de redouter, la plus vive de toutes les lettres que *Beauval* m'avoit écrites. Je concevois à quel excès ma Mère feroit fâchée contre moi, quand Mr. *de Scherling* lui en feroit part, & je tremblois à la ſeule penſée d'être obligée de me préſenter devant elle. Je jugeois par toutes les queſtions qu'elle avoit fait à *Julie*, qu'elle avoit fait venir exprès pour l'intérroger ſur mon compte, qu'elle étoit informée de mes liaiſons avec le Chevalier. Elle lui avoit reproché de me ſervir dans cette occurrence, & de ne l'avoir point avertie des commencemens d'un engagement auquel

elle auroit mis bon ordre alors ; elle l'avoit menacée, en cas qu'elle ne lui rendît pas compte de tout ce qui se passoit de secret à cet égard, de la remettre à sa Mère qu'elle enverroit chercher, & de faire son portrait de façon qu'elle seroit mille fois plus malheureuse qu'elle ne l'avoit été avant que d'être à moi.

La pauvre *Julie* s'étoit trouvée extraordinairement embarrassée, Madame *de Breville* la serroit de près ; mais aimant mieux tout risquer que de me trahir, elle avoit nié avec tant de fermeté qu'elle sût rien de mes affaires, que ma Mère en fut pour cette fois la dupe. Comme elle étoit bonne naturellement, elle voulut réparer ce qui lui étoit échappé de trop dur dans ses expressions : prévenue qu'elle l'avoit maltraitée injustement, elle la renvoya en lui promettant de lui faire du bien, pourvu qu'elle m'exhortât à lui obéir, & qu'elle l'avertît de tout ce qu'elle pourroit découvrir de mes secrets.

Ma femme de chambre m'aprit aussi que ne pouvant résister aux ordres

ordres conſécutifs qui lui avoient été apportés par *Blondel* de ſe rendre dans l'appartement de ma Mère, elle avoit cru bien faire pour prévenir tout ce qui pouvoit arriver de la venue de l'homme du Notaire, d'emporter la clé de mon appartement, dans l'eſpérance que le clerc, ne pouvant point entrer, il attendroit qu'elle fût ſortie de la chambre de Madame *de Breville* pour ſe faire annoncer dans la mienne.

Cette fille venoit de me prouver trop bien ſon attachement, pour que je ne lui fiſſe pas mille careſſes : elle y fut ſi ſenſible, qu'elle me jura qu'elle ſe ſacrifieroit plutôt elle-même, que de me manquer jamais de fidélité.

L'arrivée du redoutable *Blondel*, que je trouvai dans ce moment refrogné comme un vieux ſinge, interrompit beaucoup de réflexions que nous faiſions alors : il venoit me notifier que j'euſſe à le ſuivre avec ma femme de chambre dans l'appartement de ma Mère. Je prévis la ſcène que j'allois eſſuyer, & j'en tremblai d'avance.

Julie, au-lieu de me paroître auſſi allarmée que moi, me dit à l'oreille en deſcendant, que je me raſſuraſſe, & que le grand parti dans cette occaſion étoit de tout nier comme elle avoit déjà fait, parce que Madame *de Breville* ne pouvant être informée de mes affaires que par Mr. *de Scherling*, je devois ſuppoſer que ſa jalouſie avoit mis en uſage tous ces moyens, pour obliger ma Mère à oublier la tendreſſe qu'elle avoit toujours eue pour moi, afin de ne point écouter ma répugnance ni mes pleurs, à l'occaſion d'un mariage qu'il avoit tant d'intérêt de faire réuſſir. Mais *Julie* ne ſavoit pas encore qu'il m'étoit impoſſible de ſoutenir un menſonge, & que quand j'euſſe pris ſur moi de diſſimuler à ce point, ma ſeule contenance m'auroit trahie, & auroit dépoſé contre moi.

Aprochez Mademoiſelle, me dit ma Mère, lorſqu'elle m'entrevit, j'aprens en vérité de jolies choſes de votre part. C'eſt donc ainſi que vous avez répondu à la con-

confiance que j'ai eue jusqu'ici en vous? je croyois cependant avoir mérité par les bontés dont je vous ai toujours comblée, d'autres procédés de votre part: je suis prête cependant à tout oublier, pourvu que vous me fassiez un aveu sincère de tous vos secrets, & que vous répariez une conduite si peu séante en fléchissant avec soumission à toutes mes volontés.

J'étois si troublée de ces reproches, & de l'air de colère qui paroissoit dans les yeux de ma Mère malgré l'adoucissement qu'elle venoit de mettre à son ton, que je tentai vainement de lui répondre. Le Marquis étoit debout à côté de son lit, qui de tems en tems me regardoit fixement en poussant de grands soupirs. *Blondel* & la femme de chambre de Madame *de Breville* étoient à quatre pas de Mr. *de Scherling* comme deux termes. Je me trouvois si humiliée d'être obligée de me justifier devant tant de témoins, que je baissai les yeux & gardai le silence. Eh bien Mademoiselle,

continua ma Mère en commençant à s'impatienter, me ferez-vous attendre encore longtems votre réponſe? Que pourrois-je vous dire pour me juſtifier Madame, repris-je enfin, en ne pouvant retenir mes larmes; je ne juge que trop que vous êtes prévenue, & que tout ce que je pourrois alléguer pour ma défenſe ſeroit ſuperflu: d'ailleurs, pourſuivis-je, il m'eſt bien cruel d'avoir à parler devant des gens qui ne s'occupent que du ſoin de me noircir dans votre eſprit. Je conçois par ce diſcours Mademoiſelle, interrompit Mr. *de Scberling*, qu'il eſt queſtion de moi, & que je vous deviens de jour en jour plus odieux; mais comme je ne m'attire point cette mauvaiſe humeur de votre part, & qu'au contraire je n'ai pas ceſſé juſqu'ici de vous être parfaitement attaché malgré vos rigueurs, vous me permettrez d'en apeller à votre raiſon, puiſqu'il ne m'eſt plus permis de m'en rapporter à votre cœur. Qu'a donc fait de plus que moi Mr. *de Beau-*

Beauval pour mériter de ſi douces préférences ? ajouta-t-il avec plus de chaleur. Je ne prétends point vous rapeller tous les ſoins que j'ai pris de vous plaîre, ni les ſervices que j'ai été aſſez heureux de vous rendre dans des occaſions dont vous ſentiez vous-même le prix alors ; je m'en ſuis trouvé trop bien payé par la ſenſibilité dont il me ſembloit que vous étiez prévenue : quels ſont donc mes crimes envers vous d'avoir ſouhaité ardemment de voir mon ſort lié avec le vôtre ? Ingrate, oubliez-vous que lorſque je me ſuis déclaré, mes vues ne pouvoient être ſuſpectées d'intérêt, puiſque votre état étoit indécis, & que je n'épouſois en vous que votre ſeule perſonne, plus chère mille fois à mes yeux que toutes les fortunes de l'Univers. Madame votre Mère eſt mon garant, & peut dire que lorſqu'elle voulut m'aſſurer le bien qui lui reſtoit, je la ſupliai de laiſſer à mon amour la gloire de ne point le profaner par le vil objet de l'intérêt : plût au Ciel que des évènemens imprévus ne fuſſent point

ſurvenus à la traverſe ! vous ne ſeriez pas aujourd'hui la plus riche héritière de *Paris*, & vous vous ſouviendriez d'un malheureux Amant qui ne vous a déplu, que parce qu'il vous a toujours aimé trop tendrement.

Quelque pathétiquement que fût proféré ce diſcours, il ne diminua point l'indignation que j'avois des procédés de cet homme. Je vous ai déjà dit mille fois, repris-je, Monſieur, en le regardant à peine, que j'étois auſſi reconnoiſſante que je puis l'être de tous les ſervices que vous m'avez rendus, & que vous me rapellez ; mais ſi vous vous piquez autant de juſtice que de ſentimens, vous vous ſouviendrez que je ne vous ai jamais promis de les reconnoître de la manière dont vous l'avez toujours deſiré, dès ce tems même où vous me faites ſentir que j'aurois été trop heureuſe d'accepter la fortune que vous me propoſiez ; mais dès lors, comme aujourd'hui, le vil intérêt, pour me ſervir de vos expreſſions, ne m'a jamais été d'au-

d'aucune recommandation ; ſi j'avois pu vous aimer, vous l'euſſiez été, ſoit que je fuſſe riche ou ſans bien. Je crois que vous le méritez mieux que perſonne, mais je crois vous avoir déjà dit plus d'une fois que je me ſentois un éloignement extrême pour le mariage ; & quelque choſe qui arrive, à moins que je ne m'y trouve abſolument forcée, je crois qu'on ne me verra jamais me démentir.

Ce raiſonnement pourroit être de quelque valeur, s'écria ma Mère, ſi je n'avois entre les mains des preuves que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même ſur ce point : cependant, comme vous conteſterez peut-être le fragment de cette lettre parce qu'elle n'eſt pas entière, nous allons, puiſque vous m'y forcez, développer le miſtère. En prononçant ces mots Madame *de Breville* fit un ſigne à *Blondel*, qui ſortit : il reparut un moment après avec ma table à écrire, & une caſſette : donnez-moi vos clés, pourſuivit ma Mère ; peut-être trouverai-je par-là le ſecret

de vous faire parler. Bien ſure que cette viſite qu'on s'étoit propoſée, ne ſerviroit qu'à jetter dans la confuſion Mr. *de Scherling*, je les préſentai avec reſpect à ma Mère. Vous ne trouverez rien, reprit le Marquis; Mademoiſelle y a mis bon ordre, la tranquilité que je lis dans ſes yeux m'en eſt un ſûr garant.

En tout cas, repartit Madame *de Breville* en me regardant avec colère, *Julie* m'en répondra, elle n'a pas quité Mademoiſelle, ainſi elle nous dira ce qu'elle a fait de ſes lettres, ſi elles ne ſe trouvent pas. La crainte que ma femme de chambre ne me fût ôtée, fut aſſez puiſſante ſur moi pour me faire prendre mon parti. Cette fille, repris-je, ne ſait rien de mes affaires: pour ne rien craindre de ſon indiſcrétion, je l'ai éloignée ſous un prétexte, & pour éviter de plus entières explications, jugeant bien par l'irrégularité du procédé de Mr. *de Scherling*, que je devois m'attendre à ne point être ménagée, j'ai brulé tous les pa-

papiers qu'on cherche, & il ne m'en eſt reſté aucun.

Madame *de Breville*, qui jusques-là s'étoit retenue, me parla avec le dernier emportement : après m'avoir fait mille reproches, plus cruels les uns que les autres, en ajoutant que je lui mettois le poignard dans le ſein, elle proteſta que je me repentirois toute ma vie d'avoir oſé faire des liaiſons à ſon inſu, & que pour commencer à me faire ſentir qu'elle étoit la maîtreſſe abſolue de mon ſort, elle prétendoit que j'aſſuraſſe Mr. *de Scherling* que je l'acceptois ſans répugnance pour mon époux ; mais ſur ce que je lui répondis, cependant avec tout le reſpect poſſible, qu'après les chagrins qu'il venoit de me cauſer, il ne le feroit jamais que malgré moi, ma Mère me jetta un bougeoir à la tête, dont la bougie me brula le front, en ordonnant à *Blondel* de me conduire dans l'endroit qu'elle m'avoit deſtiné, en cas que je fuſſe rebelle à ſes ordres.

Le Marquis, qui s'étoit tu pendant

dant ce dialogue, se jetta aux genoux de Madame *de Breville* pour intercéder en ma faveur, elle fut inflexible : il voulut en user demême avec moi pour me porter à faire les démarches convenables pour obtenir ma grace : je lui tournai le dos, en lui disant que j'ignorois où l'on m'alloit conduire; mais que quelque desagréable que fût le séjour, je m'y trouverois bien pourvu que je fusse délivrée pour toujours de toutes ses persécutions. Ma pauvre *Julie* qui fondoit en larmes, voulut me suivre, mais ma Mère lui ordonna sèchement de rester: elle tenta encore, comme je le sus bientôt après, tous les moyens possibles pour la faire parler à mon sujet; mais cette aimable fille me tint parole, & ni les douceurs ni les menaces ne purent rien sur sa fidélité.

Le Sr. *Blondel* s'acquita en géolier sévère de sa commission ; il me conduisit dans une chambre du troisième appartement, où il m'enferma à la clé, en me disant durement que j'aurois le tems d'y faire

des

des réflexions, & que malgré toute mon adreſſe je ſerois bien fine ſi je lui en donnois à garder.

J'étois ſi piquée que je ne ſentis pas le deſagrément de ma nouvelle condition : je me jettai ſur une chaiſe en méditant ſur la fermeté avec laquelle je devois m'oppoſer au mariage projetté. Je n'avois eu juſques-là que de la répugnance pour cette union, ſans que Mr. *de Scberling* y entrât perſonnellement; mais l'averſion s'empara tout d'un coup de mon ame pour cet homme : toutes ſes bonnes qualités auxquelles j'avois rendu moi-même mille fois juſtice, me parurent des actes perpétuels d'hipocriſie: mon eſprit prévenu me rendit inſupportable juſqu'à ſa figure: enfin je lui trouvai mille défauts, qu'il n'avoit pas aſſurément: voilà les effets de l'humeur & de la prévention.

Mais quand mes penſées ſe tournérent vers ma Mère, & que je me rapellai que la colère que je venois de lui cauſer, pouvoit avancer ſes jours, & que quand on

ne me rendroit pas reſponſable de ſa mort dans le monde, j'aurois à me la reprocher éternellement, je me mis à pleurer amèrement, & à m'agiter beaucoup. Je me rapellai que mon frère m'avoit ſur-tout recommandé de diſſimuler, & d'éviter d'avoir aucune conteſtation avec Madame *de Breville.* Mr. *de Villeſarel* m'en avoit dit autant; & ſi j'avois ſuivi le conſeil de ma pauvre *Julie*, qui ſe trouvoit alors mêlée dans mes pleurs & dans mes regrets, je n'euſſe pas été cauſe que les choſes euſſent été pouſſées ſi loin, & je n'en aurois pas eu tant à me reprocher.

Mais c'en étoit fait; il n'étoit pas poſſible de changer de conduite, ſans m'engager de manière qu'il m'eût été honteux de changer de parti; je ne crus pas dévoir faire mieux que de me réſigner à la volonté du Ciel; mais après m'y être déterminée, je ne m'en affligeai pas moins.

Deux heures après, *Blondel*, ſuivi d'un laquais de ma Mère, vint m'apporter à ſouper. Il eut

beau

beau vouloir me faire parler, je ne daignai ni lui répondre ni manger. Il se retira en haussant les épaules, & en fermant ma porte. J'entendis qu'il disoit au domestique qui l'accompagnoit, que ma phisionomie étoit trompeuse, & que je n'étois pas si douce que je le paroissois.

Je passai la nuit dans les réflexions les plus desagréables; je me représentois toujours ma Mère prête à mourir, & moi persécutée alors des plus cruels remords. Le sommeil, au-lieu de me calmer, ne me présenta que les mêmes images. L'horreur de la nuit grossissoit le mal, & de tems en tems me faisoit frémir; au moindre bruit je m'effrayois & je jettois des cris; en un mot je contai presque toutes les heures, & cette nuit me sembla d'une longueur à mourir.

Le matin, sur les neuf heures, ma prison s'ouvrit. *Blondel* aprocha du lit où je m'étois jettée toute habillée, & me demanda avec plus de douceur qu'il n'en avoit eu

la veille avec moi, ſi j'étois en état de recevoir une viſite que ma Mère m'envoyoit. Je me jettai en bas du lit, voyant entrer dans ma chambre un Moine dont l'habit m'annonça l'Ordre. C'étoit un *Jacobin*, que je n'avois jamais vu. Je ſuis le Confeſſeur de Madame *de Breville*, me dit-il; elle veut Mademoiſelle que j'aye une petite conférence avec vous, je vous crois trop bien née pour lui refuſer cette légère ſatisfaction. Pendant ce propos *Blondel* avança un fauteuil, & ſe retira. Je répondis au Père que j'étois prête à l'écouter, & que tout ce qui me venoit de la part de ma Mère me ſeroit toujours reſpectable. Après avoir touſſé, le Moine me parla à peu près en ces termes.

Ce n'eſt point par des motifs de Religion, Mademoiſelle, que je prétends vous engager à l'obéiſſance que vous devez à Madame *de Breville*; je ne ferois que vous répéter ce que vous avez ſans doute entendu déjà mille fois. Je voudrois tâcher de vous amener au

point

point où je vous desire, par les considérations mêmes du monde qui doivent tout faire sur une jeune personne, qui selon les apparences doit y jouer bientôt un grand rôle. Vous n'ignorez pas, Mademoiselle, à quel point on donne matière à parler de soi lorsqu'on y débute mal. Si j'en crois les rapports qui m'ont été faits de votre conduite, où je suis obligé d'entrer pour répondre à la confiance de Madame votre Mère, vous allez vous perdre de réputation, si ce qui se passe aujourd'hui dans l'intérieur de votre maison éclate; ce qui arrivera infailliblement, si vous persévérez dans le refus que vous faites de vous soumettre aux volontés de celle qui vous a donné le jour. Croyez-moi Mademoiselle, quelque chose qu'on puisse vous dire, on blâme toujours une jeune personne qui prend des travers avec sa Mère, quelque bien fondée qu'elle paroisse dans la résistance qu'elle apporte à ses desirs; on la soupçonne toujours d'écarts qui font

font le plus grand tort à ſa réputation. Je ne vous cèlerai pas que vous êtes dans le cas de perdre entièrement la vôtre : on vous accuſe de vous être paſſionnée pour un homme ſans bien, qui déplaît à votre famille, & qui n'a pour lui que le bonheur de vous avoir plû; d'autant plus dangereux, qu'il vous a amenée au point de lui ſacrifier tout ce qu'il y a de plus reſpectable dans la vie, une Mère, les bienſéances, votre réputation même. Quoi Mademoiſelle, s'écria le Père en étendant les deux bras comme s'il eût été en chaire, ſeroit-il poſſible que pour une fantaiſie ſi peu ſéante à une fille bien née, vous devinſſiez ingrate, & téméraire au point de vous brouiller pour jamais avec une Mère ſi bonne, ſi tendre, ſi généreuſe! Ah Mademoiſelle, pourſuivit le *Jacobin* en laiſſant tomber ſes bras & ſa tête avec un air de componction, rentrez en vous-même, les entrailles de la maternité palpitent encore en votre faveur ; profitez de ce quart-d'heure ſalutaire ; que

je

je sois l'heureux instrument d'une réunion dont le Ciel & les Anges seront dans le ravissement; un mot de condescendance de votre part va tout réparer, vous rendre à vous-même, & combler d'une joie pure Madame *de Breville*, qui vous aime, & qui se meurt de l'obligation où vous la mettez de vous traiter avec rigueur.

Malgré le ton ridicule avec lequel ce bon Père me fit cette exhortation, je ne laissai pas d'en être attendrie. Je répondis que je savois le respect que je devois à ma Mère, que je ne croyois pas m'en être écartée, en la supliant de vouloir bien ne point me sacrifier à un homme que je n'aimois pas, sur-tout dans le dessein où j'étois de ne jamais me marier; que j'étois au desespoir que mes humbles représentations sur ce sujet l'eussent aigrie au point de me traiter avec autant de rigueur que celle dont on usoit envers moi; qu'il m'étoit bien sensible qu'elle donnât lieu par ses plaintes à tous ceux qui l'environnoient, de soup-

çonner

çonner me ſageſſe, & que je fuſſe par-là devenue l'objet du mépris de ſes propres domeſtiques; qu'à l'égard du goût qu'on m'imputoit pour un autre que celui qu'on me deſtinoit, j'étois trop ſincère pour le nier, mais que je trouvois fort extraordinaire que pour rendre cette prévention criminelle, on abaiſſât un homme de qualité qui valoit bien dans tous les points mon perſécuteur, à moins qu'on n'apréciât le mérite au taux de la fortune; qu'en ce cas il étoit vrai qu'il en avoit moins que celui qu'on lui préféroit.

Le bon *Jacobin* me regardoit pendant que je m'expliquois ainſi avec un air de confiance, & des yeux ſatisfaits qui me firent penſer que ma réponſe ne lui déplaîſoit pas, il fut même pluſieurs fois à la veille de m'interrompre. Lorſque j'eus achevé, il me pria de lui répéter un article que j'avois paſſé, diſoit-il trop légèrement, & qui ſelon ſon miniſtère exigeoit d'être aprofondi. C'étoit cette eſpèce d'aſſurance que je venois de

de donner, que je n'étois point dans l'intention de contracter un engagement auſſi ſérieux que le mariage. Je ne diſſimulai point en donnant plus d'étendue à cette queſtion. Je parlois comme je penſois, & ce fut avec des expreſſions qui perſuadérent ſans doute ſi bien le Père, qu'il s'écria, oh! oh! ceci change fort la thèſe: un pareil éloignement à votre âge, Mademoiſelle, malgré le foible dont vous convenez pour le Cavalier dont on me fait un portrait ſi différent du vôtre, me perſuade qu'il ne peut venir que d'en-haut. Dieu a ſans doute des deſſeins ſur vous, Dieu me préſerve de prêter la main à rien qui puiſſe y déroger. Loin de vous engager davantage à prendre l'époux que Madame votre Mère vous deſtine, je vous exhorte au contraire à perſévérer dans vos refus, pourvu que vous proteſtiez cependant qu'ils ne viennent point de manque de déférence ni de reſpect pour Madame votre Mère, mais parce que Dieu vous inſpire de lui tout ſa-

crifier, & de n'être jamais qu'à lui ſeul.

Je fus auſſi ſurpriſe du retour du bon Père *Jacobin*, ſi contraire à ſon prémier ſermon, qu'à la manière dont il expliquoit une ſimple aſſurance, qui ſelon qu'il l'entendoit, devenoit une eſpèce de vœu d'être Religieuſe, qui ne m'étoit jamais tombé dans l'eſprit, & dont j'étois bien éloignée: Prenez garde Monſieur, lui dis-je en le retenant, car il s'étoit déjà levé pour ſe retirer, que je ne vous ai point dit en vous parlant de l'intention que j'ai de ne point me marier, que les motifs qui m'y déterminent, ne proviennent d'aucun goût pour le Cloître; vous ne m'auriez pas entendu, ſi vous interprétiez de cette manière ce qui n'eſt dans l'exacte vérité qu'une répugnance invincible pour le mariage, ſans que je puiſſe en donner moi-même de raiſon valable. N'importe, n'importe, reprit le Père, ce dégoût à votre âge pour un bien que toutes celles de votre ſorte envient, eſt un préalable certain que Dieu vous

vous apellera un jour à lui : mais que dis-je, quand ſa providence éternelle ne vous amèneroit pas juſques-là, ſes deſſeins ſans doute pour que vous reſtiez fille, n'ont pour objet que de vous mettre à portée de faire un bon uſage des grands biens qu'il a bien voulu qui tombaſſent un jour dans votre poſſeſſion : combien d'exemples ne pourrois-je pas vous donner ſur ce ſujet? ſavez-vous bien Mademoiſelle qu'une partie de nos Maiſons n'ont été bâties & fondées que par de riches Filles, qui comme vous avoient refuſé de grands établiſſemens pour vivre dans le repos & dans la contemplation : je ſuis bien trompé ſi un jour vous ne les imitez : vous vous ſouviendrez alors que nous ne ſommes pas à notre aiſe, & que notre Maiſon de *Paris* a beſoin d'une Bienfaitrice : qui ſait ſi le Ciel n'agit point dans tout ceci pour qu'un jour vous teniez une place honorable dans notre ſaint Ordre, afin de vous faire participer aux œuvres méritoires qui ſe font journellement

dans tous les lieux où il eſt établi?

Je ne m'attendois pas à cette chute, elle me prouva que dans une partie du zèle de ces ſortes de gens, l'intérêt particulier y entre quelquefois autant que la gloire de Dieu : mais ſans m'arrêter à cette réflexion, je dirai que trouvant mon compte à flater les eſpérances du *Jacobin*, je lui promis que s'il m'obtenoit par ſes ſecours favorables le retour des bontés de ma Mère, & par ſes prières qu'on ne m'obligeât point à changer d'état, je me ſouviendrois un jour des bons offices qu'il m'auroit rendus. Il me quita fort ſatisfait de cette eſpérance, & m'aſſura qu'il alloit tout employer pour me procurer la tranquilité que je deſirois.

Environ une heure après cette conférence, la femme de chambre de Madame *de Breville* vint me chercher de ſa part: Si vous m'aviez avoué ma fille, me dit-elle dès que je parus à ſes yeux avec un air aſſez tranquile, que vous

aviez

aviez fait vœu à Dieu de ne jamais vous marier, vous vous ſeriez évitée une partie des chagrins que vous m'avez forcée de vous cauſer. Je n'ai rien à vous dire pour le préſent ſur cela, retournez dans votre appartement juſqu'à ce que je vous faſſe apeller: je prendrai ſoin de tranquiliſer votre conſcience, & de vous mettre à l'abri des reproches qu'elle auroit à vous faire. En achevant ces mots, elle demanda du papier & de l'encre, & me congédia.

Mon laquais m'attendoit à la porte, qui me marqua la joie qu'il avoit de me revoir, en accuſant le vieux *Blondel* de tous les chagrins que j'avois eſſuyés: ſans lui donner le tems de m'en dire davantage, je lui demandai où étoit *Julie*: j'apris que Madame *de Breville* avoit envoyé chercher ſa Mère la veille, & qu'après lui avoir dit qu'elle m'étoit devenue inutile, elle l'avoit remiſe entre ſes mains. Je fus piquée juſqu'au vif de ce procédé à mon égard; & lorſque je fus dans ma chambre, je me mis

à pleurer comme une folle: je ne ſentis jamais ſi bien ce qu'on perd quand on eſt privée d'une confidente aimable qui vous aime, & qui par ſa ſenſibilité & ſes conſeils vous aide à ſoutenir vos chagrins: je ſus que cette pauvre fille s'étoit jettée aux piés de ma Mère pour la conjurer de la garder, mais elle avoit été inexorable; & Madame *Severin* la voyant abandonnée de ſes protectrices, avoit repris le grand ton, & l'avoit arrachée de la maiſon, en la traitant avec ſa dureté ordinaire.

Je prévis combien ma pauvre *Julie* devoit être accablée de douleur, cette idée augmenta la mienne: *Deschamps*, ce laquais dont je viens de parler, voulut m'engager à eſſuyer mes pleurs; mais quoiqu'il fût le meilleur garçon du monde, & qu'il me fût attaché, il s'y prit ſi mal, & avec des phraſes ſi mal arrangées, que je lui ordonnai de ſe retirer, & de ne m'interrompre que lorſque je l'apellerois.

A l'heure du diner on vint m'a-

vertir de descendre : je trouvai auprès de Madame *de Breville* ce même Ecclésiastique dont j'ai parlé, avec lequel je me mis à table, ma Mère ne sortant plus de son lit depuis quelque tems. Il ne fut question pendant le repas que de choses indifférentes : lorsqu'on eut desservi, & que les domestiques furent retirés, Madame *de Breville* m'ordonna de passer avec Mr. le Grand-Vicaire dans la Chapelle, & de me confesser. Sur ce que je lui représentai que je n'y étois point préparée, elle me dit qu'il n'étoit question que du vœu que j'avois fait, afin que cet Ecclésiastique compétent en pareille matière, fît sur cela ce qui conviendroit. Je devinai de quoi il étoit question alors, & je me rendis à la Chapelle, fort embarrassée comment je me tirerois de ce pas délicat.

Le Grand-Vicaire en usa en homme qui sait parfaitement les devoirs de son ministère, il me retourna si bien qu'il démêla les choses comme elles étoient : il

m'aſſura, lorſqu'il ſe crut inſtruit, que je n'étois engagée à rien, & que je n'avois pas beſoin d'être relevée d'un vœu fait ſans réflexion, & que nul acte de ma part n'avoit confirmé depuis. Après ce propos il me fit ſentir avec toute la douceur poſſible, que je ne pouvois ſans pécher me rebeller contre les ordres de ma Mère, qui ſavoit mieux que moi-même ce qui me convenoit. Je ne trouvai point d'autre parti à prendre que celui de me taire; il ne m'auroit ſervi de rien de vouloir diſcuter avec un homme non ſeulement prévenu, mais qui étoit perſuadé que mon entêtement & mon cœur étoient criminels, puiſqu'ils m'avoient portés à une rebellion ſi bien déclarée.

En rentrant dans la chambre de Madame *de Breville*, j'y trouvai grande compagnie: je pâlis en reconnoiſſant qu'il alloit être queſtion de la ſignature du contract. Effectivement après les prémiers complimens, ma Mère, à qui l'Eccléſiaſtique venoit de parler à l'oreille,

l'oreille, me dit avec un air ouvert qu'elle étoit charmée de ma bonne-foi, & qu'elle s'en promettoit beaucoup ensuite. Le contract me fut présenté. Je fus indécise un moment de la conduite que je devois tenir, mais me rapellant le conseil que Mr. *de Villefarel* m'avoit donné de ne point hésiter, & ne voulant point faire retomber ma Mère dans les excès où je l'avois portée la veille, je signai. Cette action me valut bien des complimens de sa part, de celle de Mr. *de Scherling* & de tous les invités, dont je les aurois quités de bon cœur. Madame *de Breville*, qui étoit ravie de ma condescendance, me fit mettre auprès d'elle, & m'embrassa plusieurs fois: dans toute autre occasion j'eusse été bien sensible à des témoignages d'amitié si chers; mais je l'avouerai naturellement, ils ne me touchérent point, au contraire mon cœur irrité en murmuroit tout bas.

Plus j'aprochois de la fin de la journée, & plus je devins triste: lorsqu'on vint annoncer que le sou-

per étoit ſervi, je penſai me trouver mal. Madame *de Breville* qui ſe défioit de moi, avoit voulu malgré ſa foibleſſe ſe mettre à table, afin que ſa préſence me contînt, & m'empêchât de rien faire de contraire à ſes deſſeins; mais elle eut beau m'exhorter tout bas à paroître plus tranquile, je ne pus diſſimuler juſqu'à ce point; je tremblois quand je penſois qu'à la fin du repas il faloit paſſer dans la Chapelle, & que là je devois être ſacrifiée pour jamais.

Je commençois à déſeſpérer des ſecours que mon frère & Mr. *de Villefarel* m'avoient promis, le deſſert étoit ſervi, il étoit plus de douze heures, & l'on devoit me marier à minuit. Je ſongeois déjà de quelle manière je me tirerois du péril affreux que je courois, lorſqu'un de nos gens s'aprocha du Grand-Vicaire, qui devoit faire la célébration de ce fatal mariage, & lui dit qu'un homme habillé de noir demandoit à lui parler. Je penſai jetter un cri de joie, ne doutant point que ce meſſage ne fût ré-

rélatif à mes prémières eſpérances. Le cœur m'en battit extraordinairement, & ma Mère qui s'apperçut que le rouge me monta au viſage, & qui ne ſoupçonna rien alors, parce que dans la place d'un Grand-Vicaire il ſurvient à chaque inſtant des affaires qui le font apeller, me ſerra les mains comme pour me raſſurer, ſe perſuadant ſans doute que l'émotion qui paroiſſoit ſur mon viſage, étoit une ſuite de la contrainte où je me trouvois.

Pendant ce tems l'Eccléſiaſtique ſortit : il reparut un moment après avec un papier à la main, & vint en faire part à ma Mère. Elle n'eut pas plutôt jetté les yeux deſſus, qu'elle leva la main pour me donner un ſouflet, que j'aurois reçu me trouvant à côté d'elle ſans le Grand-Vicaire qui le para. Sortez Mademoiſelle, me dit Madame *de Breville* en me lançant un regard furieux ; vous ne ſerez point mariée aujourd'hui, puiſque vous avez trouvé le ſecret de faire ſignifier un empêchement ; mais je vous

avertis que ſi je ne parviens pas à le faire lever demain, le jour ſuivant vous ſerez miſe dans un Cloître, d'où vous ne ſortirez qu'après ma mort, & avec l'agrément de toute votre famille.

J'étois trop ſatisfaite du contretems pour m'en affliger: j'eus le courage de dire à Madame *de Breville*, que ſi elle avoit eu autant de réſolution que moi, elle n'eût pas été ſacrifiée comme elle l'avoit été, & qu'il étoit ſurprenant qu'après avoir ſenti par elle-même ce qu'il en coutoit en pareil cas, elle ſe fît un cruel plaiſir de vouloir me rendre auſſi malheureuſe qu'elle l'avoit été. Cette réponſe m'attira des injures que je méritois, & elles furent terminées par un nouvel ordre pour m'aller renfermer dans la chambre où j'avois paſſé la nuit la veille. Je ſuivis *Blondel* qui en fut chargé, & il ne me parut pas auſſi rigoureux que le jour précédent.

Un moment après que *Blondel* m'eut laiſſée, il reparut ſuivi du Grand-Vicaire pour procéder à ſa

levée

levée de l'empêchement:on vouloit ſavoir de quelle manière je m'y étois priſe pour le faire ſignifier, & quels étoient les gens qui avoient mené cette affaire. Je n'eus garde, comme on peut ſe l'imaginer, de les nommer : je répondis ſimplement qu'il m'avoit paru ſi tirannique de me forcer à un mariage qui m'auroit rendu malheureuſe le reſte de mes jours, que j'avois trouvé les moyens, & pris des meſures certaines, pour qu'on ne diſpoſât plus de ma main malgré moi.

Ce qu'il y eut d'admirable dans notre conférence, c'eſt que l'Eccléſiaſtique, tout habile qu'il étoit, ne put jamais rien pénétrer de ce qu'il vouloit ſavoir, & qu'en voulant m'amener à ſon but, il m'aprit ce que j'ignorois. Mr. *de Villeſarel* avoit fait préſenter en mon nom une requête, par laquelle je me plaignois qu'on vouloit me marier malgré moi, tandis que par le teſtament de feu mon Père, il étoit ſpécifié qu'on ne pouvoit diſpoſer de ma main ſans mon aveu. Le reſte étoit du ſtile du Notaire,

mais qui fut si énergique dans cette occasion, que quelque tentative que firent faire Madame *de Breville* & Mr. *de Scherling* pour faire lever l'opposition, ils n'y purent parvenir.

Quelque bonne opinion que j'eusse du secours qui m'étoit venu si à propos, je ne laissai pas que de passer la nuit dans les plus terribles agitations : je craignois le crédit & l'expérience du Marquis, & qu'il ne parvînt à détruire l'ouvrage de Mr. *de Villesarel*. Je ne pus fermer l'œil, & il étoit déjà grand jour que je n'avois pas encore reposé.

Sur les deux heures, Mrs. *de Saint Preuil* entrérent dans ma chambre. Vous êtes fort aimable, me dit *Saint Preuil* en entrant ; ma Mère vient de me dire de fort jolies choses de vous. Je pensai d'abord être allarmée d'un pareil début ; mais *Saint Clair* qui me fit signe, en jettant les yeux sur *Blondel*, me rassura : je compris que tandis que mes frères ne seroient point compromis dans cette affaire, ils avoient

voient dû me parler ſur ce ton devant ce domeſtique; mais à peine eut-il tourné le dos, qu'ils m'embraſſérent, & me félicitérent de la rupture de mon mariage. Et ſur ce que je leur fis part de toutes mes inquiétudes à ce ſujet, ils m'aſſurérent que quoi qu'on pût faire, on n'y réuſſiroit pas, à moins que notre Mère, ajouta *Saint Clair*, ne veuille attaquer le teſtament; & quand cela arriveroit, elle ne verroit pas à coup ſûr la déciſion de ce procès.

J'apris dans cet entretien, que ma Mère étoit fort irritée, & qu'elle avoit réſolu de m'envoyer le jour ſuivant dans un Couvent à cent lieues de *Paris*, dont Madame ſa ſœur étoit Abeſſe, à laquelle je devois être bien recommandée. Je fus fort allarmée de cette nouvelle, & je me mis à pleurer amèrement; mais *Saint Clair* me raſſura, en me promettant que ſon frère & lui étoient réſolus de s'y oppoſer ouvertement, & que quelque choſe qui arrivât, ſi j'avois à être miſe dans un Cloître, que ce

ſeroit au moins à quatre lieues de *Paris*.

Ils me tinrent parole. Madame *de Breville* leur ayant fait part le lendemain de ſes dernières réſolutions à ce ſujet, ils commencérent par lui faire de reſpectueuſes repréſentations; mais perſévérant dans ſon deſſein, ils eurent aſſez de fermeté pour lui dire qu'ils ne ſoufriroient point qu'on fît ce tort à ma réputation, une pareille démarche ne pouvant que me la faire perdre entièrement; & que ſi malgré leur oppoſition, ils ne ſe trouvoient pas les maîtres de l'empêcher, ils ne lui cachoient pas qu'ils m'enlèveroient en chemin, pour me remettre en lieu où je n'aurois rien à craindre de ſa mauvaiſe humeur.

Madame *de Breville*, outrée de l'obſtacle que ſes propres fils apportoient à ſes deſſeins, leur fit mille reproches, & leur ordonna de ne jamais paroître devant elle. Cependant ces repréſentations ne furent pas infructueuſes, quoique Madame *de Breville* fût fort baiſſée: elle

elle ſentit à la fin la conſéquence de l'éclat qu'elle méditoit. Les aprêts qu'elle avoit ordonnés pour mon départ furent arrêtés, & quatre jours après elle n'y penſa plus.

Je reſtai environ quinze jours priſonnière dans ma chambre: pendant ce tems je ne vis que *Blondel*, qui me rompoit la tête de ſes fatiguantes exhortations. Malgré tous mes chagrins, je ſongeois ſouvent à Mr. *de Beauval*, à qui je reprochois en ſecret la tiedeur de ſa paſſion: il me ſembloit que ſi j'euſſe été à ſa place, & que j'euſſe autant aimé qu'il s'étoit efforcé de me le perſuader, j'euſſe trouvé le moyen de percer à travers tous les obſtacles: je l'accuſois, dis-je, mais j'étois bien injuſte: ce cher Amant ne perdoit pas un inſtant pour me donner des preuves de ſon amour.

La veille du jour que ma Mère me fit dire que j'étois libre de retourner dans mon appartement, où je reſterois juſqu'à nouvel ordre, j'entendis, ſur le minuit, un bruit

dans

dans la cheminée de la chambre où j'étois enfermée, qui me fit jetter un cri de frayeur, & un moment après j'entendis quelque chose tomber dans le milieu de la chambre. J'entrouvis en tremblant mon rideau, & je vis à la lueur d'une bougie que j'avois laissée allumée, quelque chose qui reluisoit fort, & qui étoit attaché à une ficelle. Cette vue me rassura, je pensai que ce mistère ne pouvoit m'être préjudiciable. Je me levai, pris le flambeau, & ramassai une tabatière : c'en étoit une que je reconnus : je l'ouvris avec précipitation, & j'y trouvai ce billet.

Après mille tentatives inutiles pour aprendre Mademoiselle de vos précieuses nouvelles, & pour vous en donner de celles d'un malheureux Amant, qui meurt d'ennui de tous vos chagrins, je suis parvenu à gagner un palfrenier, qui m'a introduit dans un grenier, par lequel je suis monté sur le toit. Ce n'est que depuis deux jours que j'ai pu reconnoître votre cheminée: en y mettant la tête je compte que je pourrai

pourrai vous entendre: hélas! quelque foible que soit cette consolation, malheureux comme je me trouve depuis que je vous ai perdu, je me trouverai encore trop heureux.

Je me sentis fort attendrie de ce nouveau témoignage d'amour: va cher *Beauval*, me dis-je en moi-même; je partage avec bien de la sensibilité ce que tu fais pour moi, & je t'en tiendrai compte. Je tirai la ficelle pour lui faire comprendre que j'étois à portée de l'entendre. A peine s'en fut-il apperçu, qu'il me dit tout ce que l'expression la plus vive & la plus délicate peut suggérer dans une pareille occasion. Je ne lui dissimulai point combien j'en étois touchée, & jamais je ne lui tins un langage plus capable de le transporter; surement ne me serois-je pas expliquée aussi tendrement, si je me fusse trouvée vis-à-vis de lui, la pudeur en auroit retenu la moitié.

Je n'eus garde de lui faire un mistère de toutes les peines que j'avois essuyées depuis que je l'avois per-

perdu de vue; il m'aprit à son tour que sans Madame *de Genneval*, qui l'avoit toujours retenu, il eût perdu la vie, ou m'eût délivrée des persécutions du Marquis. Après nous être entretenus plus d'une heure sur toutes ces choses, il me confia que Mr. *de Villefarel* étoit devenu amoureux de ma bonne amie, & qu'il ne doutoit pas que ce nouvel engagement n'eût des suites: elle étoit entièrement revenue du goût qu'elle avoit eu jusques-là pour Mr. *de Scherling*, parce qu'elle en sentit sans doute l'inutilité.

Ma pauvre *Julie* me tenoit trop à cœur pour que je ne lui en demandasse point de nouvelles: il l'avoit été voir chez Madame *de Severin* pour avoir des miennes: l'homme de la maison qu'il avoit gagné lui ayant apris qu'elle avoit été renvoyée, il m'assura que cette chère fille ne cessoit de pleurer depuis qu'elle étoit séparée de moi; & qu'elle lui avoit fait pitié, tant elle étoit malheureuse: il ne lui avoit été possible de lui parler qu'en

qu'en la faiſant épier pluſieurs jours de ſuite, la Mère n'ayant jamais voulu lui donner la permiſſion de l'entretenir.

Beauval fut obligé de me faire ſes adieux, le jour commençoit à paroître, & il craignoit qu'il ne fût remarqué dans la rue. Quoiqu'il fût déguiſé, il ne lui auroit pas été agréable d'être ſoupçonné: on l'eût pris pour un voleur, & il eût été obligé de ſe décliner. Il m'aſſura qu'il reviendroit à la même heure la nuit ſuivante, quelque raiſon que je lui donnaſſe pour l'engager à renoncer à un projet qui étoit de tout point dangereux.

Toutes les fois que je me rapelle ce rendez-vous, je ne puis m'empêcher encore d'en rire. Figurez-vous, *ma Princeſſe*, un homme de qualité à cheval ſur une cheminée aſſez haute, & la tête fort avant dans le tuyau: il faut être bien fou, ou prodigieuſement amoureux, pour tenter de ſemblables moyens: vous ſentez bien

que

que ce tour-là je le rapportois à l'amour.

Blondel, en m'aprenant le lendemain que j'étois libre, m'aſſura que l'orage étoit paſſé, & que lorſque ma Mère me feroit dire d'entrer chez elle, je pouvois hardiment m'y préſenter ſans avoir à craindre des reproches de ſa part. Je trouvai ce jour-là le vieux domeſtique bien radouci, & je m'en étonnai. Cependant quand j'apris que Madame *de Breville* depuis quelques jours étoit minée par une fièvre lente, je n'en fus pas ſurpriſe. Le vieux *Blondel* prévoyoit alors la fin prochaine de ma Mère, & il avoit jugé par la fermeté que j'avois témoignée dans les perſécutions que j'avois eſſuyées, qu'il devoit faire ſa paix avec moi avant que je devinſſe la maîtreſſe, & depuis il ne négligea rien pour y parvenir.

Ce fut par ſon canal que j'apris que Mr. *de Scherling*, piqué de l'obſtination que j'avois marquée à le refuſer, venoit d'épouſer une

fille

fille de Financier, qu'il y avoit longtems qu'on lui avoit propofée: fon Beau-père ayant la rage d'enter fa roture fur une fouche de nobleffe, avoit payé cinq cens mille francs cet honneur, & n'en avoit pas été plus avancé; car le lendemain du mariage le Marquis, au defefpoir de s'être lié pour jamais, fon himen ne l'ayant pas guéri de la paffion qu'il avoit pour moi, notifia à fa pauvre femme qu'elle pouvoit vivre à fa fantaifie comme il vouloit vivre à la fienne, & dès ce moment-là il fit appartement à part.

Je fus enchantée de cette nouvelle, qui me mettoit à l'abri de nouvelles pourfuites de fa part: je conçus par-là que je ferois ma paix avec ma Mère, ce que je defirois avec paffion, dans la crainte que fa mort ne prévînt les foumiffions que je me propofois de lui faire, & que j'euffe à me reprocher éternellement les chagrins que je lui avois caufés.

Blondel m'ayant apris à l'entrée de la nuit, qu'elle alloit en déclinant,

nant, & que le Médecin l'avoit trouvée plus mal qu'à l'ordinaire, je ne voulus point attendre des ordres de sa part, peut-être même avois-je lieu de craindre que l'abattement où elle se trouvoit ne me fît oublier, je crus que dans une pareille occasion je devois risquer toute la rigueur de son ressentiment. Dans cet esprit j'entrai dans sa chambre, ses rideaux étoient fermés, & je l'entendis soupirer. Un moment après elle se mit à parler tout bas, & il me sembla entendre prononcer mon nom. Je jugeai qu'elle me reprochoit peut-être l'indifférence que je marquois à son égard, & émue par cette réflexion, je courus à son lit, & me précipitai à ses genoux, en lui demandant avec beaucoup de larmes de sincères pardons au sujet des peines que je lui avois occasionnées. Je m'attendois aux plus vifs reproches de sa part: mais quelle fut ma surprise en me sentant embrasser tendrement! va ma fille je te pardonne tout, me dit-elle; ce n'est

n'eſt point à toi que je dois attribuer tout ce qui s'eſt paſſé, mais à moi ſeule: Dieu qui a voulu me punir des fautes que je t'ai confiées, a permis pour me les faire regreter, que je reſſentiſſe tous les chagrins que j'ai eſſuyés depuis: rapelle-toi combien ils ont été grands: j'ai vu dépendre mon honneur & ma vie de l indiſcrétion d'une femme de chambre; j'ai été à la veille de te voir deshéritée comme une fille ſuppoſée par Mr. *de Saint Preuil*: il meurt: je ne retrouve Mr. *de Breville* que pour le perdre dans le moment que je vais jouïr du bonheur de mon amour & de ma fortune. Je tombe malade; mes enfans, au-lieu de me tenir lieu de ce que je perds, s'arment contre moi, & prête à rendre le dernier ſoupir, après avoir tout fait pour ceux à qui j'ai donné le jour, ils m'abandonnent, me haïſſent peut-être; & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt que j'y ai donné lieu.

J'étois ſi attendrie de ce diſcours, & de l'état où étoit Mada-

me *de Breville*, que je ne pus y répondre que par mes larmes : elle me réitéra que je ne m'affligeaſſe point, & que je priaſſe Dieu pour elle, afin que ſa juſtice ſatisfaite de toutes les peines qu'il lui avoit fait eſſuyer, & de ſa mort prématurée, elle pût compter ſur ſa miſéricorde. Dès qu'il me fut poſſible de m'expliquer, je lui dis tout ce qui me parut propre à la calmer. Mes frères que j'avois fait avertir, ſurvinrent peu de tems après ; ils ſe jettérent comme moi à ſes genoux, & il ne leur fut pas difficile d'obtenir leur pardon : je remarquai même que la ſatisfaction de ſe voir environnée de ſes enfans, calma les inquiétudes auxquelles elle étoit en proie : elle nous dit qu'elle ſe ſentoit aſſoupie, & croyant qu'elle dormiroit, elle nous convia à nous aller repoſer. Mes frères & moi feignîmes de nous retirer, mais lui trouvant dans les yeux quelque choſe de funeſte & de plus triſte qu'à l'ordinaire, nous ne voulûmes pas nous écarter : cependant pour

pour ne point la troubler, nous paſſâmes dans la chambre voiſine, afin d'être auprès d'elle au prémier ſignal que la garde devoit nous faire, en cas qu'elle ſe trouvât plus mal.

Ces précautions furent néceſſaires: une heure après que nous l'eûmes quitée, nous l'entendîmes jetter un grand cri, & nous fûmes avertis dans le moment qu'elle ſe mouroit. Hélas! l'avis ne ſe trouva que trop certain; au point du jour elle expira, & je me trouvai plongée dans la plus ſenſible douleur.

Mes frères, qui craignirent que je ne m'y abandonnaſſe avec trop d'excès, me ramenérent dans mon appartement, & m'obligérent à me coucher, ſachant que je n'avois pas fermé l'œil depuis pluſieurs nuits. Dès que je me trouvai ſeule, je commençai par faire de ſérieuſes réflexions ſur la ſituation où la mort de ma Mère me laiſſoit. Je me trouvois ſeule, & maîtreſſe vraiſemblablement de grands biens: mais quoique je me rapelaſſe

laſſe dans ce moment tous les dangers qu'on m'avoit fait enviſager à cette occaſion, je ne panchois pas à m'aſſocier perſonne, dans la crainte d'intéreſſer ma liberté, que j'enviſageois comme le ſeul bonheur dont on jouït dans la vie: au contraire, dans la crainte qu'une de mes Tantes, du côté de ma Mère, ne fît des tentatives pour que je fuſſe demeurer avec elle, je réſolus de m'en diſpenſer, ſous prétexte que j'avois pris d'autres arrangemens. Son caractère étoit haut & déciſif, elle n'auroit pas manqué de vouloir prendre le ton, & depuis quelques mois j'en avois pris un qui n'étoit pas aſſez flexible pour que je vouluſſe riſquer d'une ſubordination: je touchois à ma vingt-cinquième année, & je penſai que perſonne ne trouveroit mauvais que je profitaſſe de mes avantages, & que j'uſaſſe de mes droits.

Malgré toute la triſteſſe dont j'étois accablée, & mille réflexions qui me rouloient dans l'eſprit, le ſommeil s'empara de mes ſens.

A dix heures la femme de chambre de ma Mère m'éveilla, pour me dire qu'il y avoit plusieurs personnes dans mon antichambre qui demandoient à me parler; & voulant profiter pour elle-même de ce quart-d'heure favorable, elle me dit qu'elle espéroit que la mort de Madame ne changeroit rien à son égard, & que je voudrois bien la garder. Je répondis vaguement à cette demande, ne voulant rien promettre, ni mettre auprès de moi une fille que je n'aimois pas, & qui peu de jours auparavant m'avoit desservie dans l'esprit de feue ma Mère. Je lui demandai quelles étoient les gens qui vouloient me voir. M'ayant nommé *Blondel* accompagné d'une jeune fille qui avoit été à moi, je lui dis avec vivacité qu'elle les fît entrer. Je soupçonnai que c'étoit ma pauvre *Julie*. A peine la vis-je que je me jettai à son col. *Blondel*, pour me gagner entièrement, l'étoit allé chercher dès le matin. Je lui sus gré de son attention; mais comme je n'étois pas

contente de lui, il n'y gagna pour lors qu'un remerciment, & je ne voulus pas m'expliquer ſur le reſte.

Ce que j'avois prévu ſur les tentatives qu'on feroit dans ma famille pour s'emparer de ma perſonne, arriva préciſément comme je l'avois ſoupçonné. Madame *de Barbaſan*, cette Tante dont j'ai parlé, me dit après m'avoir embraſſée, qu'elle venoit me chercher, ne voulant pas que je me trouvaſſe ſeule dans une maiſon où tout devoit me rapeller mon affliction: elle s'étoit perſuadée ſans doute qu'avec l'air timide qui règnoit ſur ma phiſionomie, il ſuffiſoit d'avoir parlé, pour que je me rendiſſe à ſes deſirs: elle ajouta en ſe jettant dans un fauteuil, qu'il étoit inutile que je fiſſe des aprêts pour la ſuivre, & qu'on prendroit chez elle les meſures de mon deuil; qu'il ne s'agiſſoit pour lors que d'ôter les clés de mon appartement & que dans un tems moins embarraſſant, je donnerois les ordres convenables à mes

mes affaires; qu'en attendant Mr. *de Barbaſan* en prendroit le timon. Ces propoſitions contre leſquelles j'étois déjà en garde, ne me plurent pas: je lui répondis avec le plus de politeſſe qu'il me fut poſſible, que j'étois fort ſenſible à ſes bontés, mais que j'avois déjà pris mes arrangemens; qu'à l'égard de mes affaires, il n'en ſeroit queſtion encore de quelque tems, & que ma Mère avoit ſans doute nommé des gens dans ſon teſtament, dont j'ignorois la teneur, leſquels ſeroient chargés de ce ſoin juſqu'à ce que je fuſſe majeure, ce qui n'iroit pas loin puiſque je devois l'être dans trois mois.

Madame *de Barbaſan* fit une grimace dont j'aurois ri aſſurément, ſi je l'avois ôſé, en ſe voyant refuſer ſi nettement. Vous êtes encore bien jeune Mademoiſelle, me dit-elle aſſez ſèchement, pour prendre un ton ſi déciſif: vous concevez bien que Mr. *de Barbaſan* ni moi ne nous en raporterons point à votre conduite, & qu'en attendant qu'il y ſoit pour-

vu, comme vos parens les plus proches nous en répondrons. Piquée de ce propos fait devant plus de vingt perſonnes, car preſque tous les domeſtiques y étoient, auſſi-bien que des Marchands qui avoient été mandés pour le deuil, j'aſſurai nettement ma Tante que je n'irois point chez elle, & qu'à l'égard de mes affaires & de ceux qui devoient veiller ſur ma perſonne, je m'en rapporterois au teſtament, ou à ce qui ſeroit décidé par une aſſemblée de toute ma famille, en cas que ma Mère n'y eût pas pourvu.

Cette réponſe faite avec toute la fermeté poſſible, terraſſa ma formidable Tante : ne ſachant qu'y répondre, elle s'en alla, en diſant nous verrons, nous verrons ; j'en vai conférer avec Mr. *de Barbaſan*, qui trouvera bien le ſecret de vous rendre plus raiſonnable & plus douce.

Je hauſſai les épaules à cette menace, & me preſſai de congédier tous ceux qui avoient à me parler. Je renvoyai les Marchands

à

à l'Intendant de feu de mon Père; c'étoit le même qui avoit contribué à lui faire gagner de grands biens, & qui moins heureux que lui avoit perdu tout le ſien à force de vouloir l'augmenter. Mr. *de Breville*, qui faiſoit un grand cas de ſa probité & de ſon intelligence, l'avoit gardé auprès de lui: il s'étoit trouvé trop utile à feue ma Mère, lorſqu'elle ſe trouva veuve, pour s'en défaire; & moi par la même raiſon j'étois dans l'intention de me l'attacher pour toujours: c'étoit un vrai tréſor dans le cas où je me trouvois, & je n'avois garde de m'en deſſaiſir.

A l'égard des autres domeſtiques, j'en uſai avec la même politique qu'avec *Blondel* & avec la femme de chambre de feue Madame *de Breville*: j'étois bien-aiſe avant que de prendre aucun arrangement avec tout ce monde, de voir de quelle manière mes affaires tourneroient.

Mes frères que j'attendois avec une grande impatience, parce qu'ils devoient m'apporter des nouvelles

du teſtament, ſurvinrent un moment après ſuivis de Mr. l'Abbé *du Hautchœur*, ce Grand-Vicaire qui depuis quelques mois étoit devenu le conſeil de ma Mère. C'étoit un fort honnête-homme, & qui avoit l'art de vous parler deux heures ſans vous rien dire: du reſte il n'avoit aucun des défauts de ceux de cette robe, il ne ſe mêloit de vos affaires qu'autant que vous vouliez qu'il y entrât; point méchant, haïſſant les tracaſſeries, diſant toujours du bien de tout le monde; en un mot, quand je ſus que feue Madame *de Saint Preuil* l'avoit nommé ſon Exécuteur teſtamentaire, je lui en fis mon compliment ſans aucune politique, aimant mieux qu'il eût été choiſi, que Mr. *de Barbaſan*, qui s'en étoit fort flaté.

Il m'aprit que feue ma Mère n'avoit touché en rien aux diſpoſitions de feu mon reſpectable Père dans ſon teſtament, ſinon que me trouvant, diſoit-elle aſſez riche, elle léguoit à mes deux frères par égale moitié, ce qu'elle s'étoit réſervé

pour

pour elle & pour moi, lors du partage qu'elle avoit fait après la mort de feu Mr. *de Saint Preuil*; ajoutant qu'elle étoit perſuadée de l'amitié qu'elle ſavoit que je portois à Mr. *de Saint Preuil*; que bien loin de lui ſavoir mauvais gré de cette diſpoſition, je ſerois au contraire la prémière à l'aprouver.

Elle ordonnoit d'être inhumée modeſtement, faiſoit des legs pieux tant pour l'Egliſe que pour les Pauvres, & me donnoit toutes ſes pierreries ſans en excepter aucune.

A ſes domeſtiques elle leur laiſſoit à chacun cent piſtoles une fois payé, à *Blondel* mille écus, & la moitié à ſa femme de chambre, & un préſent de deux mille écus à ſon Intendant.

A l'égard de la tutelle de mon bien en cas que je ne fuſſe pas majeure, elle s'en rapportoit à une aſſemblée de parens, à condition que les titres me reſteroient, & que ſon Intendant, qu'elle me conſeilloit de garder pour la geſtion

de mes biens, maniât les deniers, & que le Tuteur ne difpoferoit d'aucuns fans un confentement formel de ma part.

Pour ce qui étoit de la manière dont je devois me gouverner jufqu'à ma majorité, elle m'exhortoit, pour n'être à charge à perfonne, de me retirer jufqu'à ce tems dans un Couvent, où je prierois le Ciel de m'éclairer, & de m'infpirer de quelle manière je devois vivre, lorfque je ferois entièrement la maîtreffe, pour faire mon bonheur dans ce Monde & dans l'autre.

Je fus extrêmement touchée de ces arrangemens: ils n'intéreffoient en rien ma liberté, & par-là je me voyois à l'abri des perfécutions de mes Tantes, qui s'étoient flatées de difpofer de moi à leur gré. Je trouvai, on ne peut pas plus, convenable le parti du Couvent, & j'envoyai fur le champ à *Port-Royal*, Maifon que j'avois toujours fort aimée, pour m'y retenir un appartement. Mr. l'Abbé *du Hautchœur* m'aprit que pendant les jours

que

que Madame *de Breville* s'étoit refroidie à mon égard, elle avoit fait un codicile, par lequel elle me remettoit à ſa mort entre les mains de Madame *de Barbaſan*, qui l'étoit venue voir alors, & qui lui avoit promis, en cas que ce malheur arrivât, de me mettre à la raiſon; mais auſſitôt qu'elle eut apris le mariage de Mr. *de Scherling*, ſa tendreſſe pour moi s'étoit réveillée, elle avoit jetté alors ces diſpoſitions au feu, s'en tenant aux prémières qu'elle avoit faites.

Avant que de monter en caroſſe pour me rendre à *Port-Royal*, où Mr. l'Abbé *du Hautchœur* voulut bien prendre la peine de me conduire lui-même avec mes frères, j'envoyai *Julie* chez Madame *de Genneval*, l'avertir que j'y ſerois trois mois, & que je comptois bien qu'elle viendroit m'y conſoler. Vous allez penſer ſans doute, *ma Princeſſe*, que mon goût pour le cher *de Beauval* entra pour beaucoup dans cette démarche; mais je vous proteſte de la meilleure

 foi

foi du monde, que je n'y ſongeai pas pour lors; j'étois trop occupée de ma douleur, pour qu'une pareille réflexion me vînt à l'eſprit: je penſe que l'idée de me trouver dans une maiſon où je ne connoiſſois pas une ame, me fit ſonger à me procurer cet agrément. J'étois trop étourdie du nouvel état où je me trouvois, pour être capable de rafiner ſi fort ſur le ſentiment.

Je fus reçue à *Port-Royal* avec toute la politeſſe qu'on peut attendre de Dames auſſi diſtinguées que celles qui y étoient alors. Cette Maiſon n'a que le nom de Couvent; je m'y trouvai dans un monde aimable, & non avec des Religieuſes bigottes & de mauvaiſe humeur. Je n'y fus pas huit jours ſans y faire pluſieurs amies, mais entre celles que je deſtinguai le plus, Mademoiſelle *de Kelmader* l'emporta. Sa beauté, ſa douceur, le charme de ſa converſation, & par deſſus tout cela un mérite ſolide & ſerieux à l'âge de vingt & deux ans, me décida entièrement:

ment: la ſimpathie agit ſi puiſſamment entre nous, que depuis ce tems notre amitié s'eſt toujours conſervée; on en verra des preuves dans la ſuite de ces Mémoires.

Pendant que je fus au Couvent, toutes mes affaires s'arrangérent. Mr. *de Barbaſan* eut le crédit de ſe faire nommer mon Tuteur, & comme tel Madame ſa femme prétendoit qu'au ſortir du *Port-Royal*, je viendrois demeurer avec elle, mais elle ſe trompa encore: je déclarai avec tant de fermeté à mon Oncle que dès que je ſerois majeure mon deſſein étoit de vivre chez moi, qu'ils furent obligés l'un & l'autre de ceſſer leurs perſécutions. L'Intendant de feue ma Mère, qui étoit devenu le mien, fut le prémier à me conſeiller de ne dépendre de perſonne; il me prouva que mes revenus montoient à cent mille livres de rentes, ſans compter mes Plantations dans les *Indes*, qui devenoient de plus en plus conſidérables tous les ans,

ans. J'avois pour plus de cinquante mille écus de diamans & de vaiſſelle d'argent, & pour environ autant de meubles & de bijoux. Mon état étoit trop heureux, il auroit falu que j'euſſe été folle pour en changer. Plus je le ſentis, & plus je me fortifiai dans la réſolution de reſter ma maîtreſſe abſolue, & de ne jamais écouter aucun conſeil, de quelque part qu'il me vînt, tendant à me faire démentir ſur un projet ſi ſage, & ſi convenable à mon propre repos.

On ne ſut pas plutôt dans le monde le fond de mes affaires, (car à *Paris* vous avez mille gens qui paſſent leur vie à entrer dans ces détails) que vingt perſonnes des plus qualifiées vinrent pour me voir, ſous prétexte d'avoir été liées avec feu mon Père, mais en effet pour me préparer à écouter des projets fondés ſur ma richeſſe. Mr. *de Villeſarel*, que j'avois prié de vouloir bien me conduire pour la partie de l'uſage du monde qu'il connoiſſoit parfaitement, comme je l'ai dit ailleurs, m'avoit préve-

nu

nu ſur les perſécutions que mon bien, autant que ma perſonne, me feroit eſſuyer. Pour tâcher de les prévenir, je fis dire à mon parloir par *Julie* à tous ceux qui ſe préſentérent, que j'étois malade, & que je ne voyois perſonne: malgré la conſtance de ce refus, il n'y avoit pas de jours qu'il ne ſe préſentât des viſages nouveaux.

Un jour que je m'en plaignois à ma bonne amie, Madame *de Genneval*, qui de deux jours l'un venoit réguliérement paſſer la journée avec moi, elle me rapporta que ce n'étoit pas à *Port-Royal* ſeul que les prétendans cherchoient à me connoître; elle m'aſſura que la veille le Duc *de Biſemine* lui avoit fait l'honneur de la viſiter, qu'après les prémiers complimens il lui avoit demandé s'il étoit vrai que je fuſſe auſſi aimable qu'on le publioit; que ſur la réponſe qu'elle avoit faite que j'étois une des plus jolies perſonnes de *Paris*, il avoit répondu en ricanant, qu'il y avoit donc du miſtère dans l'éloignement que j'avois pour refu-

ſer

ſer mon parloir à tout le monde; qu'il connoiſſoit pluſieurs de ſes amis qui avoient tenté d'arriver juſqu'à moi, & qu'ils s'étoient retirés fort ſcandaliſés d'y avoir toujours été inutilement; qu'à ſon égard il n'avoit pas encore fait de démarche, parce que l'envie ne lui en avoit point encore pris; mais que ſi cela arrivoit, il trouveroit bien le ſecret de forcer les obſtacles, & peut-être de me donner du goût pour la bonne compagnie, que je ne connoiſſois ſans doute pas, puiſqu'avec tant de bien j'étois ſi ſérieuſe à mon âge, & que je la fuyois avec tant de circonſpection.

Je demandai quel étoit donc ce Duc redoutable qui menaçoit ſi cruellement ma liberté? Un grand parleur, me répondit Madame *de Genneval*, qui ne s'occupe depuis le matin juſqu'au ſoir qu'à médire du tiers & du quart: il ſe croit encore jeune & aimable, quoiqu'il ne ſoit plus guères dans l'âge de s'en faire accroire ſur ce chapître: il eſt veuf d'une femme

femme qu'il a fait mourir de chagrin ; il ſe croit d'une grande nobleſſe, & ne doit cependant ce qu'il eſt qu'au mérite d'un de ſes aieux. Il fait le bel-eſprit, & il me paroit qu'il n'a qu'une routine uſée qui ſe remarque au bout d'un quart-d'heure. Ajoutez à ce portrait, qu'à force de vouloir faire croire qu'il a du crédit, il ſe l'eſt perſuadé, quoique dans le vrai j'aimerois mieux la protection d'un Commis du Bureau, que celle de quatre Ducs comme lui.

Huit jours avant que je fuſſe majeure, Mr. l'Abbé *du Hautchœur* me demanda une heure d'entretien, pour me parler de choſes, diſoit-il, qui m'intéreſſoient perſonnellement : il en avoit uſé avec tant d'égards avec moi depuis la mort de ma Mère, que je l'écoutai avec beaucoup de conſidération : une Princeſſe me faiſoit offrir d'être Demoiſelle de compagnie, & pour m'engager à me donner à elle, me promettoit tous les agrémens poſſibles. Je jugeai par les ſollicitations preſſantes que fit le

Grand-

Grand-Vicaire, que cette affaire lui avoit été fort recommandée. Je répondis avec tout le respect dû en pareille occasion, mais en déclarant formellement à l'Abbé *du Hautchœur*, que ne voulant point être dépendante d'un mari, il n'étoit pas naturel que je la fusse de personne.

Le lendemain (c'étoit la veille de Noël, & tout le monde se préparoit à aller à confesse) quoique je ne fusse point dévote, je n'eus garde d'y manquer, c'eût été le moyen d'être remarquée; & dans la position où je me trouvois, je devois m'observer plus que personne.

Sur les quatre heures après midi je descendis avec *Julie* pour aller à l'Eglise, & sans m'informer qui étoit le Directeur, je me mis à portée du Confessional. Un moment après ma nouvelle Amie, Mademoiselle *de Kelmader* vint se mettre auprès de moi. J'ai été vous chercher, me dit-elle, dans votre appartement, pour vous aprendre que le Marquis *de Fadalbaise*

baiſe étoit au parloir de Madame, & qu'il avoit fait tous ſes efforts pour l'engager à vous envoyer chercher: mais elle s'en eſt excuſée, ſur ce que vous l'aviez priée inſtamment de ne jamais la mander lorſqu'il y auroit compagnie: au reſte, ajouta cette aimable Fille, ce Marquis eſt un petit-maître fort galant: quoique je n'euſſe aucune part dans ſa viſite à l'Abeſſe, il m'a tenu les propos les plus flateurs, en me priant que lorſque je vous verrois, je vous diſſe qu'il meurt d'envie de vous connoître, & que ſur le ſimple portrait qu'on lui a fait de vos charmes, il eſt amoureux de vous à la folie.

Je répondis à Mademoiſelle *de Kelmader*, qu'elle étoit une badine, & qu'elle réſervât de ſemblables plaiſanteries pour un autre tems; qu'elle devoit juger en me voyant où j'étois, que je penſois à des choſes plus ſérieuſes. Elle m'aſſura qu'elle venoit à l'Egliſe dans le même eſprit que moi, mais qu'elle ne croyoit pas offenſer Dieu en s'aquitant de ſa com-

commiſſion. Eh! ſi le Confeſſeur vous avoit entendu, repris-je (car Dieu merci vous avez parlé aſſez haut . . .) croyez-vous qu'il ne vous eût pas fait une bonne mercuriale ? Bon, pourſuivit mon Amie, c'eſt un homme charmant que notre Directeur, qui ne ſe formaliſe pas de pareilles bagatelles ; quand vous le connoîtrez, vous en ſerez enchantée: il n'y a pas une Penſionaire ici qui ne ſoit ſa Pénitente, au bout d'un mois il nous avoit toutes ſubjuguées.

Une Dame qui ſortit du Confeſſional, & que je fus obligée de laiſſer paſſer, interrompit cet entretien : un moment après la place du Confeſſional étant devenue vacante je m'y mis, & en attendant que le Confeſſeur ſe tournât de mon côté. Je repris les actes de préparation pour le Sacrement auprès duquel j'allois m'aprocher, que Mademoiſelle *de Kelmader* avoit aſſez mal-à-propos diſtrait. A peine avois-je achevé mes prières, que la petite fenêtre du Confeſſional s'ouvrit: mais quel fut mon étonnement,

ment, lorſque je reconnus à la voix du Prêtre qui me parloit, à quel Directeur le hazard m'amenoit! Le croirez-vous, *Princeſſe*? c'étoit l'Abbé *Trainaſſeau* lui-même. J'ignorois qu'il confeſſât dans le Couvent où j'étois. Je me trouvai dans l'embarras le plus fâcheux où je me ſois jamais vue; il n'y avoit pas de doute qu'il ne me reconnût; & ne voulant pas me mettre dans le cas d'avoir aucune explication avec lui, je me levai ſans proférer un mot, & me retirai ſur le champ, aimant mieux donner lieu à toutes les conjectures qu'une pareille démarche alloit occaſionner, que d'avoir rien à démêler avec un homme que je mépriſois autant que celui dont je viens de parler.

Mon air parut ſi interdit lorſque je rentrai dans mon appartement, que *Julie* me demanda avec empreſſement ſi je me trouvois mal. Je confiois à cette fille des choſes plus importantes, ainſi je ne fis point miſtère de celle-ci. Lorſque j'eus achevé ce que j'avois

à lui conter ſur ce chapitre, je l'envoyai à l'Egliſe, afin qu'elle aprît adroitement l'effet qu'avoit produit ma ſubite retraite. Un moment après elle revint me dire que Mademoiſelle *de Kelmader* alloit me joindre, & qu'elle devoit me rapporter ſur cela des choſes qui m'étonneroient.

En effet, rien ne me parut plus ſurprenant que ce qu'elle m'aprit à cette occaſion. A peine m'étoisje levée pour me retirer, comme je viens de le dire, que l'Abbé *Trainaſſeau* avoit demandé à Mademoiſelle *de Kelmader* qui ſe trouva le plus à portée, qui étoit la jeune perſonne qui venoit de ſortir du Confeſſional, & ſi elle étoit malade. Ma bonne Amie me nomma, en l'aſſurant qu'à moins que je ne me fuſſe trouvée mal depuis un moment, elle pouvoit lui répondre que je jouïſſois d'une fort bonne ſanté. Pour ne pas être dans le cas de ſe faire écouter, le Directeur ſe remit dans ſa place, & fit ſigne à Mademoiſelle *de Kelmader* d'occuper celle que je venois

de

de quiter. Avant que de la confeſſer, il lui demanda s'il y avoit longtems que j'étois à *Port-Royal*? combien j'y reſterois? ſi j'étois de ſa connoiſſance? & vingt queſtions de cette nature. Après qu'elle y eut ſatisfait, il lui fit l'éloge le plus flateur de mon caractère, lui avoua qu il me connoiſſoit beaucoup, la félicita de la connoiſſance qu'elle avoit faite avec moi, en un mot il dit à mon ſujet ce que la meilleure de mes amies eût pu dire: il termina cette converſation par l'aſſurer qu'il la verroit au prémier jour, ayant encore d'autres choſes à l'entretenir; mais que le reſpect qu'il devoit au lieu où il ſe trouvoit, l'en empêchoit. Après ces mots il reprit les fonctions de ſon miniſtère, & la renvoya ſans lui en dire davantage.

Quelque bien que je fuſſe avec Mademoiſelle *de Kelmader*, je jugeai que je devois imiter la diſcrétion de l'Abbé *Trainaſſeau*, & ne pas relever cet entretien. Je lui répondis ſimplement, qu'il é-

toit vrai que j'avois connu ce Directeur du vivant de ma Mère, mais que je l'avois perdu de vue depuis longtems; qu'à l'égard de la retraite que j'avois faite, sur laquelle on trouveroit sans doute matière à jaser, la cause en étoit simple; qu'il y avoit plus d'un quart-d'heure que je lutois contre un mal de cœur qui étoit devenu si violent, lorsque j'avois été prête à me confesser, que je m'étois levée bien vite, dans la crainte de tomber en foiblesse. Mademoiselle *de Kelmader*, qui m'aimoit beaucoup, me demanda avec bien de l'empressement si j'étois mieux, & voulut aller dans sa chambre pour m'apporter d'une eau cordiale, disoit-elle, admirable pour de semblables accidens. Je lui marquai ma sensibilité sur ses attentions, & après l'avoir assurée que je ne m'en ressentois nullement, nous nous entretinmes de choses qui ne méritent pas d'être rapportées.

Le souper des Pensionaires étant soné quelques momens après, Mademoi-

demoiſelle *de Kelmader* fut obligée de me quiter : elle étoit à peine ſortie, qu'on frappa à la porte de mon parloir. *Julie* me rapporta qu'un Marchand Bijoutier faiſoit demander la permiſſion de faire voir ce qu'il avoit d'agréable, étant dans l'uſage la veille des jours du nouvel-an de venir dans la Maiſon. Comme dans ce moment je n'avois rien de mieux à faire, & que j'avois deſſein de faire quelque préſent aux étrennes prochaines, je conſentis à paſſer dans mon parloir. Je fus charmée que ma bonne amie ſe fût retirée, ayant deſſein de la ſurprendre agréablement. *Julie* prit une bougie, & nous fumes trouver le Marchand.

Il faiſoit ſi obſcur du côté où il étoit, que je pus à peine l'entrevoir. Je voulus faire ſonner un laquais, pour qu'on lui apportât des lumières ; mais cet homme m'ayant aſſuré qu'il ſavoit où étoient placés ſes bijoux, & que pourvu que je les viſſe bien de mon côté, cela ſuffiſoit, je ne conteſtai point : il me paſſa pluſieurs tiroirs

remplis de jolies tabatières de tous les goûts, & d'autres meubles dans ce genre. Après les avoir examinés, je mis de côté ce que je voulois garder, & lui demandai ce qu'il vouloit me vendre le tout.

Il y mit un prix ſi honnête, que j'euſſe été honteuſe de le marchander. Je tirai ma bourſe pour lui compter cent dix louis à quoi ſe montoient mes emplettes ; mais le Marchand me pria de les lui garder jusqu'à ce qu'il revînt, en me repréſentant qu'il étoit tard, que le quartier n'étoit pas ſûr, & qu'il y auroit du riſque pour lui de ſe charger de tant d'argent.

Mais ne courez-vous pas les mêmes périls, lui dis-je, en remportant tous les bijoux qui ſont dans votre boëte? Cela ſeroit vrai, repartit le Marchand, ſi je m'en chargeois ; mais quand je prévois que la nuit doit me ſurprendre quelque part, je la laiſſe en dépôt dans une maiſon voiſine, où l'on veut bien me la garder. Comme je n'avois rien à repliquer à cette réponſe, je me levai pour me retirer,

rer, en lui diſant qu'il pouvoit revenir le lendemain, & que ſon argent lui ſeroit compté ſur le champ.

Pendant que je lui diſois ces choſes de la meilleure foi du monde, je remarquai que *Julie* ſourioit, & qu'elle faiſoit des ſignes à ce Marchand. Je regardai alors fixement, & puis reconnoiſſant tout d'un coup mon erreur, je me mis à rire comme une folle. Quoi Chevalier! m'écriai-je en regardant tendrement Mr. *de Beauval*, (car c'étoit lui-même) vous me ſurprendrez toute votre vie par des traits auſſi ingénieux. Eh! puis-je vivre ſans vous voir, adorable *de Breville*, interrompit-il en ſe jettant aux piés de ma grille? que n'ai-je point tenté pour y parvenir? je ſuis venu ici déguiſé en Prêtre, en Moine, ſous différens noms, & j'ai toujours été aſſez malheureux pour que le Portier de cette cruelle Maiſon, ou vos gens m'ayent refuſé la conſolation d'aprocher de ce parloir: je me flatois du moins d'y rencontrer la

 fidèle

fidèle *Julie* ; peut-être m'eût-elle obtenu le bonheur dont je jouïs à préſent. Ah Mademoiſelle ! révoquez les cruels ordres que vous m'avez fait donner par Madame *de Genneval.* Quoi ! vous auriez la cruauté de me tenir pendant tout le tems de votre deuil, exilé ſans la moindre conſolation de votre part : encore s'il m'avoit été permis de vous écrire, & que vous m'euſſiez donné de vos précieuſes nouvelles, j'aurois été peut-être capable de quelque raiſon : mais de vivre comme j'ai vécu juſqu'ici, c'eſt une mort continuelle, mille fois plus horrible que je ne pourrois vous l'exprimer.

Quelque touchée que je fuſſe des témoignages de la tendreſſe de ce cher Amant, je ne me ſentois pas d'humeur à me relâcher ſur les arrangemens que j'avois fait avec moi-même à ſon égard : toute diſpoſée que je me trouvaſſe à répondre à ſa paſſion par un retour tendre & ſincère, je conſervois de ſi fortes réſolutions pour que ma réputation fût à l'abri de la malignité

&

& de la critique, ſentant parfaitement que de ce point important dépendoit ma liberté ; que cette façon de penſer balançoit ma foibleſſe : je vous aime Chevalier, avec toute la tendreſſe dont je ſuis capable, repris-je, en me remettant ſur ma chaiſe & en le faiſant relever ; je vous en ai fait cent fois l'aveu de bouche & par écrit, je ne me retracterai jamais : ſoyez aſſuré que vous êtes de tous les hommes celui que j'aimerai le plus; mais ſouvenez-vous que quel que ſoit mon panchant pour vous, il ne me portera jamais à manquer à mes principes : puiſque vous avez trouvé les moyens de me voir ſans mon aveu, je ne veux point remettre à un autre tems les choſes que j'ai à vous dire ; elles nous importent trop à l'un & à l'autre pour que vous les ignoriez : ſi vous avez cru en m'aimant, Monſieur, continuai-je avec le plus grand ſérieux, que votre amour ſeroit récompenſé ſelon le ton où il eſt aujourd'hui, ſoit par un mariage que vous deſirez ſans doute, ou

 par

par certaines complaiſances que j'ignore, & que je tâcherai d'ignorer toujours, vous vous êtes trompé.

Je vous ai déjà fait entrevoir pluſieurs fois que je ne ſuis point dans l'intention de me marier, & vous avez dû juger par les combats que j'ai eu à ſoutenir à ce ſujet avec feue ma Mère, que cette réſolution eſt bien déterminée: je vous dirai plus: il ſuffit que je me ſente prévenue en votre faveur, pour que vous n'ayez rien à eſpérer de ce côté: à peine ſeriez-vous mon époux, que votre paſſion diminuant par la poſſeſſion d'un bien qui vous paroîtroit bientôt moins précieux, je deviendrois la victime. . . . O Ciel! qu'oſez-vous ſoupçonner Mademoiſelle, interrompit *Beauval* en joignant les mains d'un air deſeſpéré! quoi! vous me croiriez aſſez ennemi de moi-même, que dis-je, aſſez malhonnête-homme, aſſez lâche ... Je ne crois rien de tout cela Monſieur, interrompis-je à mon tour: je ſuis perſuadée au contraire, que dans

le

le moment où vous me faites l'honneur de me parler, vous êtes parfaitement persuadé que rien au monde ne seroit capable de diminuer la vivacité des sentimens que vous ressentez; & que l'himen, loin de les attiédir, ne serviroit qu'à les rendre plus épurés, & à en augmenter la chaleur : je n'en doute en aucune manière ; mais ce n'est qu'une probabilité, & je suis trop jalouse de mon bonheur pour l'appuyer sur de vaines conjectures, que des exemples perpétuels démentent tous les jours : mais sans nous embarasser d'une contestation, qui nous mèneroit trop loin, & que ni vous ni moi ne sommes pas en état de résoudre, j'en reviens à mes principes. Je vous verrai, Monsieur, quand j'ouvrirai ma porte à mes amis, mais avec la condition, que la passion dont vous brulez pour moi sera si discrette, qu'elle n'exposera en aucune manière ma réputation. J'exige encore que s'il arrivoit que vous eussiez des rivaux, vous ne me missiez pas dans le cas par

une jalousie imprudente, d'avoir à me priver du plaisir que j'aurai toujours de vous voir. Vous avez neuf mois entiers pour réfléchir au parti que vous avez à suivre; je jugerai par la conduite que vous tiendrez avec moi pendant cet intervalle, si je puis compter sur votre prudence, quand je serai dans le monde; & je ne demanderai pas mieux alors que de vous revoir, & de cultiver une amitié dont j'ai toujours fait un grand cas.

Juste Ciel! s'écria *Beauval* à la veille de répandre des larmes, se peut-il qu'après avoir tant souffert de votre éloignement, vous mettiez mon amour à des épreuves si cruelles: quoi Mademoiselle voudriez-vous pour prix de vœux si sincères, & si tendres, donner la mort à un malheureux Amant, qui ne connoit d'autres biens dans la vie, que celui de vous voir, & d'espérer que sa fidélité vous amènera un jour au but où tout homme bien amoureux aspire? Est-il rien de plus desespérant que l'avenir que vous me faites envisager? Non

seu-

ſeulement vous exigez avec une cruauté ſans égale que je paſſe neuf mois entiers ſans jouïr de votre adorable préſence, mais pour comble de rigueur, vous me faites enviſager que je ne dois jamais eſpérer de voir récompenſer mon amour. Par pitié, trop ingrate *de Breville*, laiſſez-moi du moins entrevoir de l'eſpoir . . . Je vous tromperois mon cher Chevalier, interrompis-je avec émotion : plus vous m'êtes cher, plus je vous aime, moins vous devez compter ſur un pareil retour. . . Mais quelles ſont donc les raiſons importantes & extraordinaires, reprit triſtement mon Amant, pour vous avoir portée à prendre des réſolutions ſi contraires à l'uſage ordinaire, que vous ayez évité de vous unir avec le Marquis *de Scherling*, que vous n'aimiez pas? Rien de plus naturel & de plus aiſé à juſtifier; mais que vous refuſiez un homme que vous convenez être le ſeul qui puiſſe vous plaîre, c'eſt ce qui ne ſe comprend pas, & qu'il n'eſt pas poſſible de pénétrer. Ah! je n'en

doute plus, je me ſuis trop flaté: jamais ingrate vous ne m'avez aimé: peut-être hélas! êtes-vous prévenue ſecrettement en faveur d'un autre, & que ces cruelles précautions ne ſont priſes que pour me dérober la connoiſſance de mon malheur.

En finiſſant ces mots le pauvre *Beauval* ſe mit à pleurer tout de bon. Quelque décidée que je fuſſe, je ne pus tenir à ces preuves touchantes de ſon amour. Vous me deſeſpérez Monſieur, repris-je en retenant à peine moi-même mes larmes: après vous avoir fait tant de fois l'aveu des ſentimens que vous m'avez inſpirés, c'eſt vous qui êtes un ingrat d'oſer en douter: je n'ai pas jugé convenable de vous voir dans un tems où je ne dois être occupée que des pertes cruelles que je viens de faire, parce que je dois au public, à ma famille, à moi-même, ce ſacrifice; que pouvez-vous en inférer? que je remplis mes devoirs? je ne ſerois pas excuſable d'en uſer autrement. Ignorez-vous que pluſieurs per-

personnes de ma famille ont voulu s'emparer de ma personne, & que piquée jusqu'au vif du refus que j'ai fait de vivre avec aucune d'elles, je suis examinée avec sévérité : si je m'écartois en la moindre manière, & qu'on pût me soupçonner de la moindre façon, je me verrois ravir une indépendance qui m'est chère à l'égal de la vie. C'est par les mêmes motifs que j'exige dans les visites que vous me rendrez lorsque je serai chez moi, tous les ménagemens dus à ma réputation, afin qu'on ne me reproche pas d'abuser de cette liberté que je veux absolument conserver. Est-ce vous dire par-là que je ne vous aime plus, & vous faire l'injustice de me soupçonner de vouloir vous tromper ? Au contraire, ne devez-vous pas, cruel ! me savoir gré de ma confiance, & être reconnoissant de ce que je travaille à m'assurer les moyens de vous voir sans obstacles, si la résolution que j'ai prise de ne jamais me marier vous desespère, quoique l'amour le plus délicat en soit

une des principales raiſons. Que ne vous flattez-vous qu'à force de ſoins vous la ferez changer? On accuſe les femmes d'inconſtance & de légèreté; que n'eſpérez-vous de me voir un jour du nombre? je ne trouverai point mauvaiſes toutes les idées qui pourront vous venir à ce ſujet.

Moins on a lieu de prendre de l'eſpoir, & plus on eſt ſuſceptible d'en recevoir, quoique dans ce diſcours, il n'y eût rien qui pût raiſonnablement en donner. Le pauvre Chevalier ſe trouva plus tranquille. Vous êtes ma Souveraine, mon adorable Maîtreſſe, s'écria-t-il; c'eſt à moi de ſubir vos loix, quelque cruelles qu'elles ſoient pour mon amour. Oui Mademoiſelle, je me rends; & quoiqu'il m'en coute, vous n'aurez point à vous plaindre de ma ſoumiſſion. Je veux par des preuves ſi touchantes, vous faire revenir de vos craintes obligeantes, que vous deveniez vous-même la caution d'un amour que rien ne ſera jamais capable d'altérer. Mais comme il

me

me feroit impoſſible de vivre dans des liens où vous reſpirez, ſans chercher les moyens de vous y voir, pour ne pas m'expoſer à vous desobéir, je vais m'en éloigner, juſqu'à ce qu'il me ſoit permis de jouïr du délicieux plaiſir de vous revoir. Il ne tiendroit qu'à vous, trop cruelle Maîtreſſe, de prévenir la perte d'un Amant qui vous aime ſi tendrement, & qui mourra peut-être de douleur dès qu'il ſera éloigné de vous.... Parlez, interrompis-je, attendrie de la ſoumiſſion de *Beauval*, & pénétrée de ce qu'il me faiſoit envifager. Si je puis ſoulager vos ennuis ſans que ma réputation en ſouffre, vous ne devez pas douter que je ne m'y prête avec empreſſement. Le Chevalier conſolé de cette aſſurance, me demanda la permiſſion de m'écrire, & que je le flataſſe de l'eſpoir de recevoir de mes nouvelles. Après avoir rêvé un moment, ma tendreſſe l'emporta ſur la réſolution que j'avois priſe, depuis que par une de ſes lettres mon ſecret avoit été trahi,

hi, de ne jamais lui écrire. Je ne lui refuſai point cette grace; mais ne voulant courir aucun riſque, j'exigeai qu'il adreſſât ſes lettres à *Julie*, & qu'il ſe contentât que cette fille en fît les réponſes, lui promettant alors que je ſerois exacte à lui écrire, & qu'il n'auroit pas à ſe plaindre que l'abſence le fît oublier.

Je croyois qu'après m'être ſi fort relâchée pour le Chevalier, il n'auroit plus rien à me demander: mais les Amans ſont inſatiables, & ne ſont jamais ſatisfaits: il ſe remit à genoux, & me ſuplia le plus tendrement du monde de lui donner mon portrait. Pour le coup je le refuſai nettement, & l'aſſurai que jamais je ne pourrois me réſoudre à le lui accorder: mais il devint ſi preſſant, me dit des choſes ſi tendres, & *Julie* me perſécuta tant pour lui donner cette conſolation dont il avoit abſolument beſoin pour ſoutenir une ſi longue abſence, que je me laiſſai gagner. Feu mon Père m'avoit fait peindre en mignature quelques jours après ſon arrivée: ce

ce portrait m'avoit été rendu à sa mort : il étoit placé dans une montre que je portois à ma ceinture : je ne voulus pas faire le chagrin au Chevalier de l'ôter de sa place ; mais comme cette montre me venoit d'un Père dont la mémoire m'étoit précieuse, je la lui passai : je lui permis d'en faire lever le portrait, & lui recommandai de me la renvoyer, en lui faisant part des motifs qui me portoient à ne jamais me dessaisir d'un meuble qui m'étoit si cher.

Cependant, ayant remarqué en ôtant la montre de mon côté qu'il étoit près de sept heures, je me levai avec ptécipitation, faisant comprendre à *Beauval* qu'un plus long entretien pourroit devenir suspect, & qu'il faloit nous séparer. Je voulus avant tout lui remettre les bijoux que j'avois achetés lorsque je l'avois cru Marchand, mais il me fit des instances si pressantes pour que je ne lui donnasse pas ce chagrin, que je me laissai vaincre, bien résolue d'en user de mon côté comme il me plaîroit, ne voulant pas

que

que le préſent que je prétendois lui faire fût au-deſſous de celui qu'il me forçoit d'accepter.

Après les fêtes, *Drouin*, valet de chambre de Mr. *de Beauval*, me remit de ſa part une boëte cachetée. Comme je m'attendois à ſa venue je le chargeai d'un paquet pour rendre à ſon Maître: il contenoit une épée d'or de la dernière beauté, avec un ruban que j'y avois attaché, argent & couleur de roſe, ma couleur favorite: à ce préſent étoit jointe une bague enrichie d'une foi de diamans, qui m'avoit couté cent louis: l'épée en valoit à peu près autant, & de ce côté j'avois, comme on le voit, fort enchéri ſur la galanterie que j'avois acceptée. Toute ma vie j'ai été de l'opinion, qu'il ne faut jamais être en reſte du côté de la généroſité.

Je congédiai *Drouin*, en lui donnant pour ſes étrennes une canne à pomme d'or de dix louis, dont il fut plus tranſporté que la choſe ne le valoit. Lorſque j'eus ou-

ouvert la boëte du Chevalier, je me fus bon gré de la manière dont j'en avois ufé avec ce garçon : elle renfermoit une boëte plus petite, avec ces mots écrits de la main de mon Amant, *Etrennes pour l'heureuse* Julie, *dont j'envie sans cesse le bonheur*. (Il n'étoit pas difficile d'imaginer qu'il sousentendoit celui de me voir). Ces étrennes consistoient en une petite croix de diamans fort jolie & une paire de boucles d'oreilles de la même espèce, qui valoient au moins deux cens pistoles.

Je fus visitée pendant les deux dernières fêtes de Noël de presque tous mes parens : comme ils étoient tous prévenus que je sortirois du Couvent la veille de l'an, il n'y en eut pas un seul qui ne fût bien-aise de savoir quel étoit le parti que j'avois pris ; mais comme je soupçonnai les motifs qui les avoient engagés à me voir, je me conduisis de manière que malgré le propos qu'ils mirent en avant pour démêler mes intentions, ils

s'en

s'en retournérent ſans pouvoir tabler ſur rien de poſitif.

Le Sr. *de Balmont*, cet Intendant dont j'ai déjà parlé pluſieurs fois, ſans l'avoir peut-être encore nommé, avoit mis la maiſon de feu mon Père, à laquelle il avoit fait faire pluſieurs réparations, en état de me recevoir pendant mon ſéjour à *Port-Royal*. La veille du jour que je devois y entrer, il me dit qu'excepté *Julie* & lui, je ne trouverois aucun des domeſtiques que j'avois laiſſés à la maiſon, les ayant tous congédiés ſelon mes ordres. Effectivement je le lui avois fort recommandé, & mes frères avoient été les prémiers à me le conſeiller, afin que je ne trouvaſſe point dans mes gens des cenſeurs perpétuels, comme cela ne manque jamais d'arriver, lorſqu'on conſerve ceux qui ont ſervi les anciens Maîtres: de pareils domeſtiques déclament toujours contre tout ce qui a pour eux l'air de la nouveauté, en regrettant dans toutes les occaſions leur condition

paſſée.

passée. Je suis du sentiment à ce sujet, qu'il vaut mieux qu'il en coute, que de se mettre dans le cas de ne pas être maître absolu, & d'être obligé de s'observer continuellement.

Je composai ma maison d'un Maître-d'hôtel, qui étoit chargé en même tems de l'office; d'un valet de chambre, de deux laquais, d'un cuisinier, d'un cocher, d'un palfrenier, & d'un Suisse; en femme, d'une seconde femme de chambre servant en même tems de femme de charge, & d'une fille pour la cuisine.

Dans les suites mon train fut augmenté d'un valet de chambre, d'un laquais, & d'une troisième fille pour la chambre; mais comme dans le reste de mon deuil je ne voulois recevoir chez moi que mes frères, ma famille, Madame *de Genneval*, & Mademoiselle *de Kelmader*, je me trouvai tout autant de monde qu'il m'en faloit.

Je m'en raportai entièrement pour la conduite de ma maison à *Bal-*

Balmont, dont je connoiſſois l'exactitude & la fidélité. Il me prévint que je lui ſacrifierois une matinée tous les mois pour ſigner les comptes: il étoit homme d'ordre, & c'eût été le deſobliger que de vouloir m'en diſpenſer.

Je ne vous ennuyerai pas, *ma Princeſſe*, d'un plus long détail; il ſuffira d'ajouter que la maiſon de feu Mr. *de Breville* étoit ſituée dans le cœur du Fauxbourg *Saint Germain*: ſans être magnifique, elle étoit commode, belle, bien bâtie, & terminée par un aſſez grand jardin.

La veille du jour de l'an, je fus rendre mes viſites. Je n'oubliai pas ma bonne Amie, Mademoiſelle *de Kelmader*; elle me ſauta au col lorſqu'elle me vit, & ſe mit à répandre des larmes: hélas! s'écria-t-elle en m'embraſſant étroitement, je vais donc perdre la ſeule conſolation que j'avois ici: quoi! vous me laiſſez! ah! je vai devenir la perſonne du monde la plus malheureuſe. Je voulus tenter de la conſoler, en lui promettant que je viendrois la voir toutes les

ſemaines, & que je demanderois la permiſſion pour qu'elle vînt paſſer ſouvent les après-dinées avec moi: mais j'eus beau dire, tout cela ne la conſola point: elle m'avoua qu'elle avoit une averſion invincible pour le Couvent, & qu'elle ne l'avoit ſupporté que depuis qu'elle m'avoit connue. Cette ouverture, qu'elle ne m'avoit point encore faite depuis que nous étions enſemble, me donna lieu de lui faire des queſtions, en lui demandant ſi elle ne pourroit pas me fournir les moyens de lui donner des preuves de mon amitié. Un grand ſoupir qu'elle jetta m'ayant fait connoître qu'elle avoit de violens chagrins, qu'elle n'avoit peut-être ôſé me confier par timidité, je la preſſai tant, qu'après m'avoir demandé ſi je pouvois lui accorder une heure pour me les conter, & l'avoir aſſurée que je lui donnerois même une partie de la journée pour lui prouver le tendre intérêt que je prenois à ce qui la touchoit, elle me conduiſit dans un petit cabinet dont elle tira la clé, &

me

me fit part dans ces termes d'une partie de ce qui lui étoit arrivé, & de la triſte ſituation où elle ſe trouvoit.

Mr. *de Kelmader*, dont je porte le nom, & dont je ſuis malheureuſement fille, étoit un homme d'une grande condition: il s'étoit aquis tant de gloire dans la dernière guerre, qu'il fut fait Lieutenant-Général des Armées du Roi. La Paix étant ſurvenue, il revint en *Bretagne*, où il devint éperdument amoureux de la fille d'un Conſeiller au Parlement, qui jouïſſoit de ſes droits, & où tout ce qu'il y avoit de mieux à *Nantes* ſe trouvoit. Avant que l'année fût paſſée, Mr. *de Kelmader* ſe fit aimer; mais comme il n'étoit rien moins que riche, ſes revenus roulant ſur les bienfaits du Roi, & que Mademoiſelle *de Zerzagan* avoit très peu de choſe, il n'oſa jamais tenter de lui faire la propoſition de l'épouſer, concevant bien que malgré la tendreſſe de cette chère Maîtreſſe, elle ſeroit la prémière à lui faire ſentir combien

bien l'exécution d'un pareil projet ſeroit ſuivie de deſagrémens, ne ſe trouvant en état ni l'un ni l'autre de ſe ſoutenir comme il leur convenoit dans une telle occaſion.

Cependant rien n'empêchant qu'ils ne continuaſſent à ſe voir, leur paſſion vint au point qu'ils ne pouvoient plus ſe quiter : vingt fois ils furent à la veille de paſſer par deſſus toutes les conſidérations qui les avoient arrêtés juſques-là. Mais la délicateſſe de la paſſion de Mr. *de Kelmader* l'emporta; il ne voulut point rendre malheureuſe une perſonne qu'il aimoit; & pour ne plus ſe mettre l'un & l'autre dans le cas de ſe démentir, ils firent ſerment ſur ce que la religion & l'honneur ont de plus ſacré, qu'ils s'aimeroient éternellement, mais qu'ils ne s'épouſeroient jamais.

Ils ne furent pas longtems ſans ſe repentir de s'être liés par des nœuds ſi puiſſans. Mr. *de Kelmader*, dont l'amour dégénéroit en fureur, aſſura Mademoiſelle *de Zerzagan*,

qu'il ne pouvoit plus vivre dans une retenue ſi cruelle, & par les inſtances les plus touchantes la pria de le ſecourir, ou de lui permettre de mourir. Cette Demoiſelle, effrayée d'une ſi horrible alternative, & qui aimoit au point de tout ſacrifier, ne pouvant cependant ſe déterminer à manquer de vertu, mais ne voulant point par un refus devenir la cauſe de la mort de ſon Amant, étant certaine qu'il s'ôteroit la vie s'il n'étoit pas ſatisfait, fit confidence à une Amie fidèle des inquiétudes qui l'agitoient, & lui demanda avec tant d'inſtance de la tirer de l'embaras terrible où elle ſe trouvoit, qu'elle obtint ſous le ſceau d'un ſecret éternel, qu'elle occuperoit ſa place dans ſon lit, toutes les fois qu'il ſeroit queſtion de recevoir Mr. *de Kelmader*. Les choſes furent arrangées avec tant d'art, que ce commerce eut lieu pendant plus de trois mois, ſans que l'artifice fût jamais ſoupçonné.

Pendant ce tems Mademoiſelle *de Vermanzel*, cette trop complaiſante

fante Amie de Mademoifelle *de Zerzagan*, devint groffe: d'un autre côté la mort d'un Oncle de Mr. *de Kelmader* l'ayant obligé de partir pour aller recueillir fa fucceffion, fa Maîtreffe, en lui faifant les adieux, lui fit part de cette nouvelle groffeffe, comme fi le fait l'eût regardé perfonnellement: fon Amant, tranfporté, lui marqua fon raviffement par les termes les plus tendres & les plus capables de la perfuader: durant fon abfence Mademoifelle *de Vermanzel* accoucha d'une fille, & cette infortunée, le croirez-vous Mademoifelle? continua la pauvre *de Kelmader* en pleurant amèrement, c'eft moi; concevez par cette confidence une partie de mes malheurs.

Les affaires qu'avoit mon Père dans la province, pourfuivit ma trifte Amie, ne furent terminées qu'au bout de deux ans par les chicanes de fes collatéraux; mais ayant enfin gagné fon procès, il fe trouva riche de plus de cent mille écus. Mademoifelle *de Zerzagan* l'attendoit de jour en jour

avec une impatience rélative à ſon amour, & à la longueur de ſon abſence: ils s'étoient fait relever l'un & l'autre de leurs ſermens indiſcrets, & ils n'attendoient que le jour de leur réunion pour s'épouſer, quand par un malheur imprévu, occaſionné par l'impatience que mon Père avoit d'arriver, il fit en montant dans ſa chaiſe, une chute qui fut mortélle. Le Chirurgien qui le panſa, lui ayant avoué ſans détour qu'il n'avoit que deux jours à vivre, il fit venir un Notaire, & me légua tout ſon bien comme à ſa fille, ſous le nom de *Zerzagan*, & en laiſſa la jouïſſance à celle qu'il croyoit ma Mère, à laquelle il en envoya l'Acte, en lui faiſant ſes derniers adieux, en lui aprenant ſa chute, qu'il étoit condamné, & qu'il n'en pouvoit revenir.

Vous devez juger de l'effet que de pareilles nouvelles firent ſur le cœur d'une Amante paſſionnée. Mademoiſelle *de Zerzagan* au deſeſpoir, ſans faire part de ſon deſſein à perſonne, prit la poſte pour

pour ſe rendre auprès d'un Amant qui lui étoit ſi cher: mais hélas! il n'étoit plus. Le ſeul parti qu'elle fut obligée de prendre dans cette fatale occaſion, fut celui de profiter du moins des dernières diſpoſitions de Mr. *de Kelmader*: elle n'étoit pas riche; malgré toute ſa vertu, ſon commerce avec mon Père n'avoit pas été bien interprété: on n'ignoroit pas qu'il y avoit une fille provenue de leur tendreſſe: juſques-là Mademoiſelle *de Vermanzel* avoit gardé religieuſement le ſecret, mais elle ne fut pas plutôt inſtruite par la tenue du Teſtament que les grands biens que Mr. *de Kelmader* laiſſoit, appartenoient à ſa fille, qu'elle mit en action Mademoiſelle *de Zerzagan*, qui avoit déjà trouvé le ſecret de s'en mettre en poſſeſſion, & déclara les choſes telles qu'elles étoient. Les Juges ſe trouvant embaraſſés pour décider la queſtion, firent avertir ſous main les deux Amies, qui ne l'étoient plus malheureuſement pour lors (car où eſt l'amitié que l'intérêt

n'ébranle pas?) de prendre les voies de l'accommodement. Elles étoient trop piquées l'une contre l'autre pour ſuivre un conſeil auſſi ſage, elles voulurent un arrêt. Elles en furent l'une & l'autre la dupe: tout le bien me fut ajugé, & l'on me choiſit un Tuteur dans la famille de mon Père, qui devoit adminiſtrer mes biens juſqu à ma majorité.

Ce Tuteur étoit Couſin germain de Mr. *de Kelmader*, que j'oſe à peine apeller mon Père, & avoit été un de plus acharnés à lui conteſter le bien dont il avoit hérité, & qu'il m'avoit légué. Il ne s'en vit pas plutôt en poſſeſſion, qu'il travailla avec tant d'adreſſe à le changer de nature par des banqueroutes ſimulées, que lorſque j'eus l'âge de quatorze ans, il ſe trouva maître de ma deſtinée, & me notifia ſans aucune préparation que j'euſſe à l'épouſer.

Ce Tuteur, apellé *Vaudorel*, avoit plus de cinquante ans, étoit laid, uſé, maladif, & par deſſus tout cela, ſon humeur bruſque & fan-

fantaſque le rendoit de tous les hommes le plus haïſſable: ſi vous voulez que j'ajoute à ces motifs de dégoût l'inclination que j'avois pour un jeune-homme aimable nommé *de Saint Daran* fils du Prémier-Préſident de la ville, vous comprendrez combien la propoſition du vilain *Vaudorel* me parut effroyable. Dans la confiance où j'étois qu'étant émancipée, je n'avois rien à craindre de ſa part, je m'expliquai ſans détour: il en fut dans une ſi grande colère qu'il penſa me maltraiter. Toujours préoccupée de la ſolidité de mes droits, je bravai ſes menaces. Le lendemain, pour m'en punir, il me conduiſit dans un Couvent, où il me garda pendant dix ans, en m'aprenant que je n'en ſortirois jamais, à moins que je ne lui donnaſſe la main, & en m'aſſurant que je n'aurois jamais un ſol de mon bien qu'il n'y conſentît.

Dès la prémière année je trouvai le moyen de faire ſavoir à Mr. *de Saint Daran* le lieu où j'étois retenue. Ce cher Amant,

qui depuis ſix mois avoit tenté mille moyens pour le découvrir, n'en fut pas plutôt informé, qu'il trouva le ſecret de me voir ; & après avoir apris les motifs d'un traitement ſi injuſte, il fit agir ſes amis en ma faveur. Mais à quoi ſervirent ces tendres preuves de ſon amour ! Le miſérable *Vaudorel* en étant inſtruit, fit entendre au Père de mon Amant, que je ménageois ſon fils pour l'épouſer. Il n'en falut pas davantage pour me le mettre à dos, quoiqu'il me crût riche, mon Tuteur n'ayant pas cru devoir en impoſer par ſes fourberies à un Magiſtrat de cette importance. Le défaut de ma naiſſance, ou peut-être d'autres vues, lui donnérent du dégoût pour ce mariage ; il défendit à ſon fils de jamais ſonger à moi ; mais ayant été informé peu de tems après par mon perſécuteur, que *Saint Daran* continuoit à chercher les occaſions de me voir, la crainte qu'il ne s'engageât trop, & qu'il ne le mît dans l'obligation de prendre les grandes voies, lui ſuggé-

géra de l'envoyer à *Paris* faire ſon Droit; & afin qu'il ne lui échappât pas, il le fit conduire par un vieux valet de chambre ſur la fidélité duquel il comptoit, & le lui laiſſa à *Paris* pour éclairer ſes actions.

Je me crus au bout de deux ans abandonnée de tout le monde, & je pris mon parti. Une lettre qui me fut remiſe adroitement par un de ces Marchands qui courent le païs, me rendit l'eſpérance & la joie: elle étoit de mon cher Amant: il me mandoit l'eſclavage où on le tenoit, & l'impoſſibilité où il s'étoit trouvé juſques-là de me donner de ſes nouvelles: il m'exhortoit à avoir de la patience, me promettant que dès qu'il ſeroit en âge, ou qu'il auroit une Charge ſur la tête, il me prouveroit ſon amour, & mettroit mon malhonnête-homme de Tuteur à la raiſon.

Je fus pendant huit ans entiers à attendre ce quart-d'heure; il y en avoit dix que j'étois dans le Cloître, & il n'y avoit perſonne qui ne m'y crût pour le reſte de

mes jours. Outre ce malheur, j'avois des persécutions cruelles à essuyer de la part des Religieuses, qui tentérent l'impossible pour m'engager à prendre le voile: elles s'en tinrent au ton de la douceur les prémières années; mais bientôt m'accusant de dureté, elles me mortifiérent de tant de manières, que malgré l'aversion qu'elles avoient redoublée par leurs mauvais traitemens, le desespoir m'auroit porté à me sacrifier pour m'en délivrer.

J'étois dans cet état violent, & à la veille de prendre cet horrible parti, lorsque je reçus une lettre *de Saint Duran*, qui me rendit pour ce moment la vie & la joie: il me mandoit qu'il venoit d'être revêtu à *Paris* d'une belle Charge, qu'il étoit majeur, & que le prémier usage qu'il alloit faire de sa liberté, seroit de me faire restituer mon bien, de me procurer la mienne, & de couronner par des liens indissolubles un amour si fidèle & si tendre. Il me tint parole. Par une seconde lettre que

je

je reçus, j'apris qu'il avoit fait préſenter de ma part une requête, par laquelle je proteſtois de violence contre mon indigne Tuteur, & demandois qu'il me rendît compte de la geſtion de mes biens: il me marquoit qu'en cas qu'on eût l'injuſtice de me faire perdre mon procès, il avoit des moyens infaillibles de faire venir *Vaudorel* à *Paris*, & qu'alors il me répondoit du ſuccès de mes affaires. Jamais en effet procès ne fut mené avec tant de vigueur; mais malgré mon bon droit *Vaudorel* l'emporta; il trouva le ſecret de ſe faire déclarer inſolvable; il avoit eu le tems de mettre ſes effets & les miens à couvert; & pour éviter la priſe de corps, il diſparut comme il le méditoit depuis longtems.

Saint Daran m'envoya une chaiſe, en me donnant avis du funeſte effet de ſes ſoins, & en me priant dans les termes les plus tendres de ne point me chagriner, me promettant qu'à la mort de ſon Père il uniroit ſa fortune à la mienne, & qu'en attendant, quoiqu'il dût

être riche un jour, il alloit travailler à l'augmenter, afin de me dédommager des pertes que j'avois faites ſi injuſtement. Il ajoutoit qu'il ſe faiſoit un parfait plaiſir de me revoir, qu'il viendroit juſqu'à dix lieues au devant de moi, & que pour que je fuſſe convenablement à *Paris* en attendant qu'il pût me donner les dernières preuves de ſon amour, il m'avoit retenu une place ici, où je ſerois traitée avec toute la déférence que je pouvois ſouhaiter.

Quoique je fuſſe bien laſſe du Couvent, je ne me plaignis point d'être obligée d'y rentrer. C'étoit une néceſſité abſolue dans la poſition où je me trouvois : d'ailleurs ces ménagemens pour ma réputation me faiſoient bien augurer de la ſolidité de ſes ſentimens.

Il avoit envoyé de l'argent pour payer ma penſion. Les Religieuſes ne firent aucune difficulté pour m'élargir, ſachant qu'il n'y avoit plus de dot à eſpérer, & que depuis l'éloignement ou la fuite de *Vaudorel*, perſonne ne s'étoit préſen-

ſenté pour continuer le payement de ma penſion. Je quitai ce Couvent éternel avec la plus grande joie du monde, & je me mis en chemin avec l'impatience la plus vive d'arriver où devoit ſe rencontrer mon Amant. Il me parut pénétré du plaiſir de me revoir, & me dit mille choſes flateuſes ſur ma beauté, qu'il trouvoit, diſoit-il, extraordinairement augmentée. J'eus bien de la peine à modérer ſes tranſports, & il me falut toute ma ſageſſe pour y réſiſter. Il me fit conduire par une de ſes amies, qu'il avoit prévenue au *Port-Royal*; & pendant un an, il ne manqua pas de ſemaines qu'il ne vînt me voir au-moins deux fois.

A peine l'année ſuivante commençoit-elle, que je m'apperçus que *Saint Daran* ne prenoit plus le même plaiſir à me voir. Je n'en fus pas plutôt convaincue, que j'en fus effrayée; mais mon tendre amour pour l'ingrat me reprochant bientôt mes frayeurs, je les traitai d'injuſtes, en ſuppoſant

que quelque chagrin ſecret qu'il me cachoit, étoit ſans doute la cauſe de ce changement.

La prémière fois qu'il vint me voir, je mis tout en uſage juſqu'à mes larmes, pour l'obliger à me parler avec confiance, dans la ſuppoſition où j'étois toujours que ſon air diſtrait & ſes froideurs avoient des motifs qui ne me regardoient pas: hélas! il fut à la veille, deux ou trois fois, de ſe rendre à mes inſtances; mais ſe reprochant ſans doute la nature de ſa franchiſe, il perſiſta à ſe taire, & me quita encore ſans vouloir s'expliquer.

Je ne pus reſter plus longtems dans cette cruelle incertitude. Après l'avoir attendu quinze jours entiers ſans qu'il parût, j'envoyai prier ſon valet de chambre, qui m'avoit toujours paru attaché à mes intérêts, de venir me voir; mais je ne lui eus pas plutôt laiſſé entrevoir le motif qui me l'avoit fait mander, qu'il prit le parti de ſon Maître, & rejetta ſur des cau-

ſes

ſes étrangèrès, & ſur beaucoup d'affaires dont il étoit ſurchargé, l'indifférence dont je commençois à le ſoupçonner.

Je fus encore trois mois dans cet état de doute; mais un jour m'étant trouvé dans la chambre d'une Femme de qualité, qui s'eſt retirée ici depuis quelques années, & que je vois fort ſouvent, on annonça à ſon parloir une Dame dont le nom me parut ſi conforme à celui de mon Amant, que j'en treſſaillis. Je crus cependant m'être trompée d'abord, mais je ne tardai pas à être inſtruite que j'avois fort bien entendu. Je me perſuadai ſur le champ que cette Dame étoit la veuve du Père de mon Amant, ou une de ſes parentes qui portoit le même nom : mais lorſqu'on eut ajouté que celle dont il étoit queſtion étoit la femme de celui qui venoit me voir ſouvent, je me trouvai ſi ſaiſie, que tout ce que je pus faire pour ne point faire éclater mon ſecret & ma douleur, fut de me retirer dans ma chambre, comme ſi je m'étois

m'étois reſſouvenu de quelque choſe de preſſé qui m'y rapellât.

Dans mon prémier tranſport, j'écrivis une lettre terrible à *Saint Daran*, où les noms de parjure & de traître n'étoient pas épargnés ; mais l'abondance de mes larmes ayant calmé ma fureur, je repris le ton de la douleur, que la véritable tendreſſe exprime ſi bien. Lorſque j'eus fini ma lettre, je l'envoyai à *Saint Daran* ſans vouloir la relire, & en attendant la réponſe, j'écrivis à Mademoiſelle *de Vermandel* ma Mère, à qui je n'avois pas encore donné de mes nouvelles depuis que j'étois à *Paris*, piquée de ce qu'elle n'avoit jamais daigné me répondre, comme ſi je ne lui euſſe été de rien.

Je n'eus réponſe de *Saint Daran* que le lendemain : au-lieu de ſe juſtifier, il convenoit de tous ſes torts, en ajoutant qu'il ſe trouvoit le plus malheureux de tous les hommes. Il m'aſſuroit que malgré ſon mariage, il n'avoit jamais ceſſé un moment de m'aimer. Pour ſe juſtifier, il ſuppoſoit que ſon

Père

Père ayant été informé qu'il continuoit à me voir, & que craignant que tôt ou tard il ne l'épousât, avoit amené de la Province celle qu'il lui destinoit depuis longtems pour sa femme ; ce qui n'avoit point encore eu lieu, à cause de la trop grande jeunesse de Mademoiselle *Viernzel*, qui n'avoit que quatorze ans ; que le respect où il avoit été élevé par son Père l'avoit empêché de résister à ses ordres, & par-dessus tout cela la crainte de m'exposer à son ressentiment, d'autant plus dangereux pour moi qu'il eût été impossible de parer son crédit. Après mille motifs à peu près dans ce goût pour excuser sa perfidie, il me protestoit qu'il me seroit toujours dévoué ; que j'étois la maîtresse absolue de prendre tel parti que je voudrois ; & soit que je me mariasse ou que je voulusse rester dans un Couvent, je trouverois toujours dans sa bourse les secours dont j'aurois besoin, aimant mieux se priver même du nécessaire, que de manquer jamais à mon égard de ce côté.

Loin que la juſtification m'adoucît, elle mit le comble à mon reſſentiment & à ma douleur. Je lui répondis que je rompois tout commerce avec lui, que je le priois de ſe diſpenſer de me voir jamais; qu'au contraire, je tiendrois des mémoires exacts de ce qu'il avoit avancé pour moi, depuis que j'avois eu la ſimplicité de l'en croire ſur ſa parole, afin de lui rendre exactement juſqu'à la dernière obole, en cas que je fuſſe aſſez heureuſe pour devenir en état de liquider d'auſſi triſtes obligations. Enfin ma réponſe étoit fière, & la conduite que je tins depuis avec cet ingrat, ne la démentit pas. Il eut beau ſe ſervir de toutes ſortes de moyens pour me faire lire ſes lettres, toutes les fois qu'il m'en tomboit entre les mains, je les lui renvoyois toutes cachetées, ou je les jettois au feu devant celui qui en avoit été le porteur.

Il eſt vrai que la confiance où j'étois que ma Mère me prendroit avec elle, ou du moins qu'elle me payeroit une penſion dans un Couvent,

vent, n'avoit pas peu contribué à me soutenir dans de pareilles résolutions. Mais que devins-je, grand Dieu ! lorsque je reçus sa réponse ; elle étoit en quatre lignes.
„ Le hazard a présidé Mademoi-
„ selle à votre naissance, je ne suis
„ tenue à rien envers vous. Made-
„ moiselle de *Zerzagan* est plus ri-
„ che que moi, vous pouvez vous
„ adresser à elle; il seroit inutile que
„ vous fissiez de nouvelles démar-
„ ches, j'ai pris mon parti sur votre
„ compte, & je ne changerai jamais.

Dans la fureur où me jetta une lettre aussi dure, je crois, Dieu me le pardonne, poursuivit Mademoiselle *de Kelmader* en pleurant, que je me serois percée le cœur, si malheureusement il se fût trouvé sous ma main de quoi m'arracher la vie: un torrent de larmes succéda à ce transport. En effet jamais s'est-on trouvé dans une situation plus affreuse, sur-tout après avoir essuyé tant de traverses. La fin de tant de réflexions amères fut de tenter l'humanité de Mademoiselle *de Zerzagan*, j'en a-

vois

vois toujours entendu dire beaucoup de bien, & je me ſlatai, quoiqu'après l'expérience que je venois de faire de la part d'une propre Mère, je n'euſſe pas trop lieu d'eſpérer.

Quinze jours après que j'eus écrit, je reçus une réponſe. Quelle fut ma conſolation & ma joie! elle étoit charmante. „ Oui ma chère „ fille, me diſoit-elle, je vous ſer„ virai de Mère, puiſque vous avez „ aſſez bonne opinion de moi pour „ vous en ſlater. N'ayez aucune in„ quiétude ſur votre ſort. Je vais „ faire des arrangemens pour qu'il „ ne ſoit point tout-à-fait malheu„ reux. Je ne vous en dis pas da„ vantage aujourd'hui : avant quin„ ze jours vous aurez de ma part des „ nouvelles plus poſitives ; mais „ afin que vous ne ſoyez pas dans le „ cas de manquer, je joins une re„ ſcription de cinq cens francs à „ ma lettre : ſoyez toujours ſage, „ Dieu ni moi ne vous abandon„ nerons jamais.

Des larmes de joie coulérent pendant la lecture d'une lettre ſi ten-

tendre: je me jettai à genoux, & je remerciai le Ciel de m'avoir procuré une ſi charmante Mère. Je me ſus bien bon gré de m'y être adreſſée, auſſi-bien que d'avoir rompu avec le perfide *Saint Daran* : plus on a été en proie au deſeſpoir & à la douleur, & plus on ſe trouve tranquile, quand on a de juſtes motifs de ſe conſoler, & qu'on n'a rien à ſe reprocher.

Trois ſemaines après on m'avertit qu'on me demandoit au parloir: un preſſentiment m'annonça la viſite que j'allois recevoir. C'étoit Mademoiſelle *de Zerzagan* ellemême, qui avoit fait le voyage exprès pour me confirmer ſa parole & ſes bontés. Je me jettai à ſes piés, pénétrée de reſpect & de reconnoiſſance; & je la regardai dans ce moment comme ma véritable Mère. Pour elle, elle ne ceſſa de me donner les témoignages les plus vifs de ſa tendreſſe, elle ne pouvoit ſe laſſer de me conſidérer. La reſſemblance que j'avois avec mon Père lui arracha des larmes, elle croyoit le voir & lui parler. Cette con-

conférence ne ſe paſſa point ſans me faire ſon hiſtoire, & elle ne l'acheva pas ſans répandre de nouveaux pleurs.

Je trouvai tant de ſujets d'admiration dans le récit qu'elle me fit, & une vertu ſi conſtante, ſi aprouvée, & ſi digne de tous mes reſpects, que je l'aſſurai que le préſent que le Ciel me faiſoit en m'accordant le bonheur d'une adoption auſſi précieuſe, m'étoit mille fois plus cher que tous les biens que j'avois perdus, & que tous ceux qu'on pouvoit envier dans la vie. Mademoiſelle *de Zerzagan* ſe plut à ces témoignages de mon affection, & me careſſa beaucoup; elle m'aprit qu'elle ne ſeroit que quinze jours à *Paris*, parce qu'elle avoit un malheureux procès avec un de ſes frères, dont la perte étoit capable de la ruïner. Elle avoit hérité d'un Oncle, & ce mauvais parent prétendoit faire caſſer le teſtament. Pour éviter les embarras d'une ſi deſagréable diſcuſſion, elle avoit voulu partager de moitié l'héritage; mais ce frère

frère trop intéreſſé, & indigne d'avoir une telle ſœur, vouloit abſolument qu'elle le mît en poſſeſſion entière d'une ſucceſſion dont tout au plus il ne pouvoit eſpérer que la moitié.

Pendant le ſéjour que fit Mademoiſelle *de Zerzagan* à *Paris*, elle vint me voir tous les jours: ſon projet étoit, en cas qu'elle gagnât ſon procès, de venir demeurer à *Paris*, & de me prendre avec elle, en cas qu'elle eût le malheur de le perdre; de s'épargner ſur le peu qu'elle avoit pour me payer ma penſion dans un Couvent de Province, juſqu'à ce qu'elle trouvât l'occaſion de me marier, ou de pouvoir me retirer avec elle; ce qui ne pouvoit arriver qu'à la mort d'une Couſine, dont il doit lui revenir environ vingt mille francs.

Pénétrée de ces arrangemens, qui me prouvoient ſi bien la bonté de ſon cœur, je fondis en larmes lorſque je lui fis mes adieux: il ſembloit que je prévoyois alors ce qui devoit arriver bientôt. Six mois

mois après elle m'écrivit que le crédit de ſon frère l'avoit emporté ſur la bonté de ſa cauſe: elle a perdu ſon procès, elle a été condamnée aux dépens, elle eſt enfin ruïnée entièrement.

Voilà Mademoiſelle, s'écria la pauvre *de Kelmader*, la fatale ſituation où je ſuis réduite: ne croyez pas que les pleurs que vous me voyez répandre n'ayent pour cauſe que mes ſeuls malheurs, rendez-moi plus de juſtice. Le Ciel ne m'a jamais abandonnée; je ne deſeſpère pas de ce côté, mais de ſavoir Mademoiſelle *de Zerzagan* dans l'indigence, malade, & peut-être accablée de ſes ennuis, dont je ſuis ſans doute en partie la cauſe, c'eſt un ſujet ſi cruel d'affliction, que je le ſoutiens à peine, & ſous lequel j'ai tout lieu de croire que je ſuccomberai.

Non chère Amie, m'écriai-je en l'embraſſant tendrement, pénétrée de ſon bon cœur & de ſes larmes, Dieu ne ſoufrira point qu'avec tant de vertu & un caractère ſi eſtimable,

timable, vous continuyiez à être malheureuſe, vous ſavez qu'il a bien voulu me combler de ſes graces ; pouvez-vous penſer que je ſois votre amie, que je ſache vos malheurs, & que je ne les partage pas? Mais pour eſſuyer des larmes qui m'attendriſſent au dernier point, ſachez quelles ſont mes intentions à votre égard, comme à celui de cette reſpectable fille, que j'aime déjà preſqu'autant que vous. Voilà ma bourſe, je crois qu'il y a encore une ſoixantaine de louis, envoyez-les lui ſur le champ de votre part, & invitez-la ſans entrer dans aucun détail à venir vivre avec vous. Dès que je me ſerai reconnue chez moi, je vous y ferai préparer un appartement pour l'une & pour l'autre, & je vous y garderai tant que vous vous y trouverez bien.

Mademoiſelle *de Kelvader*, qui ne s'attendoit pas que ſa confiance ſeroit payée par un procédé auſſi noble & auſſi généreux, ſe jetta à mes piés, après que j'eus ceſſé de parler.

ler. Vous êtes un Ange, s'écria-t-elle, envoyé par le Ciel dans cette maiſon, pour me combler de joie & de ſatisfaction. Je vois tant de nobleſſe dans votre façon de penſer, que je croirois être indigne de vos bontés, ſi j'héſitois ſur le parti que vous daignez nous offrir. Ah Ciel, continua-t-elle lorſque je l'eus relevée, que je ſuis tranſportée de la joie que ma lettre va occaſionner à Mademoiſelle *de Zerzagan* ! Elle lui rendra la vie Mademoiſelle, pourſuivit avec chaleur la chère *de Kelvader* ; je ſuis ſure qu'elle languiſſoit, & que par une tendreſſe méditée elle ne me confioit que la moitié de ſes peines. Oui, vous faites mon bonheur ; je vous dois tout ; & je ſerois indigne de vivre, ſi ma reconnoiſſance languiſſoit, & que je n'en fuſſe pas pénétrée juſques dans le tombeau.

Les embraſſemens les plus tendres de ma part terminérent cette longue conférence. Je promis à cette chère Amie que je lui ferois

rois ſavoir de mes nouvelles le lendemain, & qu'au prémier jour nous raiſonnerions enſemble ſur nos arrangemens. Cette aimable fille ne ceſſa juſqu'à ce que je fus ſortie de la Clôture, de me donner mille marques de ſa reconnoiſſance & de ſa joie. Pour moi, je m'en allai bien ſatisfaite d'en avoir été l'occaſion, & que ma bonne fortune m'eût procuré deux Amies dont le mérite ſolide & la vertu alloient me procurer des agrémens que je ne ſerois pas obligée d'aller chercher hors de chez moi.

Je fus reçue dans ma maiſon, comme une Souveraine qui entre dans ſes Etats, ou, pour mieux dire *Princeſſe*, comme quand vous reparoiſſez dans votre palais après une longue abſence La différence cependant que j'y dois faire, c'eſt que tous les témoignages de joie qui éclatent ſur le viſage de tous ceux qui ont l'honneur de la voir, provient d'une affection fondée ſur la connoiſſance qu'ils ont de vos éminentes & rares qualités;

lités ; au-lieu que celle que ma préſence cauſa, ne fut inſpirée que par le deſir de voir une Maîtreſſe qu'on ne connoiſſoit pas, & qu'on attendoit avec impatience.

Fin du Second Tome & de la Septième Partie.

PQ 2013 M65M45 t.2

Mouhy, Charles de Fieux, chevalier de
Memoires d'une fil
de qualité

PLEASE DO NOT REMOVE